BOSTON UNIVERSITY
LIBRARIES

African Studies Library

VOYAGE
EN BARBARIE.

PREMIÈRE PARTIE.

490

VOYAGE
EN BARBARIE,
OU
LETTRES
ÉCRITES
DE L'ANCIENNE NUMIDIE
Pendant les années 1785 & 1786,

Sur la Religion, les Coutumes & les Mœurs des Maures & des Arabes-Bédouins ; avec un Essai sur l'Hiſtoire Naturelle de ce pays.

PAR M. L'ABBÉ POIRET.

Traſcorſer poi le piaggie, ove i Numidi
Menar già vita paſtorale erranti.

Geruſal. liberata. Canto XV.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,
Chez J. B. F. Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, n°. 13.

M. DCC. LXXXIX.
Avec Approbation, & Permiſſion du Roi.

Gift
Loring
1/23/52

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LA BARBARIE.

CETTE partie de l'Afrique ſeptentrionale, connue aujourd'hui ſous le nom de *Barbarie*, habitée ſucceſſivement par les Carthaginois, les Romains, les Maures, les Arabes & les Turcs, a été le théâtre de pluſieurs grandes révolutions, le ſiège de deux puiſſans Empires, la patrie d'un peuple induſtrieux & commerçant, & le berceau de pluſieurs hommes à jamais célèbres. C'eſt dans ces contrées, aujourd'hui preſque incultes & déſertes, que l'on ſe ſent vivement pénétré du néant des grandeurs humaines : à peine peut-on y retrouver, même avec le ſecours des meilleurs Géographes de l'antiquité, la place des villes les plus renommées. La fureur guerrière, plutôt que la faulx du temps, n'a fait qu'un monceau de ruines d'un grand nombre de villes riches & peuplées. L'agriculture, le commerce

& les arts ſont reſtés enſevelis ſous les débris des Empires; le deſpotiſme & l'ignorance qui leur ont ſuccédé, ont converti en un vaſte déſert le plus beau pays de l'univers : mais ſans nous appeſantir ſur ces grandes révolutions qui changent le ſort des peuples, jettons un coup-d'œil rapide ſur l'état actuel de la Barbarie, ſur ſes premiers habitans, ſur ceux qui la poſſèdent aujourd'hui; parcourons les principales villes dont l'hiſtoire nous a conſacré la mémoire, & celles qui leur ont ſuccédé.

La Barbarie, renfermée entre la mer Méditerranée & l'Océan Atlantique, eſt bornée au midi par la Nigritie & la Guinée, & à l'orient par l'Egypte. L'intérieur & le plus grand eſpace de ce vaſte pays eſt occupé par les déſerts de Barca & de Saara, qui ne ſont que d'immenſes plaines d'un ſable ſtérile & brûlant, où le voyageur ne s'engage que rarement, & jamais ſans danger. Outre le défaut de ſources & des alimens de bouche, il s'élève, de temps à autre, dans ces contrées, des vents impétueux, qui forment de ces

ſables une mer agitée, plus dangereuſe que les flots perfides de l'Océan. Au milieu de ces derniers, le pilote n'eſt jamais ſans eſpoir; mais dans les déſerts de l'Afrique, le voyageur n'attend ſon ſalut que de la prompte ceſſation des vents. S'ils durent, les caravanes les plus nombreuſes ſont bientôt enſevelies ſous des montagnes de ſable qui s'avancent par ondulations comme les vagues d'une mer en fureur. Sous ce ciel aride & brûlant, la nature bouleverſée, change de face à chaque inſtant. Là exiſte une montagne où, quelques heures auparavant, l'on voyoit une plaine uniforme & ſablonneuſe : d'autres fois les montagnes les plus élevées deviennent le jouet des vents; diſperſées dans les airs, elles laiſſent à découvert l'horiſon qu'elles bornoient par leur inégalité. Ailleurs les vents déchaînés ouvrent des abîmes au milieu de ce ſol mobile, & forment des gouffres plus dangereux que ceux de Caribde & de Scylla. Sans ceſſe trompé par l'aſpect des lieux, le voyageur ne peut ſe reconnoître que par la ſituation des aſtres,

ou par la déclinaiſon de l'aiguille aimantée. Ces contrées ſeroient abſolument inhabitées, ſi de diſtance à autre il ne ſe trouvoit quelques chaînes de montagnes d'où ſortent pluſieurs ſources d'eau, qui, ſe répandant dans les plaines des environs, les fertiliſent, & offrent aux habitans de ces lieux un aſyle frais & tranquille (1). Le Palmier

(1) Ces lieux habitables que l'on rencontre dans le déſert, forment autant d'îles au milieu d'une mer de ſable. La plupart de ceux qui les habitent ſont entièrement ſéparés du reſte de l'univers. N'ayant jamais vu d'autres hommes que leurs compatriotes, d'autres terres que les ſables brûlans qui les environnent, ils doivent ſe regarder comme ſeuls ſur la ſurface du globe, & croire que les limites du monde habitable ſont celles de leur pays. Quelques-unes de ces îles ſont connues par les caravanes, auxquelles elles préſentent un lieu de rafraîchiſſement & de repos; mais combien reſteront ignorées juſqu'à la fin des ſiècles! Celles qui ſe trouvent du côté de l'Egypte ont été appellées *Oaſis* par les anciens Géographes. L'*Ammonie* étoit de ce nombre: mais à meſure que le culte de Jupiter Ammon a perdu de ſon crédit, l'on a ceſſé d'y faire des pélerinages. Inſenſiblement le chemin de l'Ammonie

eſt l'arbre qui croît le plus volontiers dans ces déſerts; il fournit une grande abondance de Dattes, & une liqueur vineuſe que les naturels du pays recueillent avec ſoin; mais cette liqueur, que l'on obtient par une forte inciſion, épuiſe l'arbre & le deſſèche.

Dès que l'on a traverſé la chaîne de l'Atlas, & à meſure que l'on avance dans ces déſerts, les lieux habitables & habités deviennent beaucoup plus rares; il faut quelquefois faire cent lieues & plus, avant de trouver la moindre ſource, ou la plus petite plante. Quoique les vents qui ſoufflent dans ce déſert ne ſoient point réguliers, cependant ceux qui le fréquentent connoiſſent à-peu-près le temps où ils ſont le plus dangereux; ſouvent à l'aſpect du

---

a été oublié. Perſonne n'a oſé entreprendre de le chercher à travers des déſerts brûlans; d'où il eſt réſulté que depuis pluſieurs ſiècles l'on ignore ſi l'Ammonie a encore des habitans. Cette *Oaſis* ne nous eſt plus connue que de nom. Il en eſt de même de beaucoup d'autres, qui ſont rentrées pour toujours dans l'oubli.

ciel, ils les prévoient de plusieurs jours; si les caravanes sont alors dans un endroit sûr, elles y restent jusqu'à ce que le moment critique soit passé.

Outre les élémens, les caravanes ont encore à combattre les bêtes féroces, & quelquefois les hommes. Les habitans de ces brûlantes contrées sont peu connus. Ce ne sont presque que des hordes errantes, composées d'Arabes indomptés, les plus cruels & les plus sanguinaires des hommes. Ils sont la plupart misérables & pauvres; mais ils l'ignorent, & ils sont libres. Cette ignorance & la liberté sont pour eux le vrai bonheur. Ces peuplades dispersées sont peu à craindre pour les caravanes, qui vont toujours en bon nombre & bien armées. Il en part une presque tous les ans de Tunis, composée de trois à quatre cens hommes, pour aller faire la traite des Nègres en Guinée; ils demeurent plusieurs années dans ce rude & pénible voyage. Souvent il en périt plus des trois quarts; quelquefois pas un seul n'en revient. L'on n'emploie, pour la route, d'autre bête de

charge que le chameau, ſeul animal capable de ſupporter très-long-temps la faim, la fatigue & la ſoif. La nourriture des Arabes en voyage eſt ſi frugale, que l'on a peine à croire qu'elle puiſſe ſuffire à leur exiſtence. Un peu de farine démêlée dans le creux de la main avec quelques gouttes d'eau & réduite en boulettes, eſt le ſeul aliment qui les ſoutient dans leurs longues courſes.

Le déſert de *Barca* & celui de *Saara* étoient connus chez les anciens, ſous le nom de *déſert de la Lybie*. C'eſt dans la partie de ce déſert qui répond aux confins du royaume de Tripoli vers celui de Barca, qu'étoit bâti ce fameux temple de Jupiter Ammon, où ce dieu étoit repréſenté & adoré ſous la figure d'un bélier. Là, dans des bocages impénétrables aux rayons du ſoleil, les Ammoniens jouiſſoient d'une fraîcheur & d'un printemps continuels. Ils paſſoient leur vie ſous des cabanes éparſes çà & là dans les forêts. Des ruiſſeaux d'une eau fraîche couloient continuellement à travers les boſquets, & entretenoient une abondante végétation dans

ces lieux séparés du reste de l'univers par une mer de sable, & dont, depuis des siècles, aucun voyageur n'a osé tenter le voyage.

Il étoit aussi difficile d'aborder en Lybie, que dangereux d'y pénétrer. La grande & la petite Syrte, connues aujourd'hui sous le nom de *Sèches de Barbarie*, ont été de tout temps très-funestes aux bâtimens qui sont venus mouiller sur ces côtes. Les bancs de sable y forment des écueils d'autant plus dangereux qu'ils n'ont point de place fixe, & que le navigateur le plus habitué à fréquenter ces côtes ne les connoît guère mieux que celui qui y vient pour la première fois. La grande & la petite Syrte formoient deux golfes. Le premier, plus avancé dans les terres, est aujourd'hui le *golfe de la Sidre ;* le second, beaucoup plus petit, est le *golfe de Cabes*, à quatre-vingts lieues sud de Tunis. C'étoit proche la petite Syrte qu'habitoient les *Lothophages*, ainsi nommés parce qu'ils se nourrissoient du fruit d'un petit arbrisseau que les anciens appelloient *Lotos*. C'est une espèce de

Jujubier, le *Ramnus Lotus* de Linné. Il eſt très-commun par tout le royaume de Tunis.

La *Lybie* étoit diviſée en quatre parties, ſous les noms de *Lybie Marmorique*, *Cyrénaïque*, *Ammonienne* & *Carthaginoiſe*. Il ſeroit difficile de déterminer parfaitement quelles ſont les parties de l'Afrique moderne qui répondent aux diviſions des anciens Géographes. Nous ne cherchons ici qu'à préſenter au lecteur un apperçu général, un tableau comparatif des peuples qui jadis ont habité l'Afrique ſeptentrionale, & de ceux qui l'habitent aujourd'hui.

La *Lybie Cyrénaïque*, ſituée vers la grande Syrte, renfermoit cinq villes célèbres, réunies ſous le nom de *Pentapolis*, ſavoir : Bérénice, Arſinoé, Ptolémaïs, Apollonie & Cyrène. Elle étoit terminée par la *Lybie Marmorique*, qui s'étendoit preſque juſqu'aux confins de l'Egypte. Nous avons parlé plus haut de l'*Ammonie*. La *Lybie Carthaginoiſe* tiroit ſon nom de la célèbre Carthage, dont elle étoit voiſine.

Tels étoient les principaux peuples &

royaumes qui partageoient ce vaſte terrein où ſont aujourd'hui ſitués les royaumes de Tripoli & de Barca. Quoique l'immenſe déſert de *Saara* ſoit compris dans l'ancienne Lybie, cependant la véritable Lybie étoit particuliérement renfermée dans le royaume & le déſert de Barca. Celui de Saara, encore moins connu des anciens que de nous, étoit habité, vers les bords, par les Gétules, les Numides & les Maures.

L'Afrique propre ou la petite Afrique, commençoit vis-à-vis la grande Syrte. C'eſt à quelque diſtance de-là, proche la ville de Tunis, que ſe trouvoit la fameuſe république de Carthage, que l'étendue de ſon commerce, de ſes conquêtes, & ſur-tout ſa rivalité avec Rome, & ſa déplorable ruine rendront à jamais célèbre. C'eſt en vain que l'on cherche aujourd'hui les monumens de l'ancien empire des Carthaginois. Leurs ouvrages ſont rentrés dans la pouſſière; & les foibles reſtes que l'on ſoupçonne leur avoir appartenu ſont ſi peu de choſes, que ſans l'hiſtoire, nous n'imaginerions jamais qu'une riche & puiſſante

nation ait habité jadis des lieux où l'on ne rencontre que du ſable, des déſerts, & des hommes avilis par l'eſclavage & la férocité. Carthage dut ſon origine aux infortunes d'une princeſſe Tyrienne, nommée *Eliſſa*, mais plus connue ſous le nom de *Didon*, qui préféra la mort à un nouvel hymenée contraire à la foi qu'elle avoit jurée aux mânes de Sichée ſon époux. Malgré la fin tragique de ſa fondatrice, cette nouvelle république ſe ſoutint, s'agrandit, & employa ſes premières forces à ſe délivrer du tribut qu'elle payoit tous les ans aux Africains. Encouragée par les ſuccès, elle fit ſucceſſivement la guerre aux Numides, aux Gétules & aux Maures. Elle ſe fortifia & s'enrichit aux dépens de ſes voiſins. C'étoit peu pour elle. Fière de ſes conquêtes, elle porta ſes vues ambitieuſes juſques ſur les pays éloignés. La Corſe, la Sardaigne, une grande partie de la Sicile, & preſque toute l'Eſpagne furent ſoumis & peuplés par des colonies Carthaginoiſes. Ce fut alors que l'on vit cette république, maîtreſſe de la Méditerranée, conſerver pendant plus de ſix cents ans l'empire de

la mer; & nation en même temps guerrière & commerçante, le disputer, dit M. Rollin, aux plus grands empires du monde par son opulence & son commerce, par ses armées nombreuses & ses flottes redoutables, & sur-tout par le courage & le mérite de ses capitaines.

Rome & Carthage, toutes deux accoutumées à vaincre, toutes deux ambitionnant l'empire de l'univers, devoient être nécessairement deux puissantes rivales. Aussi régna-t-il entre elles une haine qui ne cessa que par la ruine entière de la superbe Carthage. Celle-ci, après avoir existé pendant l'espace d'environ sept cents ans, fut enfin détruite par le second Scipion l'Africain, l'an 603 de la fondation de Rome, cent quarante-cinq ans avant la naissance de J. C. Cette riche & puissante nation, qui, quelques années auparavant, s'étoit presque vue maîtresse de Rome par les rapides conquêtes d'Annibal, disparut pour toujours de la face de l'Univers. Les Romains, possesseurs des richesses & du beau territoire de Carthage, s'y conservèrent jusqu'à ce qu'à

leur tour, plusieurs siècles après, ils en furent chassés par les Arabes, sous la conduite des premiers Califes. Insensiblement la Numidie & la Mauritanie devinrent l'héritage des empereurs Romains.

Mais, sans nous arrêter davantage sur des détails historiques que personne n'ignore, revenons à la géographie du pays. *Tunis*, proche l'ancienne Carthage, paroît avoir hérité de l'esprit commerçant des Carthaginois. Son principal commerce se fait avec les Vénitiens, les Génois, les Provençaux; il consiste en huile, en blés, en cires, en laines & en cuirs, pour lesquels les Européens donnent en échange des draps, des épiceries, du fer, &c. Je ne sais pourquoi la plupart de nos Géographes accusent les Tunisiens d'exercer des pirateries (1). La république d'Alger est la seule, sur ces

(1) Il est vrai que quand les Tunisiens rencontrent quelques bâtimens d'une nation avec laquelle ils sont en guerre, ils les attaquent, s'ils le peuvent, & font esclaves tous les gens de l'équipage. Mais ceci est plutôt un droit de la guerre qu'une piraterie.

côtes d'Afrique, qui se livre à ces sortes de brigandages, & qui cherche à s'enrichir par le grand nombre de ses esclaves. Tunis est trop foible en force, & a une marine trop mal montée pour courir les mers, & attaquer les bâtimens étrangers. Son gouvernement est bien plus doux que celui d'Alger; les Européens y jouissent de beaucoup plus de sécurité & de liberté que dans toute autre ville de la Barbarie.

A quinze lieues environ de Tunis l'on rencontre Hippo-zarita, *Biserte*, une des villes les plus considérables de ce royaume. Quelques-uns pensent qu'*Utique*, célèbre par son antiquité (1) & par la mort du grand Caton, se trouvoit dans ces environs; d'autres prétendent qu'elle étoit bâtie où est aujourd'hui *Porto-Farina*, à l'embouchure du fleuve Madraga: mais il est probable qu'elle étoit plus avant dans les terres, au lieu nommé en Arabe *Boo-Shatter*, où l'on trouve quantité de ruines, de citernes, & de très-beaux aqueducs.

(1) Elle existoit avant Carthage.

Les Numides étoient le peuple le plus voisin des Carthaginois. Leur territoire commençoit à-peu-près vers l'ancienne Tabarque, sur les bords de la Zaine, autrefois le fleuve *Tusca*, en face de l'île de Tabarque. Il s'étendoit jusqu'à la Mauritanie Césarienne (1), vers le lieu que l'on nomme aujourd'hui le *Collo*. La Numidie, resserrée dans un espace d'environ quatre-vingts lieues, s'avançoit jusques par-delà la chaîne de l'Atlas, se perdoit dans le désert de Saara, jusques dans les plaines stériles habitées par les Gétules. Les principales villes de la Numidie étoient *Cirthe*, aujourd'hui Constantine; elle fut long-temps le séjour des Rois Numides, dont plusieurs, tels que Syphax, Masiniſſa, Jugurtha sont célèbres dans l'histoire. *Hippone* étoit encore une ville très-forte, agréablement située, trop illustrée par S. Augustin son évêque,

(1) La Mauritanie n'a été séparée de la Numidie que sous le gouvernement des Romains. Elle formoit une partie très-étendue de la Numidie, sous le nom de *Numidie des Massyles*.

pour jamais être oubliée! *Tagaſte*, la patrie de ce pieux & éloquent prélat, a été également très-conſidérable; il n'en exiſte plus aujourd'hui que quelques miſérables ruines. A en juger par les débris qui ſe rencontrent par-tout ſous les pas du voyageur, la Numidie a été autrefois extrêmement peuplée; ſes villes étoient nombreuſes, grandes & belles, à peu de diſtance les unes des autres; il n'eſt point de contrée plus riche dans toute la Barbarie. Le ſoleil y eſt brûlant; mais la terre eſt rafraîchie par quantité de ſources qui deſcendent des montagnes, coulent ſous des voûtes de verdure, & ſe répandent enſuite dans les plaines. Le ſol y eſt encore auſſi fertile qu'il l'étoit du temps des Romains; mais il eſt bien moins cultivé.

La dernière partie de la Barbarie, qui comprend aujourd'hui la république d'Alger & l'empire de Maroc, formoit autrefois la *Mauritanie Céſarienne* & la *Mauritanie Tingitane*. Ces contrées ſont bien moins célèbres dans l'hiſtoire que celles qu'ont habitées les Carthaginois. Elles ont long-

temps

temps fait partie de la Numidie ; mais les Romains les ayant réduites en provinces de l'Empire, y bâtirent plusieurs grandes villes, dont il reste encore des vestiges considérables. Elles sont peu connues, parce qu'elles n'ont point été le théâtre de grands événemens. La ville de *Césarée* (*Iol* ou *Julia Cæsarea*), qui paroît avoir donné lieu à la division de la Mauritanie, en étoit la plus considérable ; mais l'on est encore incertain du lieu où elle a été bâtie. Les uns veulent que ce soit près d'Alger, d'autres la placent à *Tenez* ; mais le Docteur Shaw, qui a visité les lieux en savant géographe, croit que *Césarée* devoit être où se trouve aujourdui *Sher-Shell*, ville renommée par son acier & sa vaisselle de terre. Elle a un mille de circuit. De nombreuses ruines, un très-bel aqueduc, de vastes citernes & plusieurs colonnes magnifiques éparses dans un terrein considérable, prouvent que *Sher-Shell* a été autrefois une très-grande ville. Sa situation est des plus agréables, ses dehors sont rians, entourés de collines & de prairies toujours vertes,

que des ruiſſeaux d'eau douce arroſent en tout temps. La rivière *Haſhem* procure aux habitans une eau excellente. Elle étoit autrefois conduite dans la ville par des aqueducs de toute beauté.

Nous ne connoiſſons aucune ancienne ville de la Mauritanie qui ait eu plus de renommée qu'*Alger* en a aujourd'hui. Sa ſituation, ſes démêlés avec les Souverains de l'Europe, le caractère fier & impérieux de ſes habitans, les nombreux corſaires qui, ſortis de ſon ſein, couvrent ſans ceſſe le canal de la Méditerranée, inſultent les pavillons de preſque toutes les Puiſſances, s'emparent des bâtimens des nations qui n'ont point de traité avec eux; toutes ces circonſtances ont rendu cette république redoutable & inſolente. Les autres Puiſſances barbareſques, même l'Empereur de Maroc, tremblent devant elle. Il paroît que c'eſt à Alger, ou bien près d'Alger, qu'une partie des compagnons d'Hercule s'arrêtèrent pour bâtir une ville qu'ils nommèrent *Icoſium*.

Maſcara, dont la ville, compoſée de

maiſons mal bâties, n'eſt remarquable que par ſes environs délicieux, eſt gouvernée par un Bey dépendant du Dey d'Alger. C'eſt l'ancienne *Victoria*.

Oran, à ſoixante lieues d'Alger, peu éloigné de la mer, a plus d'un mille de circuit. Il eſt bâti, partie en plaine, partie ſur le penchant d'une haute montagne, où deux châteaux, placés ſur le ſommet, dominent & défendent la ville, qui d'ailleurs eſt très-bien fortifiée. Elle appartient aux Eſpagnols, qui y entretiennent des troupes & un gouverneur. Elle ſert en quelque ſorte de priſon d'état, pour les perſonnes qui ont donné quelque ſujet de mécontentement au Roi d'Eſpagne. Le Cardinal Ximenès en fit la conquête en 1509; elle fut repriſe par les Algériens en 1708, & enfin ſoumiſe de nouveau à l'Eſpagne en 1732, par le Comte de Mortemar. Il déſerte continuellement des ſoldats d'Oran, qui, pris par les Maures, ſont conduits en eſclavage à Alger: auſſi le plus grand nombre des eſclaves Algériens ſont Eſpagnols. Ces déſerteurs n'ignorent pas qu'en s'échappant

d'Oran, ils n'ont d'autre alternative que la mort ou l'eſclavage. Cette cruelle perſpective ne les arrête point.

A quelques lieues d'Oran, au couchant, eſt une petite ville nommée *Maſalquivir*. Son port eſt regardé comme un des plus ſûrs qu'il y ait dans la Méditerranée. Abrité par les hautes montagnes qui l'environnent, il n'a point à craindre les vents orageux & les tempêtes. Auſſi les anciens avoient-ils nommé ce lieu *magnus portus*, le grand port. Cette ville fut priſe ſur les Maures par les Eſpagnols en 1505.

Trémecen, à cinq lieues ſud-ſud-eſt de l'embouchure de la *Taſna*, s'annonce pour avoir été autrefois une très-grande ville. L'on y rencontre beaucoup d'antiquités, des murs, des colonnes, des autels dédiés aux dieux Mânes. Les Arabes l'appellent *Tlamſan*. Elle eſt bâtie ſur une éminence environnée d'une chaîne de rochers eſcarpés, où ſe trouve une grande plaine arroſée par pluſieurs ſources d'eau. Ses environs produiſent beaucoup de blé, de fruits, & ſont abondans en excellens pâturages. Le

Docteur Shaw croit que Trémecen eſt le *Lanigara* de Ptolomée ; d'autres prétendent que le *Lanigara* eſt aujourd'hui la ville de *Guagida*, ſituée dans une grande plaine à quatorze lieues nord-eſt de Trémecen, & environnée d'aſſez bonnes murailles, avec des tours de défenſe.

La *Mauritanie Tingitane* forme aujourd'hui les royaumes de Fez & de Maroc. Elle tiroit ſon nom de Tanger, *Tingis*, ville ancienne, ſituée ſur la côte méridionale du Détroit de Gibraltar, dans le royaume de Fez. Je terminerai ici ces notions géographiques ſur la Barbarie, ne m'étant propoſé que de donner une idée générale de ces belles contrées pour mettre le lecteur à portée de me ſuivre dans les différens détails où je dois entrer. J'évite, autant qu'il eſt poſſible, de répéter ce que d'autres voyageurs ont déjà dit. Je ne parle point des grandes villes que les Européens fréquentent continuellement, & ſur leſquelles nous avons déjà beaucoup de relations. Je ne dis que ce que j'ai vu ; je parle rarement ſur la foi d'autrui : c'eſt en pénétrant

ſous la tente de l'*Arabe-Bédouin*, en converſant fréquemment avec lui, que j'ai étudié ſon caractère & ſes mœurs, que j'ai obſervé la différence qu'il y avoit entre un peuple libre & celui qui gémit ſous le joug du deſpotiſme; entre une nation éclairée par les loix & les ſciences, & des hordes errantes livrées à toute la dépravation d'une nature avilie, & d'un cœur inſenſible à l'aiguillon de l'amour-propre & de la gloire.

J'ai diviſé par Lettres la partie hiſtorique de mon voyage, ou, pour mieux dire, je n'ai fait que rédiger celles que j'avois adreſſées à M. Foreſtier, Médecin à Saint-Quentin. La correſpondance ſuivie que nous avons eue enſemble pendant mes voyages, m'a ſouvent mis à portée de profiter de ſes lumières pour régler mes obſervations & mes recherches. Je lui avois déjà l'obligation d'avoir guidé mes premiers pas dans l'étude de la Nature, & cela dans un temps où, fixé dans ma patrie, & livré aux études de mon état, j'étois éloigné de toute autre eſpèce de ſecours.

Je ne dois pas moins à M. Néret, ſi

avantageuſement connu par ſes travaux en phyſique & en chymie, par ſa belle découverte des gaz inflammables huileux, par l'invention d'un réchaud & d'un briquet électrique, par une machine propre à faire détonner, même dans l'eau, la poudre à canon par l'étincelle électrique, &c. Combien j'ai été à portée de m'inſtruire en ſuivant ſes intéreſſantes expériences, & en étudiant la belle ſuite de minéraux renfermés dans ſon cabinet! Je n'oublierai jamais ces deux premiers maîtres, tant par l'amitié qu'ils me conſervent, que par la reconnoiſſance que je leur dois.

Quant à l'Hiſtoire Naturelle de la Barbarie, je l'ai traitée dans l'ordre ſyſtématique établi par le célèbre Linné. Je n'ai parlé que des objets que j'ai pu voir, ou ſur leſquels j'ai eu des renſeignemens certains. J'ai donné aux Animaux & aux Oiſeaux les noms françois ſous leſquels ils ſont connus: j'ai cru devoir ajouter aux noms génériques & ſpécifiques des Inſectes & des Plantes, la phraſe deſcriptive de Linné, que j'ai eu ſoin de traduire en françois. Lorſque j'ai eu

quelque objet nouveau à décrire, je l'ai fait méthodiquement, en ajoutant, après le nom ſpécifique, le mot (*nobis*), qui annonce que cette eſpèce eſt décrite pour la première fois, & que la découverte m'appartient. La longue quarantaine que j'ai été obligé de faire à Marſeille, pendant laquelle mes caiſſes d'Hiſtoire Naturelle ſont reſtées ouvertes & expoſées à l'air, m'a fait perdre une grande partie de ma collection, ſur-tout les Oiſeaux & les Inſectes. Je n'ai décrit que les objets échappés à la deſtruction, ou ſur leſquels j'avois conſervé des notes faites pendant mon voyage.

VOYAGE
EN BARBARIE.
PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A M. FORESTIER, Docteur en Médecine.

De la Calle, 12 Mai 1785.

ME voilà, mon cher Docteur, livré tout entier à ma passion pour les Voyages & l'Histoire Naturelle. J'habite depuis quelques jours l'ancienne Numidie, où je suis arrivé sous les plus mauvais auspices. Depuis près de deux ans la peste ravage ces contrées, & la négligence des habitans la propage d'une nation chez une autre. Outre ce cruel fléau, l'on m'a dépeint les Arabes & les Maures comme les êtres de la Nature les plus inhumains & les plus féroces, haïssant les Chrétiens tant par principe de religion, que par préjugé d'éducation (1). C'est un triomphe,

(1) Ces Arabes nous haïssent aujourd'hui sans savoir pourquoi. Mais leurs pères le savoient bien. Les guerres les

un acte méritoire pour un Arabe que de répandre le sang d'un Européen. Ils ne s'épargnent pas davantage entre eux; & il est rare qu'une nation ne soit pas en guerre avec ses voisins, & qu'un Arabe sans défense soit en sûreté parmi ses semblables à quelques lieues de sa tente. Le peu que j'ai vu jusqu'à présent m'a confirmé ces rapports. La *Calle*, principal comptoir de la Compagnie royale d'Afrique, a fermé ses portes, & s'est barricadé pour éviter toute communication avec les Maures du dehors infectés de la peste. Ceux-ci irrités & jaloux de voir les Chrétiens échapper à une maladie qui humilie le Musulman, parce qu'il la regarde comme une punition du ciel, font tout ce qu'ils peuvent pour introduire

---

plus injustes auxquelles le fanatisme donnoit le nom de *saintes*, portées tant en Orient qu'en Afrique, ont révolté contre nous d'immenses nations qui ne nous avoient fait alors d'autre mal que celui de suivre la religion de *Mahomet*, tandis que nous suivions celle de Jésus. Ces entreprises firent répandre beaucoup de sang, & se terminèrent par nous attirer, de la part des nations offensées, une haine bien méritée. Le nom *Chrétien* est resté pour toujours en exécration dans les différentes contrées du Levant, dans la Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Arménie, l'Égypte, la Barbarie, &c. Les pères ont transmis cette haine à leurs enfans. En passant d'une génération à une autre la cause en a été oubliée, mais la haine est restée. C'est ainsi que nous payons aujourd'hui les fautes commises par nos pères il y a plus de six cens ans.

la contagion parmi nous. Ils viennent enterrer à nos barrières des cadavres peſtiférés, & jettent par-deſſus les murs des lambeaux trempés dans des bubons peſtilentiels. La nation dont nous avons le plus à ſouffrir, eſt celle des *Nadis* nos voiſins & nos plus cruels ennemis. Ils ne ſe contentent pas de nous tendre des pièges ſecrets, ils nous attaquent encore à force ouverte. Il y a quelque temps qu'ils ont enlevé près de deux cens bœufs du troupeau que tous les jours on eſt obligé de conduire dans les pâturages des environs, & que l'on entretient pour la nourriture de la Calle. Peu auparavant ils avoient mis le feu à nos barrières pendant la nuit; ils s'y tiennent ſouvent cachés, & tirent ſur le premier Chrétien qu'ils apperçoivent.

Ces circonſtances ſont alarmantes, ſur-tout pour moi qui ai envie de courir le pays. Malgré cela, je prends patience, & j'eſpère qu'en me mettant peu-à-peu au fait des moyens d'éviter la contagion & de voyager avec ſûreté, je pourrai riſquer quelques courſes. Il me ſemble que les nations qui apportent leurs grains à la Calle, & qui fréquentent les Européens, doivent être un peu plus traitables. C'eſt par elles que je commencerai : mais je vous avoue que tous ces Arabes ont une figure & un accoutrement qui m'épouvantent. Il faudra bien cependant que je m'y accoutume; car mon deſſein n'eſt pas de m'arrêter en Afrique ſur un ſtérile

rocher où trois cens hommes, tant Corſes que Provençaux, travaillent pour enrichir le Négociant françois.

Notre traverſée a été des plus heureuſes. Je n'ai pu cependant, en m'éloignant des côtes de Provence, me défendre d'un ſentiment pénible & douloureux. Mes yeux ſe mouillèrent de larmes en parcourant cette vaſte étendue de mer qui alloit me ſéparer de nouveau de mes parens & de mes amis. Mais à meſure que notre bâtiment approchoit des côtes d'Afrique, que l'on m'avoit dépeintes comme ſtériles & ſablonneuſes, j'éprouvois un plaiſir inexprimable : j'appercevois par-tout des collines couvertes de verdure, des payſages rians, des plaines immenſes émaillées de fleurs. J'en tirai un bon augure ; & à peine débarqué, je voulois courir les champs, ſans ſonger à prendre aucune nourriture, & à me délaſſer des fatigues de la navigation. En mettant pied à terre, je trouvai, dès le premier pas, l'*Anthyllis barba jovis*, le *Spartium monoſpermum*, le *Paſſerina hirſuta*, le *Chamærops humilis*, & pluſieurs autres plantes rares que je me hâtai de cueillir, comme ſi j'euſſe craint de ne plus revenir en cet endroit. Ce fut ainſi que je pris poſſeſſion du pays au nom de la Botanique, & que je rendis mes premiers hommages à la Flore Africaine. Je me préſentai devant le Gouverneur de la Calle, un paquet de plantes à la main, plus

occupé de mes richeſſes que des bienſéances que j'avois à remplir : je ne cauſai pas moins de ſurpriſe aux François qui vinrent à notre rencontre, qu'à quelques Maures que la curioſité avoit attirés ſur le rivage. Ces côtes incultes & ſauvages qui n'inſpirent que la triſteſſe & l'ennui à tous ceux qui y débarquent, me parurent alors le plus beau jardin de la Nature.

Que d'objets dignes de l'attention d'un obſervateur dans ces contrées barbares, ſoit qu'il la fixe ſur la fertilité d'un ſol abandonné à ſes ſeules productions, ſur les coutumes & les mœurs des habitans, ou ſur la vie errante & oiſive des Maures ou *Arabes-Bédouins* (1)! Je vous promets par la ſuite, des détails ſur ces divers articles ; mais j'ai encore trop peu vu, & d'une manière trop générale, pour particulariſer mes idées ſur ces différens objets.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

(1) Les habitans de la Barbarie portent pluſieurs noms. On appelle *Maures*, ceux qui habitent les côtes ; *Arabes*, ceux qui ſont plus enfoncés dans les terres ; *Arabes-Bédouins* ou *Bérébères*, ceux qui mènent une vie errante, & qui ſouvent ne vivent que de rapines : enfin, l'on nomme *Cabailes* les hordes qui cultivent la terre, & nourriſſent des troupeaux.

LETTRE II.

Au même.

J'ÉPROUVE ici, mon cher Docteur, le sort de Tantale au milieu des eaux. La plus belle végétation couvre toutes ces côtes ; mais la contagion & les guerres civiles m'obligent à borner mes courses dans les environs de la Calle. Quoique je m'écarte peu, que je ne marche jamais seul & sans armes, je ne suis point, malgré cela, à l'abri des dangers. Les Maures, trop lâches pour nous attaquer en face, cachés dans les buissons ou derrière les rochers, nous attendent au passage, & nous saluent, lorsqu'ils le peuvent, de quelques coups de fusils.

Je me bornerai donc, dans cette lettre, à vous entretenir du Comptoir que j'habite, du caractère de ceux qui le composent, & de la manière dont cette place est dirigée & gouvernée. J'affligerai votre ame par le tableau que j'ai à vous tracer ; votre humanité gémira sur les maux de toute espèce auxquels le mercenaire est exposé sur ces côtes barbares ; & votre cœur formera des vœux pour voir à jamais anéanti un commerce qui fait le déshonneur de la France, occasionne tous les ans la mort d'un grand nombre de personnes, & offre

une retraite à une foule de scélérats qui, par la dissolution de leurs mœurs, remplacent les crimes qu'ils ne peuvent commettre ici avec impunité.

Vous chercheriez inutilement *la Calle* sur la plupart des cartes géographiques : vous y trouverez le *Bastion de France*, quoiqu'en ruines depuis près d'un siècle ; & bien des Géographes modernes vous apprendront encore que cet ancien comptoir est défendu par une bonne garnison de trois à quatre cens hommes. Il n'étoit éloigné de la Calle que de trois lieues. Les mortalités annuelles occasionnées par les grands lacs qui l'environnoient, obligèrent les François à l'abandonner. Les maladies furent si meurtrières un certain été, que de plus de quatre cens hommes, il n'en resta que six.

La Calle, à trente-six lieues ouest de Tunis, est bâtie sur un rocher stérile de très-peu d'étendue. C'est aujourd'hui le principal comptoir de la Compagnie royale d'Afrique. Un Agent, auquel l'on donne le titre de Gouverneur, & une quinzaine d'Officiers subalternes en ont la direction. Les Maures sont exclus de cette place, excepté quelques-uns que l'on y reçoit comme otages, ou qui sont employés à des travaux manuels. Les habitans sont au nombre de trois à quatre cens, la plupart Corses ou Provençaux. Les uns sont chargés de la pêche du corail. D'autres, avec le titre de soldats, escortent un troupeau de bœufs, & le conduisent tous les

jours aux pâturages des environs. Souvent ces mêmes soldats, convertis en *charretiers*, vont dans les forêts voisines couper le bois nécessaire pour le chauffage ou la construction; les autres ouvriers portent le nom de *frégataires*. Ils sont destinés aux travaux intérieurs de la place, comme à charger les bâtimens, à transporter le blé dans les magasins, à nettoyer le port, &c. La Calle est encore munie d'autres ouvriers nécessaires, de boulangers, de serruriers, de maçons, &c. Tous ceux qui habitent ce comptoir sont nourris, logés & stipendiés par la Compagnie.

Excepté les magasins, le logement du Gouverneur & celui des principaux Officiers, les autres bâtisses ne consistent qu'en une soixantaine de barraques à un seul étage. La Calle, défendue de trois côtés par la mer, l'est encore du côté de la terre par un mur suffisant pour nous garantir des insultes des Maures, qui n'ont d'autre artillerie que leurs fusils. Le port est dominé par une quinzaine de pièces de canon. Il est petit, peu profond, très-dangereux par certains vents qui y introduisent les vagues avec un fracas effrayant. L'entrée est environnée de rochers à fleur-d'eau, où nombre de bâtimens sont venus se briser.

Les femmes, destinées à consoler l'utile citoyen dans ses travaux, à adoucir par l'aménité de leurs mœurs celles de l'homme grossier; les femmes sont

exclues de la Calle. Si quelquefois le Gouverneur a obtenu la permiſſion d'y conduire la ſienne, il en eſt preſque toujours réſulté des troubles, des ſéditions, qui ne lui ont pas permis de la garder long-temps. En ſe déterminant à paſſer dans ce pays, il faut ſe réſoudre à rompre les plus doux liens de la nature, pour vendre ſes bras, & ſouvent même ſacrifier ſa vie au ſervice d'une Compagnie qui s'inquiète peu de ce que l'on ſouffre pour elle.

La privation de femmes porte dans tous les eſprits la triſteſſe & l'ennui. Des étrangers diviſés par des intérêts particuliers, jaloux les uns des autres, obligés à ſe réunir par déſœuvrement, à ſe déteſter par envie, n'étant rapprochés par aucune ſorte de liens, ni diſtraits par aucun délaſſement, ne formeront jamais une ſociété amicale, dont l'union & les agrémens puiſſent dédommager de l'abſence des femmes. Il réſulte de-là une monotonie accablante, un ennui difficile à ſupporter, des deſirs ardens de repaſſer en France, & de ſe réunir au ſein de ſa famille & de ſes amis: il réſulte, parmi le peuple, les vices les plus abominables, une entière corruption de mœurs, l'abandon aux plus honteux déſordres, & des horreurs dont on ne peut avoir idée que dans ce pays. Mais que faire, dira-t-on, ſi cet établiſſement ne comporte pas d'y ſouffrir de femmes? Que faire! Il le faut réformer, ou l'abandonner tout-à-fait. Faut-il, pour

favoriſer une Compagnie de commerce, peupler la Calle d'habitans plus coupables peut-être que ceux de Sodome & de Gomorrhe ! Faut-il arracher des pères à leur famille, des enfans à leurs parens, pour en faire des monſtres en Barbarie !

A ce premier inconvénient ajoutez, mon cher Docteur, l'air mal-ſain du pays, corrompu chaque été par les exhalaiſons de trois grands lacs, qu'il ſeroit facile de deſſécher en les faiſant communiquer avec la mer dont ils ſont peu diſtans. Ce travail, il eſt vrai, occaſionneroit quelques dépenſes à la Compagnie ; mais à combien d'hommes il conſerveroit la vie ! Quand le temps des maladies arrive, & j'ai actuellement ſous les yeux ce cruel tableau, l'hôpital, en peu de jours, eſt plein de malades. Une fièvre ardente circule dans les veines de ces infortunés ; en moins de quatre jours leur exiſtence eſt terminée. Ces ſymptomes effrayans, l'air brûlant & lourd que l'on reſpire, le ſon continuel d'une cloche lugubre, les hommes frappés de mort à la fleur de l'âge, tout jette l'effroi dans les eſprits. L'on ne parle, l'on ne s'entretient que de morts & de mourans ; chacun craint pour ſoi, & celui qui eſt en ſanté, ſemble n'en jouir que pour reſſentir plus vivement les peines de l'eſprit. Combien l'imagination effrayée n'en a-t-elle pas précipité dans le tombeau !

Jugez, d'après cela, mon cher Docteur, de ce

que doivent être les habitans de la Calle. Il se fait de temps en temps des recrues à Marseille pour peupler ce comptoir que les maladies & l'abandon fréquent de ses habitans oblige à renouveller. La Compagnie reçoit indistinctement tout ce qui se présente, sans examen, sans information. Pour être admis, il suffit d'avoir des bras. Si elle ne vouloit que des honnêtes gens, la Calle seroit déserte, & elle le seroit pour long-temps. L'honnête homme ne s'expatrie point pour gagner peu & risquer beaucoup. Aussi cette place n'est-elle habitée que par des hommes sans asyle, sans établissement, sans ressources; des hommes, la plupart flétris par la Justice ou poursuivis par les loix; des hommes perdus par le libertinage, la débauche, sans principes de religion, sans le moindre sentiment de probité. On en a vu de la troupe de Gaspard de Bèze, chef de voleurs exécuté à Aix il y a quelques années; on en a vu dont les épaules attestoient les mœurs & la conduite; enfin j'en connois un à qui l'on écrivit cette lettre caractéristique : *Je t'apprends, mon ami, que tu as été rompu vif à Aix il y a huit jours.* Vous serez peut-être curieux de savoir comment il est possible de vivre en sûreté au milieu d'une troupe d'hommes de cette nature. Ces scélérats n'ont point ici d'occasions fréquentes de se livrer au crime. D'ailleurs, aucune mauvaise action ne peut être impunie. Le criminel est

renfermé en une double barrière ; la mer d'un côté, sur laquelle personne ne peut s'embarquer sans l'aveu du Gouverneur ; la terre d'un autre côté, où il est impossible d'errer seul sans être égorgé par les Maures.

Excepté les grands crimes, les autres actions sont presque impunies à la Calle. Le Gouverneur n'y a que l'ombre de l'autorité. Il est forcé de ménager cette canaille toujours prête à se révolter. Il ne punit le particulier qu'autant que celui-ci n'a point de parti pour le soutenir, & cette punition se borne à la prison, ou à être renvoyé en France par le premier bâtiment : si, arrivé à Marseille, le coupable a envie de repasser, il suffit qu'il se présente au bureau de la Compagnie sous un autre nom. Plusieurs sont revenus à la Calle à l'aide de cet artifice, en se moquant de l'autorité du Gouverneur & de ses menaces. Il y a plus ; les fautes deviennent une spéculation d'intérêt pour ceux qui ont envie de retourner dans leur patrie. La Compagnie a coutume de faire payer le passage & la quarantaine à tous ceux qui reviennent en France. On leur retient à la Calle sur leurs modiques salaires la somme nécessaire ; & ceux qui ne peuvent la donner sont forcés de rester, ou de commettre des fautes assez graves pour que le renvoi devienne une punition. Dans ce cas, argent ou non, on les fait embarquer.

Il y a, à la Calle, pluſieurs poſtes où l'on fait une garde continuelle. Les ſoldats de faction ſont tenus de ſonner & de répéter toutes les heures. De l'autre côté du port, hors de la place, eſt une éminence ſur laquelle l'on a bâti un moulin aſſis ſur une tour, & défendu par quelques pièces de canon. C'eſt de-là que l'on obſerve tout ce qui ſe paſſe au-dehors, & que le ſoldat de faction, à l'aide d'un porte-voix, en donne avis aux habitans de la Calle. Il a ſoin également d'annoncer tous les cavaliers qui arrivent, ainſi que les bâtimens qu'il découvre en pleine mer. Cette coutume me tranſporte ſouvent en idée au temps de ces preux Chevaliers, de ces héros ſi célèbres dans nos vieux romans, dont l'arrivée étoit annoncée, du haut des châteaux, au ſon du cor ou de quelqu'autre inſtrument.

Pour compléter ce que j'ai à vous dire ſur la Calle, ce ſeroit ici le lieu de vous entretenir du commerce de la Compagnie, & de la manière dont ſe fait la traite avec les Maures. Comme il me manque encore quelques renſeignemens ſur cet article, j'en ferai le ſujet de ma première lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Au même.

JE me propoſois, mon cher Docteur, de vous entretenir dans cette lettre du commerce de la Compagnie d'Afrique ſur ces côtes; mais je préfère vous rapporter un fait arrivé à la Calle il y a quelques années, & dont je viens d'apprendre les détails par le Gouverneur de cette place.

Si la privation de femmes eſt un tourment pour les habitans de la Calle, le ſort des hommes dans ce pays de malédiction n'eſt pas moins une ſource d'inquiétudes & d'alarmes pour les femmes que leurs maris ſont forcés de laiſſer en France. Il y a quelque temps qu'un pauvre ouvrier de Marſeille, réduit à la mendicité, faute d'occupation, ſe détermina à paſſer à la Calle, & à ſe ſéparer d'une femme dont il étoit tendrement aimé. Il ſe garda bien de lui donner ſur ce pays des détails qu'il ignoroit peut-être lui-même : mais celle-ci ayant été long-temps ſans recevoir des nouvelles de ſon mari, ſoit que ſes lettres ſe fuſſent égarées, ou qu'il eût négligé de lui écrire, s'informa partout du ſéjour de la Calle. Ce qu'elle en apprend augmente ſes inquiétudes; & ne pouvant réſiſter

aux vives alarmes de sa tendresse, elle demande avec instances qu'il lui soit permis d'aller se réunir à lui. Cette grace lui est constamment refusée. Dans cette extrémité, elle a recours au seul expédient que lui suggère son amour. Elle déguise son sexe sous l'habit d'un ouvrier, se présente au bureau, & se fait enregistrer au nombre des passagers. Pendant la traversée, qu'elle supporta avec un courage héroïque, sa figure, sa jeunesse intéressèrent en sa faveur le capitaine & tous les gens de l'équipage. L'on plaignoit bien sincérement le sort de ce pauvre jeune homme réduit à aller habiter un pays si dangereux, sur-tout pour les jeunes gens & les tempéramens délicats. Ces discours étoient, pour cette femme, autant de coups de poignard. Oubliant le danger pour elle-même, elle ne songeoit qu'à celui auquel son mari étoit exposé, & dont peut-être il étoit déjà la victime.

Enfin le bâtiment est sur le point de toucher aux côtes d'Afrique, & de mouiller à *Bonne* par la direction des vents. Tandis que cette femme étoit occupée à chercher dans sa malle quelques effets nécessaires au débarquement, des matelots reconnoissent des habillemens de femme parmi ses hardes, & cette découverte donne lieu à des conjectures que sa figure confirmoit si bien. Les soupçons deviennent certitude. Reconnue pour femme, elle auroit eu beaucoup à souffrir de la brutalité des

matelots, ſi le capitaine, auquel elle fit l'aveu de ſes projets, ne l'eût priſe ſous ſa ſauve-garde.

Au premier vent favorable, le bâtiment mit à la voile pour la Calle, où il arriva très-heureuſement. Le capitaine ſe préſente devant le Gouverneur de cette place avec cette fidelle épouſe : elle ne peut répondre à aucune queſtion avant de ſavoir ſi ſon mari eſt encore exiſtant. Elle apprend qu'il vit, qu'il va paroître. Cette nouvelle la comble de joie : elle reſpire à peine. Le Gouverneur envoie chercher cet époux chéri, & veut jouir du ſpectacle de cette entrevue. Le mari paroît. Il eſt d'abord interdit, en voyant un jeune ouvrier lui ſauter au cou, le ſerrer dans ſes bras, & ne pouvoir proférer aucune parole par l'abondance de ſes ſoupirs. On lui dit que c'eſt ſa femme ; il la reconnoît, mais à peine peut-il en croire ſes yeux. Livrés l'un & l'autre aux mouvemens de la plus vive tendreſſe, ils veulent parler ; mais leurs diſcours ſont ſans ſuite, interrompus à chaque inſtant par leurs careſſes réciproques. Leurs yeux mouillés de larmes n'apperçoivent plus les ſpectateurs, en qui cette ſcène attendriſſante excite une émotion délicieuſe (1). Le Gouverneur leur donna un logement particulier.

(1) Je ſuis repaſſé en France avec le Capitaine qui avoit conduit cette femme héroïque en Barbarie. Il m'a confirmé les détails que je viens de rapporter.

Le

Le mari, vaincu par la tendreſſe de ſa femme, s'embarqua avec elle pour Marſeille, où il trouva le travail qui lui manquoit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

Au même.

JE reviens actuellement, mon cher Docteur, aux détails que je vous ai promis ſur le commerce qui ſe fait annuellement ſur les côtes de Barbarie.

Le principal commerce de la Barbarie eſt accordé excluſivement à une Compagnie établie à Marſeille ſous le nom de *Compagnie royale d'Afrique.* C'eſt à la pêche du corail que cette Compagnie doit ſa première exiſtence. Cette pêche fut long-temps la baſe & le fondement de ſon commerce. C'étoit une récolte dont le produit calculé étoit réputé invariable, qui ſeul procuroit & la rentrée des dépenſes que néceſſite un grand établiſſement, & les bénéfices qu'il doit donner : mais alors la pêche étoit conſtamment abondante & belle, les frais d'exploitation étoient beaucoup moindres, les débouchés autant & peut-être plus avantageux; & quelque révolution qu'éprouvaſſent les autres branches du

commerce de la Compagnie, la pêche du corail suffisoit pour la maintenir, sinon dans un état florissant, au moins dans cet état d'équilibre & de solidité dont une Compagnie de commerce ne doit jamais sortir. Depuis un certain nombre d'années cette pêche a toujours été en décroissant. Aujourd'hui elle est à un tel degré de pénurie, les qualités sont si foibles, si minces, que la situation de la Compagnie est totalement subordonnée au commerce des grains & de la laine, auquel elle joint celui des cuirs & de la cire, quoiqu'elle retire un bien foible profit de ces derniers articles.

La laine, l'orge & le blé sont les denrées sur lesquelles la Compagnie gagne le plus : elle achète ces marchandises avec des piastres d'Espagne rognées. Elle enlève sur chaque piastre la valeur d'environ 15 sols, & les fait passer en Barbarie pour le prix de 5 livres, piastres entières, & 2 liv. 5 s. la demi-piastre. Cette spéculation ne laisse pas que de donner un profit assez considérable, qui monte à environ dix pour cent. Les principaux comptoirs de la Compagnie sont à *la Calle*, à *Bonne*, à *Tabarque* & au *Collo*, dont j'aurai occasion de vous entretenir par la suite.

Cette Compagnie s'est établie sous Louis XIV. Son principal comptoir étoit d'abord au *Bastion de France*, à l'extrémité orientale du royaume d'Alger. Elle avoit le double objet de la pêche du corail &

du commerce des grains qu'elle partageoit alors avec une Compagnie Angloiſe établie à la Calle. Les Anglois faillirent, & le commerce reſta excluſivement aux François.

Par-tout où les Européens ont pénétré, attirés par l'appât du gain, par-tout où ils ont offert à des naturels, ſouvent à demi-ſauvages, leur amitié & des liaiſons de commerce, par-tout ils ſont preſque devenus deſpotes, & n'ont payé que par des trahiſons & des crimes la confiance qu'on leur a accordée. C'eſt ainſi que les Eſpagnols ſe ſont établis en Amérique, les Anglois, les Hollandois, les François dans les Indes & dans les différentes parties du globe. Batavia, le Pérou, Madagaſcar en ſont encore aujourd'hui la preuve. Si quelques-unes de ces nations ont été épargnées, au moins les a-t-on rendues tributaires; & bien loin de payer le droit de commercer chez elles, le marchand européen a exigé d'être récompenſé pour traiter avec humanité ces peuples auxquels il ne demandoit d'abord que des échanges paiſibles.

Il n'en eſt pas ainſi, mon cher Docteur, du commerce établi avec les Maures ſur les côtes de Barbarie. Si le Négociant dans les Indes & en Amérique eſt fier & deſpote, en Afrique il eſt bas & rampant. Il paie, & il paie très-chérement le droit d'acheter les productions de ce riche, mais trop inculte pays. C'eſt principalement ſur la Compagnie d'Afrique

que tombent les plus fortes exactions. Les Puiſſances Barbareſques ne lui accordent le privilège excluſif de leur commerce qu'à raiſon d'un tribut annuel, & la forcent de prendre leurs denrées au prix qui leur eſt offert par d'autres marchands interlopes, quoique la Compagnie paie en tributs ce que ceux-ci paient en augmentation.

Pour avoir la liberté de faire pêcher le corail ſur les côtes du royaume d'Alger, & obtenir le commerce excluſif des grains, de la laine, de la cire & des cuirs dans ſes différens comptoirs, la Compagnie paie chaque année au Dey d'Alger environ 100000 livres, & s'oblige de lui envoyer deux caiſſes du plus beau corail. Les droits que le Bey de Conſtantine retire du blé qu'il fait vendre à *Bonne*, lui rendent près de cent pour cent, & on lui paie pour la laine 4 liv. 10 ſ. par quintal.

D'un autre côté, *la Calle* s'eſt ſoumiſe à payer aux différentes tribus Arabes qui l'avoiſinent, des revenus annuels ſous le nom de *Liſmes ;* les nations qui les reçoivent ſont appelées *Liſmataires.* La Compagnie donne au chef *de la Mazoule* une demi-piaſtre (2 liv. 5 ſ.) ſur chaque meſure de blé, & un quart de piaſtre pour chaque meſure d'orge. Les autres hordes retirent également un tribut relatif aux denrées qu'elles apportent ; l'on paie aux *Merdaſs* 500 livres, quoique le commerce n'ait plus lieu avec eux à la Calle, & que le Bey de Conſtantine

les oblige de porter leur blé à *Bonne*, sur lequel il gagne à son tour; aux *Nadis* 1600 livres, & ainsi par proportion à plusieurs autres nations. Par un nouvel arrangement fait avec le Bey de Tunis pour établir la pêche du corail dans ses mers, ce Bey doit, par la suite, retirer annuellement près de 27000 livres. Le comptoir du *Collo* a également des droits à payer au *Jument*, ou tribunal de justice.

Ces tributs, quoiqu'exorbitans, sont dans le droit des gens, & n'ont rien qui puisse humilier le Négociant. Tout peuple, tout Souverain peut bien ne permettre chez lui le commerce aux nations étrangères qu'en les soumettant à certains impôts, & cette coutume est reçue par-tout en Europe; il n'y a que dans les Indes & dans l'Amérique où le Négociant, profitant de la foiblesse & de la trop grande confiance de ces peuples étrangers, contre tous les droits divins & humains, les a rendus ses tributaires.

Mais ce qui avilit le Négociant européen sur ces côtes, c'est le souverain mépris qu'il lui faut essuyer de la part des Maures; ce sont les vexations & les injustices qu'il lui faut supporter pour y continuer un commerce tranquille. Les habitans de la Calle y sont le plus exposés. Lorsque les Maures se présentent, il faut leur distribuer du pain, de l'huile, du sel, & bien d'autres objets qu'ils exigent avec

fierté. Si, fatigué de leurs demandes, on leur refuſe la moindre choſe, ils font des menaces qu'ils exécutent preſque toujours, & avec d'autant plus de confiance, qu'ils ſont certains de l'impunité. Le mécontent ſe cache derrière un buiſſon, dans quelque défilé, & le premier Chrétien qui ſe préſente eſt victime de ſon reſſentiment. D'ailleurs il n'eſt pas difficile à un Maure de mettre la nation entière dans ſes intérêts; de ſorte qu'au lieu d'un ennemi, l'on en a cent à craindre. Il faut alors parler d'accommodement, appaiſer les mécontens, & les traités de paix finiſſent toujours par tout accorder aux Maures. Malgré cela, l'on n'eſt pas plus en ſûreté. C'eſt, au contraire, quand les Maures nous voient ſans défiance, qu'ils nous attaquent avec plus de ſuccès. Ils commencent leurs hoſtilités par enlever une partie de notre troupeau, qui ne nous eſt rendue qu'aux conditions les plus humiliantes.

Enfin, mon cher Docteur, pour achever de vous prouver combien le nom françois eſt mépriſé ſur ces côtes, il ſuffit de citer *la loi du ſang*. Si un Maure tue un Chrétien hors le temps de guerre, il doit payer 300 piaſtres, qu'il ne paie jamais; ſi au contraire un Chrétien tue un Maure, même pour ſauver ſa vie, la Compagnie eſt tenue de payer 500 piaſtres, dont on ne lui fait pas grace d'un denier. Voilà donc le ſang maure, ce ſang impur & féroce, évalué près de moitié plus que

celui des chrétiens! Et ce ſont des François qui ont ſigné ces honteuſes loix! Non, ce ne peut être que la main avide du Négociant. Les Maures, qui profitent de tout pour nous piller, ſouvent aſſaſſinent un d'entre eux, en dépoſent ſecrètement le cadavre aux environs de la place, accuſent les Chrétiens de ce meurtre, & les obligent à payer.

Il ſuit de-là qu'il faut tout ſouffrir des Maures, tout leur accorder, oublier les inſultes, ſupporter leurs mépris, & recevoir de ces barbares des loix iniques & aviliſſantes. Par exemple, ne ſerez-vous pas ſurpris, mon cher Docteur, que la Compagnie n'ait pas le droit de nommer ſes *Truchemans?* Il appartient aux Maures, qui ont toujours ſoin de choiſir celui d'entre eux qu'ils connoiſſent le plus propre à trahir les Chrétiens.

Le Bey de Conſtantine s'eſt obligé, par traité, à ſecourir les Chrétiens dans tous les cas; toutes les fois qu'il le fait, il en réſulte quelque nouvel impôt; il eſt même quelquefois le premier à exciter des troubles, afin de ſe rendre néceſſaire, & de faire payer chérement les ſecours qu'il accorde. Lorſque l'on obtint un chef pour contenir les Maures de la Mazoule, ce Bey, à cauſe de quelques diviſions, envoya un camp de 500 hommes pour rétablir le bon ordre; mais il exigea de la Compagnie une piaſtre par homme, qu'il fallut payer. Il n'y avoit pas trop à ſe récrier. Mais l'année

ſuivante il réclama les 500 piaſtres d'*uſance ;* & n'oſant fonder ce tribut ſur les ſecours qu'il avoit accordés, il l'établit pour le paſſage de la rivière *des Ceibas*, ſur la route de *Bonne*, quoiqu'il n'y ait ni pont ni bateau, & que les Chrétiens n'y paſſent que très-rarement, à moins qu'ils n'aillent à *Bonne* par terre. Pour avoir la paix, l'on ſe décida à payer, & ce droit eſt reſté. A ce trait je pourrois en ajouter beaucoup d'autres de cette nature ; mais je crois vous en avoir aſſez dit pour vous donner une idée du commerce que l'on fait avec les Maures.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE V.

Au même.

JE n'ai pu, mon cher Docteur, réſiſter plus longtemps : malgré la contagion, malgré les guerres civiles, malgré les repréſentations du Gouverneur de la Calle & des autres officiers, j'ai franchi nos barrières. Je voyois avec regret le printemps s'écouler, & les fleurs diſparoître avec lui. Quoique nous ne ſoyons encore qu'à la fin de mai, le ſoleil eſt déjà ſi brûlant, qu'il eſt impoſſible, dès neuf

heures du matin, d'en ſupporter les ardeurs. Voilà cependant plus de quinze jours que je cours les aventures, dans un coſtume non moins ridicule que celui du célèbre Robinſon; vous allez en juger. Pardeſſus une paire de pantalon & une veſte légère, je porte l'habillement Arabe. C'eſt une eſpèce de grand manteau blanc à capuchon, qui tombe juſques ſur les talons; il eſt d'une ſeule pièce, ſans couture, fermé pardevant, & orné de franges de ſoie aux extrémités, ſur la poitrine & aux pointes du capuchon. Cette dernière partie eſt fixée ſur la tête par une groſſe corde de poils de chameaux de pluſieurs aunes de long. Elle remplace chez les Maures le turban des Turcs. Pour me garantir du ſoleil, je porte, outre cela, un énorme chapeau de feuilles de palmier, dont pluſieurs chefs Arabes font uſage pendant l'été. C'eſt ainſi qu'à demi-Maure, à demi-Chrétien, je parcours les ſables brûlans de la Barbarie. Peu à peu ma figure prend la teinte rembrunie de celle des Africains, & il ne me manqueroit qu'une barbe touffue, les jambes & les bras nuds pour être tout-à-fait méconnoiſſable. Quoique je n'en veuille qu'aux plantes & aux inſectes, je marche cependant toujours armé en guerre, à la manière des Arabes. Une groſſe ceinture de cuir garnie de bonnes cartouches, une paire de piſtolets, une eſpèce de poignard, un ſabre & un fuſil, tel eſt à-peu-près l'armure de

tous les Arabes. En cet équipage, je me préſente hardiment devant les tentes des Maures, accompagné d'un domeſtique & de deux Maures que j'ai emmenés avec moi de la Calle, où ils ont appris à parler un peu *provençal*. Je ne me fie cependant ni à mon courage, ni aux armes que je porte. J'ai ſoin, avant de pénétrer dans le pays, de m'informer exactement par mes truchemans, ſi la nation que nous allons viſiter eſt en liaiſon de commerce avec la Calle, ſi elle eſt ſoumiſe à quelque chef, ſi un Chrétien peut y paroître avec ſûreté, & ſur-tout ſi la peſte n'y fait point de ravages; je ne me haſarde que d'après leur réponſe, & juſqu'à préſent je n'ai encore éprouvé aucune ſorte de danger, quoique ſur l'article de la peſte, les Arabes ſoient peu fidèles dans leurs récits.

Comment, mon cher Docteur, vous peindre les impreſſions confuſes & oppoſées que j'ai éprouvées à la première vue de ces hordes Arabes? Je n'étois qu'à une demi-portée de fuſil d'une trentaine de tentes, je me diſpoſois à y pénétrer, lorſque j'appris que la peſte s'y étoit déclarée depuis huit jours. Pour éviter le danger de la communication, ſans aller plus avant, je deſcendis de cheval à l'endroit même où nous nous trouvions, ayant beſoin d'un peu de repos & de nourriture. C'étoit au bord d'un ruiſſeau où couloit une eau fraîche & limpide; des buiſſons de lauriers-roſes, de

térébinthe & de myrthe formoient un ombrage agréable ; & ce payſage, terminé par des collines couvertes de la plus belle végétation, étoit animé par de nombreux troupeaux qui paiſſoient au loin. Ainſi la Nature, en m'offrant le tableau riant de ce ſéjour paſtoral & champêtre, diſpoſoit mon cœur à la joie, & me tranſportoit en idée dans cet heureux temps où les hommes étoient tous bergers, & ne connoiſſoient de véritables richeſſes que les biens de la terre & le produit de leurs troupeaux. Occupé de ces idées, parcourant des yeux toutes les beautés de ce payſage, les fixant particuliérement ſur les tentes baſſes & enfumées des Arabes, j'en vis tout-à-coup une douzaine diriger leurs pas vers moi. Je vous l'avoue, mon cher Docteur, à la vue de ces hommes féroces, je ne pus me défendre d'un mouvement de frayeur, qui fit, en un inſtant, évanouir les idées qui m'occupoient ſi agréablement. Ils étoient tous armés ; je craignis quelque attaque de leur part : mais je fus raſſuré par les Maures qui m'accompagnoient. Dès qu'ils furent à ma portée, je les ſaluai ſelon la coutume du pays, & je leur fis dire de ſe tenir à une certaine diſtance de nous, à cauſe de la contagion. Ils ne firent aucune difficulté de s'y ſoumettre. Ils s'accroupirent en cercle autour de nous, & cauſèrent pendant quelque temps avec leurs ſemblables. Ils me demandèrent ſi je voulois du laitage. Je l'acceptai.

Auſſi-tôt deux d'entre eux ſe détachèrent, & revinrent peu à près chacun avec une écuelle de bois pleine de lait. J'en bus avec plaiſir; & malgré leur ton bruſque, leur air preſque toujours menaçant, je fus ſenſible à leur réception. Je leur en exprimai ma reconnoiſſance par mes geſtes, & je leur diſtribuai un peu de poudre & de plomb qu'ils m'avoient demandés. Oubliant alors la peinture que l'on m'avoit faite de leurs mœurs, ou plutôt attribuant leur férocité au deſpotiſme ſous lequel ils gémiſſent, & peut-être à la fréquentation des Européens, avec leſquels ils peuvent avoir appris à être fourbes & méchans, je m'efforçois de me perſuader, comme je l'avois cru juſqu'alors, que plus l'homme étoit près de la nature, plus il devoit être bon; je ne voyois plus en eux que ces patriarches de l'antiquité uniquement livrés aux ſoins de leurs troupeaux, & exempts de cette foule de néceſſités inventées par le luxe. J'y voyois des hommes à qui j'étois redevable de l'hoſpitalité, puiſqu'ils m'offroient leurs tentes pour aſyle; & ſi je ne trouvois pas en eux cette politeſſe maniérée d'Europe, au moins croyois-je y voir une dure franchiſe, telle qu'elle doit être dans l'homme de la Nature. C'eſt ainſi que tout en raiſonnant avec moi-même, & me laiſſant abuſer par ce deſir ſi attrayant de trouver dans tous les hommes un fond de bonté naturelle, je me livrois avec plaiſir à

une erreur dont je n'eus par la ſuite que trop ſujet d'être détrompé.

Lorſque je les quittai, n'ayant point, par prudence, voulu entrer dans leurs tentes, ils m'accompagnèrent un demi-quart de lieue; en nous ſéparant ils me ſouhaitèrent, en leur langue, *bonheur* & *paix*. Inſtruit du ſens de leurs expreſſions, je les leur répétai avec attendriſſement, & je m'applaudiſſois que les premiers mots arabes que je prononçois, ſerviſſent à exprimer ma reconnoiſſance. J'ai éprouvé à-peu-près la même réception chez les différentes Tribus Arabes que j'ai parcourues juſqu'à préſent: je n'oſai, pendant les premiers jours, pénétrer dans leurs tentes, de peur de la peſte; comme le temps étoit très-doux, le ciel ſerein, je me faiſois tous les ſoirs arranger une petite cabane de feuillage, peu éloignée des tentes, & je paſſois la nuit étendu ſur le gazon où je goûtois un ſommeil auſſi tranquille que dans un lit bien délicat. Cependant, comme le danger, vu de près, ne fait plus d'auſſi fortes impreſſions, je me ſuis inſenſiblement accommodé des tentes des Arabes. J'y ſuis reçu tous les ſoirs, & j'ai l'honneur d'être admis à leurs repas.

Agréez les ſentimens d'amitié avec leſquels, &c.

LETTRE VI.

A M. T. L.

TANDIS, mon cher ami, que vous admirez les chef-dœuvres des grands maîtres au milieu des ruines de la célèbre Rome, je parcours les plaines des anciens Numides. Parmi ces contrées désertes & incultes, que de jouissances, que de richesses pour le Naturaliste ! que d'utiles leçons pour l'Observateur philosophe ! Vous cherchez les Romains chez les Italiens, & peut-être ne trouvez-vous plus dans leur figure, dans leur caractère, cette noble fierté, ces traits de majesté & de courage qui annonçoient en eux les maîtres de l'Univers. Je suis plus heureux que vous. Il me semble, dans chaque Arabe montagnard, reconnoître un Gétule ou un Numide : mais, puis-je me féliciter de ces traits de ressemblance dans un peuple qui a conservé la férocité & les mœurs des premiers habitans de ces contrées? Qu'il est humiliant pour la nature humaine de voir presque toutes les nations dégénérer insensiblement des vertus de leurs ancêtres, & n'en perpétuer que les vices! C'est cependant le tableau que nous offre l'histoire de tous les âges. Où trouver aujourd'hui les Sages de la Grèce, le

savant Egyptien, & les héros de l'ancienne Rome? Nous les chercherions inutilement dans leurs descendans, tandis que l'Asiatique a conservé sa première molleſſe, & que le barbare Africain est encore altéré de sang.

Que de figures dignes de votre pinceau j'ai déjà rencontrées parmi les Maures! Des yeux pleins de feu & de courage, un regard féroce, des traits mâles & fortement prononcés, le nez aquilin, des bras nerveux, la taille haute, la démarche fière, les jambes, les cuisses & les épaules presque toujours à nu; tel est l'extérieur de la plupart des Maures. Ils ne sont point naturellement noirs, malgré le proverbe, & comme le pensent plusieurs écrivains; mais ils naissent blancs, & restent blancs toute leur vie, quand leurs travaux ne les exposent pas aux ardeurs du soleil. Dans les villes les femmes ont une blancheur si éclatante, qu'elles éclipseroient la plupart de nos européennes; mais les Mauresques montagnardes, sans cesse brûlées par le soleil & presque toujours à moitié nues, deviennent, même dès l'enfance, d'une couleur brune qui approche beaucoup de celle de la suie.

Leur habillement est intéressant à connoître. Je le crois de la plus haute antiquité. L'on m'a assuré que du côté du désert de *Saara*, plusieurs Arabes étoient parfaitement nus. J'en ai en effet rencontré quelques-uns qui n'avoient aucune espèce de

vêtement; d'autres qui ne portoient qu'un léger caleçon : mais le plus grand nombre ont un habillement plus ou moins détaillé, selon leur condition ou leur fortune. Les uns, ce sont les plus pauvres & par conséquent les plus nombreux, s'enveloppent d'une pièce d'étoffe de plusieurs aunes, qu'ils entortillent, chacun à sa manière, autour de leur tête & de leur corps. Cet habillement a été parfaitement bien décrit par M. de Fénelon, en parlant, dans son Télémaque, de la coutume des Bœtiens. *Leurs habits*, dit-il, *sont aisés à faire; car en ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine & légère qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.* (*Liv. 8.*) D'autres ajoutent en dessous, soit une chemise semblable à celle de nos femmes, soit une tunique de laine sans bras qui leur descend jusqu'aux genoux. Les plus riches portent, outre cela, une espèce de *chappe à capuchon* assez semblable aux manteaux de nos hermites (1). La finesse de leurs habillemens est encore relative à leur fortune. J'ai vu plusieurs chefs Arabes revêtus d'étoffes de laine que j'ai souvent pris au premier aspect pour une très-belle mousseline, d'une blancheur éclatante. La laine de Barbarie a toujours été renommée par sa beauté.

(1) Voyez la Lettre V.

Les

Les femmes ont, pour s'habiller, la même pièce d'étoffe que les hommes ; mais elles l'arrangent un peu différemment. Elles en font une eſpèce de robe qui couvre chez elles pluſieurs parties découvertes chez les hommes. Les Mauresques portent, outre cela, quelques ornemens qui ne contribuent ſûrement pas à relever leur beauté. Elles ont les cheveux treſſés, quelquefois flottans ſur leurs épaules, tandis que les hommes ſont raſés, & ne conſervent dans le milieu de la tête qu'une flotte de cheveux; les oreilles, les bras, & les jambes des Mauresques ſont ornés de grands anneaux de fer; quelquefois elles y ajoutent des morceaux de corail. Coquettes à leur manière, au lieu de rouge, qui ſûrement n'embelliroit pas leur peau noire, elles emploient la poudre à canon mêlée avec de l'antimoine, pour tracer différentes figures ſur leur front & au-deſſus de leurs paupières. Les hommes s'en font autant aux bras, à l'eſtomac & au-deſſus des mains: je crois qu'il ſe mêle un peu de ſuperſtition dans ces caractères myſtérieux. Si, pour ſuppléer aux couleurs qui leur manquent, nos Européennes avoient à ſubir une opération auſſi douloureuſe que les Mauresques, je doute fort qu'elles vouluſſent avoir d'autres charmes que ceux de la nature. Les femmes Arabes, pour rendre ces marques ineffaçables, ſe percent la peau d'un grand nombre de coups d'épingles, & quand le ſang a

ceſſé de couler, elles appliquent leur poudre bien fine, & l'inſinuent dans les pores ouverts de la peau par des frottemens réitérés. Ces marques alors ſont ineffaçables, & diſpenſent les femmes de dépoſer tous les ſoirs leur beauté factice ſur leur table de nuit. J'ai rencontré beaucoup d'enfans auxquels l'on avoit teint les ongles des mains en un rouge jaunâtre; mais cette couleur ne tient pas (1).

C'eſt parmi les Arabes errans des montagnes & du déſert, que l'on reconnoît particuliérement le coſtume que je viens de vous décrire. Ceux qui habitent les villes varient davantage leur manière de s'habiller. Les uns vont la tête nue ou recouverte tout au plus d'une calotte rouge; d'autres portent le turban comme les Turcs, & une partie de leur accoutrement. Ils ſe ſervent de babouches, tandis que les montagnards vont toujours nuds pieds.

L'habillement des Maures eſt commun à preſque tous les habitans de l'Afrique, juſques par-delà la Guinée, & même aux Arabes de l'Aſie. Les amateurs de l'antiquité auroient de belles recherches à faire ſur le coſtume des Africains & des Arabes Aſiatiques. Ce qui me porte à croire qu'il doit être très-ancien, c'eſt que ces peuples ignorent abſolument la variété des modes. Le fils ne s'aviſeroit pas

(1) L'on emploie pour cet objet le ſuc d'une plante nommée *Henné*, *Lawſonia inermis*. L. Syſt. veg.

de s'habiller autrement que son père ; d'ailleurs quand il le voudroit, l'industrie est si bornée, que les ouvriers seroient fort embarrassés s'il falloit changer la forme des habits, tout gênans qu'ils sont.

Le logement des Maures est aussi simple que leurs vêtemens. Ils n'habitent que des tentes, ou des cabanes formées de branches d'arbres & de roseaux. La réunion de plusieurs tentes se nomme *douare*. Il y a des douares de dix, quinze, vingt tentes, comme il y en a de plus de cent. Ces tentes se placent circulairement, afin de pouvoir, pendant la nuit, renfermer le troupeau dans leur milieu. S'il y a quelque espace vuide entre deux tentes, on le remplit par des broussailles & des épines, afin de fermer le passage aux bêtes féroces. La forme de chaque tente est à-peu-près celle d'un tombeau, ou de la carène d'un vaisseau renversé, comme dit Salluste en parlant des habitations des anciens Numides (1). Elles sont basses, excepté celles des chefs, qui ont un peu plus d'élévation & d'étendue. La matière est en laine d'un tissu très-serré, teinte en noir ou en brun. La facilité de transporter ces sortes d'habitations, fait que les Maures changent souvent de local, selon la saison ou selon leurs

(1) *Cæterum adhuc ædificia Numidarum agrestium, quæ Mapalia illi vocant oblonga, incurvis lateribus tecta, quasi navium carinæ sunt.* Sall. Bell. Jugur.

beſoins. Dans l'hiver ils choiſiſſent, aux pieds d'une colline, une expoſition au midi ; ils ſe rapprochent pendant l'été, des pâturages & des ſources d'eau.

L'inventaire de leurs meubles eſt bientôt fait. Ils ne connoiſſent d'autre lit que la terre ſur laquelle les plus délicats étendent un peu de paille, une natte, ou un groſſier tapis. Quelques vaſes de terre pour cuire & apprêter le *courcouçon*, une écuelle de bois pour puiſer de l'eau & traire les vaches, une peau de bouc pour battre le beurre, deux petites meules portatives pour écraſer le blé & le réduire en ſémoule; voilà à quoi ſe borne toute leur batterie de cuiſine.

Vous imaginez bien, d'après cela, que leurs repas ne doivent être ni ſomptueux, ni délicats. En effet, rien de plus ſimple & de plus frugal. Ils ne font par jour qu'un repas qui exige quelque apprêt. Hors de-là ils ne prennent rien, ou ils ſe contentent de quelques fruits ou racines ſauvages. Les plus aiſés font cependant deux repas qui ne conſiſtent que dans le ſeul *courcouçon*.

Avant de vous expliquer comment les Maures font le courcouçon, il eſt eſſentiel de vous faire obſerver que le blé de Barbarie, peu différent du nôtre, ne donne cependant pas, comme celui de France, une farine pure, abondante & nutritive : mais il faut diſtinguer dans le grain la partie farineuſe d'avec la partie dure. La première eſt en très-petite

quantité ; elle se trouve ordinairement à la pointe du blé & dans son milieu. Cette farine fait de très-mauvais pain noir : aussi ne s'en sert-on point. On l'abandonne aux animaux, ou bien on la mêlange en petite quantité avec la partie dure. Les Maures ne connoissent point l'usage du pain. Ils écrasent le blé en grumeaux par le moyen de deux petites meules portatives, d'où il résulte une espèce de très-grosse *sémoule*, qu'ils nomment *courcouçon*. Quand ils veulent apprêter leur repas, ils entassent cette *sémoule* dans un vase de terre percé de petits trous, & placent ce vase en forme de couvercle sur la marmite où cuit la viande. Les vapeurs qui s'en élèvent pénètrent le grain & le gonflent. Cette opération finie, ils retirent *le courcouçon*, le mettent dans un autre vase large & plat supporté par un pied, comme celui de nos verres à boire. Cette nourriture leur tient lieu de pain ; à mesure qu'ils la mangent, ils la démêlent avec un peu de bouillon, de lait, de beurre ou de miel. Pardessus le courcouçon ils placent la viande cuite, que chacun déchire avec les doigts : c'est ordinairement de la volaille, du chevreau, du bœuf ou du mouton.

Le *courcouçon* ainsi préparé, le chef de la tente, ou tout autre Maure d'un rang au-dessus des autres, s'empare du plat, mange le premier, & seul. Il se tient accroupi, & pose le courcouçon devant lui. Il en prend un peu avec les doigts, en forme

des balottes dans le creux de la main, & se les jette dans la bouche avec beaucoup d'adresse. Quand les chefs ont fini, le plat passe entre les mains de ceux qui viennent après, aux enfans, par exemple, qui ne mangent jamais avec leur père, ni même devant lui, au moins chez les Maures d'une certaine distinction. Les femmes mangent les dernières; elles n'ont que le reste des hommes, même celui de leurs propres enfans. Elles seules sont chargées des apprêts de ce repas. Les Maures, d'après les principes de leur religion, doivent, avant & après le repas, se laver les mains, la barbe & la bouche, mais beaucoup négligent cette cérémonie. Comme Musulmans, ils n'ont que l'eau pour boisson, qu'ils puisent avec une écuelle de bois, & dans laquelle ils boivent tour-à-tour. Ils ne refusent cependant point de vin quand on leur en présente, & qu'ils ne sont pas vus. J'en ai connu beaucoup qui même en buvoient avec excès.

Quand les Maures entreprennent des voyages de long cours, & dans des lieux où ils ne peuvent trouver l'hospitalité, ils emportent avec eux une certaine provision de *sémoule*, & quand la faim les presse, ils en forment, dans le creux de leurs mains, quelques balottes avec de l'eau; ce léger aliment leur suffit, & les soutient pendant de très-longues routes.

Il est d'autres Arabes dont la vie est encore bien

plus dure & plus misérable. Ce sont ces hordes indomptées qui n'habitent que les lieux inaccessibles. Elles n'ont aucune possession, aucun asyle fixe. Si quelquefois elles ensemencent une mince portion de terre, si elles ont des troupeaux, comme elles ne peuvent éviter de se fixer dans les plaines, elles ne tardent pas à être dépouillées. Ces malheureux se retirent alors dans des bois épais & impénétrables, dans les gorges affreuses des montagnes ou dans le creux des rochers. Ils vivent séparés les uns des autres, & sont obligés, pour ainsi dire, à brouter l'herbe des champs. Les fruits sauvages, les racines tendres, les jeunes pousses des plantes leur servent de nourriture. La plupart ont des armes à feu; c'est le plus précieux héritage qu'un père puisse laisser à ses enfans: ils pourroient s'en servir pour la chasse; mais comme ils ont beaucoup de peine à se procurer de la poudre & du plomb, ils les conservent pour défendre leur liberté. Ils préfèrent l'indépendance & la misère, à un genre de vie plus tranquille, & dont ils ne pourroient jouir qu'en se soumettant, comme les autres, au despotisme des Turcs. Ces Arabes sont les plus cruels de tous. Je ne serois pas éloigné de croire qu'il n'y ait parmi eux des anthropophages, tant ils sont affamés & avides de sang humain. Personne n'ose pénétrer dans les gorges de leurs montagnes. Les souverains du pays y ont quelquefois conduit des

camps assez considérables; mais ces entreprises n'ont jamais eu de succès. Ou les troupes ont été égorgées dans les défilés, ou les Arabes se sont dispersés dans l'intérieur de leurs montagnes. Quelquefois ils descendent dans les plaines, & viennent dépouiller les nations voisines. J'ai rencontré plusieurs de ces Arabes. Leur figure est horrible. Ils sont maigres, décharnés, couverts de lambeaux, & dégoûtans par leur mal-propreté. Ils n'insultent les voyageurs qu'autant qu'ils sont en force; mais comme ils vivent loin les uns des autres, lorsque l'on ne séjourne pas chez eux, & qu'on ne leur laisse pas le temps de se réunir, on peut, dans bien des endroits, passer sans danger. Voilà, mon cher ami, des êtres bien différens de nous, bien éloignés des douceurs de la société; mais je n'ai fait qu'esquisser le tableau : il est si pénible de peindre l'homme méchant, que ma plume se refuse à vous en tracer le portrait.

Je suis avec amitié, &c.

LETTRE VII.

Au même.

JE consens volontiers, mon cher ami, à vous donner sur la politesse & plusieurs autres usages des Maures, les renseignemens que vous me demandez. Je desirerois vous posséder avec moi; votre pinceau rendroit fidellement ce que ma plume ne peut que vous peindre très-imparfaitement.

Quoiqu'en apparence à demi-sauvages, les Maures ont cependant entre eux des signes reçus pour exprimer l'amitié & le respect, signes qui n'ont point parmi eux plus de vérité que parmi nous. Le salut le plus ordinaire, quand les Maures s'abordent, est de mettre la main droite sur la poitrine en inclinant la tête; ils se souhaitent, dans cette posture, le bonjour l'un à l'autre. Ils s'informent ensuite de la santé de leurs parens, en les nommant les uns après les autres, demandent des nouvelles *de la jument, du troupeau, de la tente, &c.* Si ce sont deux Maures de connoissance, ils s'embrassent en se baisant réciproquement le visage & l'épaule, ou bien ils se prennent la main & se la baisent alternativement. Dans la plus grande familiarité, & lorsque l'on se voit souvent, l'on ne fait que se toucher

la main de l'extrémité des doigts. Chacun enſuite porte ſes propres doigts à la bouche, & les baiſe.

Lorſque les Maures abordent quelqu'un en dignité, un chef, un Bey, un Kaïde, ils lui baiſent reſpectueuſement la main. Une marque de faveur de la part d'un Grand, eſt de préſenter le dedans de ſa main aux ſujets qui viennent lui rendre hommage, & qu'il veut diſtinguer des autres : ordinairement il ne préſente que le deſſus. Enfin, pour plus grande marque de ſoumiſſion, on lui baiſe la tête, les épaules, le turban, les habits. Il en eſt même qui ſe proſternent, en poſant un genou en terre. L'on n'aborde jamais les Grands ſans quitter ſa chauſſure.

En voyage, quand deux Maures ſe rencontrent, ils ſe ſaluent, & ſe font toutes les queſtions que j'ai rapportées plus haut, ſans s'arrêter, en continuant leur chemin, ſouvent en ſens oppoſé ; de ſorte qu'il arrive qu'ils ſont hors de la portée de s'entendre, avant qu'ils ſoient à la fin de leurs queſtions. Cela ne les empêche pas de les continuer.

Dans la converſation, leurs geſtes ſont vifs, expreſſifs, pleins de naturel & de graces. En les étudiant avec attention, il ne ſeroit pas difficile de ſaiſir à-peu-près le ſujet de leur entretien. Leurs accens ſont forts, aigus. Le ſon de leur voix eſt ſonore & s'entend au loin. L'habitude de vivre au milieu des champs, & de ſe parler de fort loin,

leur fait prendre dès l'enfance, la coutume de parler très-haut. J'ai remarqué que dans les villes leur voix étoit beaucoup plus adoucie, & que leurs accens bleſſoient moins les oreilles.

Les Maures n'attachent point aux rots l'idée de mal-propreté & d'intempérance que nous y attachons. Au contraire, quand quelqu'un rote ou éternue, l'on forme, comme chez nous, des vœux pour ſa ſanté. *Saha*, lui diſent-ils, *que cela vous faſſe bien.* Ils emploient cette expreſſion pour une foule d'autres fonctions. Si un d'entre eux mange, boit ou fume, ils lui diſent *ſaha*, application beaucoup plus juſte que la nôtre, quand nous buvons à la ſanté de quelqu'un.

Quand les Maures ſont en repos, leur poſition ordinaire n'eſt pas d'avoir les jambes croiſées, comme les Turcs; mais ils ſont accroupis, leur fuſil droit entre leurs jambes, car ils ne quittent jamais leurs armes, excepté ſous leurs tentes. Ils paſſent ainſi des journées entières à rien faire, & ſe croient très-heureux lorſqu'ils peuvent ſe livrer tout entiers à l'oiſiveté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VIII.

A M. F.... D. M.

JAMAIS, mon cher Docteur, je n'ai mieux apprécié les avantages d'une nation policée, que depuis que j'habite chez un peuple barbare : jamais la beauté, la commodité de nos grands chemins ne m'a tant frappé, que depuis que je suis obligé de voyager à travers des brouſſailles & des marécages. Combien huit jours de courſes, comme j'en ai faites depuis quelque temps, changeroient les idées de ces Européens délicats qui ne ceſſent de ſe plaindre des auberges & des fatigues de leurs voyages ! Dans ce pays-ci l'on ne connoît ni hôtelleries, ni chaiſes de poſtes, ni Aubergiſtes attentifs & obligeans. Il ne faut pas s'imaginer trouver des grandes routes, des chemins battus & ombragés, des lieux de repos & de délaſſement : trop heureux ſi à la fin d'une journée fatigante l'on pouvoit rencontrer quelque chétive bicoque, & un mauvais grabat ! Jamais il ne le faut eſpérer.

Pour voyager dans ces contrées barbares, il faut oublier l'Europe ; il faut renoncer à ces douces habitudes contractées dès l'enfance, & qui deviennent par la ſuite des beſoins preſque indiſpenſables.

Si les obſtacles rebutent ; ſi les dangers épouvantent ; ſi l'on n'a point une ſanté robuſte, exercée à la fatigue ; ſi l'on ne peut s'accommoder de tout, devenir, en un mot, l'homme de tous les pays, jamais l'on ne doit ſonger à ſortir de ſa patrie.

Le ſeul moyen de voyager un peu commodément en Barbarie eſt d'avoir une tente à ſoi, & de faire d'abondantes proviſions : mais quelquefois ces adouciſſemens ne ſont pas poſſibles. Il faut alors ſe réſoudre à ſe ſervir des tentes des Maures, toutes mal-propres & dégoûtantes qu'elles ſont ; il faut ſur-tout s'accoutumer à leur nourriture frugale & peu délicate. Combien de fois l'on part le matin ſans ſavoir où l'on arrivera le ſoir ! combien de fois, égaré dans ces déſerts, il faut chercher ſon chemin à travers des brouſſailles, d'épaiſſes forêts, des rochers eſcarpés, des ſables brûlans ; tantôt arrêté par une rivière qu'il faut paſſer à gué, par un lac qu'il faut contourner, par des marais que l'on ne traverſe jamais ſans danger ; tantôt brûlé par le ſoleil, ou percé par la pluie ; d'autres fois mourant de ſoif, ſans trouver de ſources pour ſe déſaltérer ! Si l'on n'a point de proviſions, il n'eſt guère poſſible de rien prendre avant le ſoir. C'eſt le ſeul moment où les Maures faſſent un repas réglé, & où ils puiſſent offrir quelque nourriture au voyageur.

Enfin la nuit arrive. Ce moment de repos pour

le voyageur européen, en eſt un de fatigue pour le voyageur africain. Il faut alors choiſir un terrein ſec, abrité, pour y dreſſer une tente; il faut deſſeller les chevaux, débagager les mules, couper du bois, allumer des feux, & prendre tous les moyens qu'indique la prudence pour ſe mettre à l'abri des bêtes féroces & des voleurs. Il eſt bon de ne jamais camper loin des tentes arabes, quand on en rencontre. Ils fourniſſent bien des ſecours lorſqu'ils ſont traitables, & ils le ſont toujours, dès qu'ils vous voient avec une bonne eſcorte.

C'eſt, comme je l'ai déjà dit, ſur la terre nue, ou tout au plus recouverte d'une natte, que les Maures paſſent la nuit; & c'eſt ainſi que le voyageur doit ſe déterminer à la paſſer, à moins qu'il ne ſoit pourvu d'un matelas, auquel cependant il lui faut renoncer, quand il a eſſuyé une forte pluie. D'ailleurs comme tous ces attirails ſont gênans, il vaut mieux, dès le commencement, adopter la coutume des Maures, à laquelle il en faut venir tôt ou tard.

Quant aux précautions néceſſaires à ma ſûreté, voici comment je m'y ſuis pris. Avant de quitter la Calle, j'ai commencé par m'informer des nations qui faiſoient le plus de commerce avec la Compagnie, & chez leſquelles un chrétien pouvoit aller ſans danger. J'ai pris avec moi quelques Arabes dont j'étois ſûr de la fidélité. Je leur ai fait entendre

qu'en parcourant le pays, mon intention étoit de travailler à la recherche des plantes propres à la Médecine. Ce motif eſt le ſeul que l'on puiſſe donner à des hommes qui ne conçoivent pas comment l'on peut être attiré chez eux par la ſeule curioſité, & comment un homme peut voyager pour l'unique plaiſir de voyager. Ils ſont d'ailleurs tous portés à ſoupçonner des intentions perfides dans les étrangers qui abordent chez eux, & qui veulent y faire des obſervations. Mais le titre de Médecin, auquel ils attachent une certaine conſidération, leur inſpire la confiance, & les rend plus traitables. Dès que je ſuis reçu chez une nation, je tâche de mettre le chef dans mes intérêts, & j'en obtiens preſque toujours des cavaliers qui m'accompagnent chez d'autres nations amies, & auxquelles je ſuis recommandé. Ces cavaliers jurent ſur leur tête de me ramener; ſi au retour j'avois à m'en plaindre, ils ſeroient ſévérement punis par le chef qui me les avoit donnés. C'eſt ainſi que je ſuis venu à bout de pénétrer chez ces hommes de ſang, & peu-à-peu de m'éloigner des côtes. Je vous ferai part dans d'autres Lettres, de mes obſervations & de mes courſes; mais je ne peux terminer celle-ci ſans quelques réflexions ſur le genre de vie auquel je ſuis ſoumis depuis que j'ai quitté la Calle.

Il eſt, mon cher Docteur, une foule de préjugés nationaux dont on ne peut ſe dépouiller que dans

des voyages ſemblables à celui que je fais. Les peuples civiliſés ſe reſſemblent tous. Les traits qui les différencient ſont peu marqués ; il faut, pour les ſaiſir, un tact délicat, une fineſſe de jugement peu commune. Chaque nation a, ſans doute, un caractère, des coutumes, des mœurs qui lui ſont propres ; mais toutes ſont guidées par des principes communs ; toutes, plus ou moins éclairées par les arts & les ſciences, travaillent à réunir autour d'elles les différentes commodités de la vie. Chez les peuples policés, le génie actif & créateur ſans ceſſe invente & perfectionne. Il embellit la demeure de l'homme, & convertit à ſon uſage les productions de la Nature : mais ces commodités tant vantées, ces douceurs de la vie ſociale ſont autant de liens qui rendent l'homme eſclave d'une foule de beſoins factices, & en font un être malheureux lorſque ſes richeſſes ou ſon travail ne peuvent fournir à ſes néceſſités. Accoutumés dès l'enfance à jouir de ces avantages, nous les croyons ſi eſſentiels à notre exiſtence, que, pour nous les procurer, nous oublions les travaux, les les fatigues & les inquiétudes qu'ils nous coûtent. Nous uſons nos forces, nous détruiſons notre ſanté, nous ſacrifions tous nos inſtans à l'acquiſition d'une fortune qui ſouvent nous échappe ; & ſur le bord du tombeau, nous méditons encore de grandes entrepriſes, dans l'eſpoir d'un prétendu bonheur que la mort vient nous ravir. Né au milieu de ces préjugés,

je

je les avois conservés jusqu'à présent ; je plaignois ces peuplades errantes auxquelles nos belles découvertes sont inconnues, qui n'ont ni pain, ni lit, ni maisons. C'étoit beaucoup pour moi de croire à leur existence ; mais je n'imaginois pas qu'un tel genre de vie fût possible à un Européen.

L'expérience m'a détrompé, mon cher Docteur ; non-seulement je connois ces hommes que je croyois si malheureux, mais encore j'habite parmi eux, je vis comme ils vivent. J'ai adopté leurs coutumes d'abord par nécessité, actuellement par habitude. Ils ne mangent point de pain ; ils ignorent l'art d'apprêter les viandes ; l'eau est leur seule boisson. Que s'ensuit-il ? Qu'ils en sont plus sains, plus robustes, & que les maladies sont rares parmi eux. Ils n'ont point de maisons ; mais qu'en est-il besoin dans ces heureuses contrées où une simple toile, une cabane de feuillage, le creux d'un rocher suffisent dans les plus mauvais temps pour garantir des injures de l'air ? Ils dorment habillés sur la terre, souvent au milieu de l'humidité ; ne semble-t-il pas qu'ils doivent être assaillis par cette foule de maladies que chez nous la Médecine arme contre le téméraire qui oseroit en faire autant ? Je vous avoue, mon cher Docteur, que je fus d'abord un peu épouvanté lorsqu'il me fallut, pour la première fois, faire usage d'un lit à la mauresque. J'étois accablé de fatigue ; ce fut pour moi un excellent

ſoporatif : je dormis aſſez bien ; mais à mon réveil ſentant mes habits humides, je craignis pour ma ſanté. Heureuſement je n'eus que les côtes un peu froiſſées : ce ne fut rien, & mes côtes s'accommodèrent de la terre dure pour lit, ainſi que ma tête de la ſelle de mon cheval pour couſſin. Je peux vous certifier, mon cher Docteur, qu'avec un peu d'habitude l'on dort auſſi bien de cette manière que dans un lit environné de doubles rideaux. Le ſommeil qui alors n'excède jamais les beſoins de la Nature, fait couler dans tous les organes le baume de la ſanté. La reſpiration eſt plus vive ; l'on ſe ſent animé d'une nouvelle exiſtence que l'on regretteroit de perdre par un ſommeil trop prolongé.

Il eſt d'ailleurs, au moment du réveil, une autre jouiſſance que bien peu ſavent apprécier, parce que peu ſavent jouir des beautés de la Nature. Au milieu de ces déſerts ſilencieux l'aurore paroît, l'horiſon eſt embraſé de ſes feux ; ſes premiers rayons frappent la pointe des montagnes : peu-à-peu la plaine eſt éclairée, les objets ſe diſtinguent, les fleurs s'entr'ouvrent & parfument l'air ; l'oiſeau ſecoue ſon plumage & ſalue le nouveau jour ; en un inſtant la Nature s'anime, & préſente par-tout des tableaux enchanteurs. La chèvre eſt ſuſpendue aux rochers, le bœuf paît dans la plaine, l'agneau bêle à côté de ſa mère, & la campagne devient au loin l'image de la vie paſtorale. Voilà de ces plaiſirs que je

n'oublierai jamais, de ces plaisirs inconnus à quiconque ne fait dormir que dans le fond d'une ténébreuse alcove.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IX.

Au même.

AVANT de quitter la Calle, encore un mot, mon cher Docteur, sur les nations qui l'avoisinent. Cette place sert de limites aux royaumes de Tunis & d'Alger. La partie de l'*est* est habitée par les *Nadis*. Les *Nadis!* nation féroce, qui ne s'est rendue indépendante que pour être cruelle avec impunité; nation sanguinaire, à qui la guerre ne plaît que parce qu'elle offre plus d'occasions d'égorger ses semblables; nation perfide qui ne signe de traités de paix que pour surprendre avec plus de facilité la bonne-foi de l'ennemi; enfin nation vile & lâche, qui ne sort de ses montagnes qu'à la faveur des ténèbres, n'attaque son ennemi que par embûches, & lorsqu'il est sans défense: en vain les Beys de Tunis & de Constantine ont essayé de la soumettre. Les *Nadis* leur ont toujours échappé. Ils paient cependant quelques légers tributs pour ne pas être trop inquiétés

dans le commerce qu'ils font avec la Calle : ils cultivent quelques terres & élèvent des troupeaux; mais dès qu'ils ſont attaqués, ils abandonnent les plaines, & vont chercher la liberté dans le creux de leurs inacceſſibles rochers. En guerre preſque continuelle avec leurs voiſins, ils ont auſſi parmi eux des diviſions inteſtines ; ils ne s'accordent que pour faire le mal. Leur vie eſt inquiète, agitée, miſérable ; à peine ont-ils de quoi ſe nourrir. Ils ſont mal-propres, couverts de haillons, ſujets à beaucoup de maladies cutanées. J'eus l'imprudence dernièrement, entraîné par la beauté du payſage, de m'enfoncer dans leur pays d'environ une demi-lieue. J'étois deſcendu dans un vallon très-profond, recouvert d'une épaiſſe brouſſaille. Tandis que j'herboriſois, quelques femmes arabes m'apperçurent, & vinrent mettre le feu aux brouſſailles qui étoient pardeſſus ma tête. Je n'eus que le temps de me ſauver à travers les flammes.

Le pays ſitué à l'oueſt de la *Calle* ſe nomme la *Mazoule :* il eſt fort étendu, & aſſez bien cultivé. Les différentes nations qui l'occupent ſont ſoumiſes à un ſeul chef; les plus conſidérables de ces nations ſont les *Ouledy-Dieb*, les *Zulmis*, les *Ouled-Hamet*, les *Ouled-Stiet*, les *Ben-Amet*, les *Agbet-Chaïr*. C'eſt avec ces Arabes que la Calle fait le principal commerce des grains. Comme je me propoſois de commencer mes courſes par ces diverſes tribus, l'amitié

d'*Aly-Bey* leur chef, étoit pour moi très-essentielle; je me doutai bien que ses rapports d'intérêt avec la Compagnie me vaudroient, de sa part, une réception favorable.

Je partis de la *Calle* pour aller lui rendre visite, accompagné de deux de ses cavaliers & de son écrivain. Comme je voulois tirer parti de ce voyage pour herboriser, je fis plusieurs détours, & je m'arrêtai aux endroits qui me parurent les plus intéressans pour la végétation, quoique la saison commençât à devenir brûlante, & la terre privée de verdure.

Après avoir parcouru les plaines de *Terraillanne*, de *Beaumarchand*, où les Chrétiens envoient couper le foin nécessaire pour la nourriture des bestiaux, je pénétrai dans les forêts & les montagnes qui les terminent. J'y ai rencontré des sites extrêmement agréables, des bosquets où la fraîcheur y est entretenue par les ruisseaux qui coulent sous leur ombrage. L'air y est parfumé d'une foule d'arbrisseaux odoriférans : l'on ne marche qu'au milieu des myrthes, des garous, de l'épine-vinette; la vue est sans cesse récréée par le mêlange des plus belles fleurs, par les lauriers-roses qui sortent en touffe du milieu des brousailles, par les grenadiers mêlés avec les roses sauvages, par un parterre dont l'éclat est infiniment supérieur aux symmétries de l'art. Pendant l'hiver ces rians côteaux, au lieu d'une

neige triſte & uniforme, ſont par-tout tapiſſés de pluſieurs belles eſpèces de narciſſe, de tulipes, de renoncules, & d'anemones; les orchis, les ellébo-rines, les ſérapias, variés à l'infini, leur ſuccèdent; au printemps ce ſont des ornithogales, des aſpho-dèles, des iris, des vaſtes champs de lupin jaune, auſſi ſuaves pour l'odorat, que beaux à la vue; dans l'automne, la grande ſcille, & une foule de petites de toutes couleurs, dont pluſieurs n'ont pas encore été décrites. Je n'ai vu nulle part le règne de Flore auſſi brillant.

Je laiſſai enfin ces lieux enchantés pour parcourir les bords des grands lacs dont les habitans de la Calle ont tant à ſe plaindre, mais qu'un Naturaliſte ne peut quitter. Ils ont près de ſept lieues de cir-conférence, s'accroiſſent conſidérablement par les pluies de l'hiver, & ſe deſſèchent en partie dans les fortes chaleurs. Ils ſont, en tout temps, cou-verts d'un grand nombre d'oiſeaux, la plupart très-bons à manger.

Je me rendis de-là à *Caſſon*, payſage délicieux, où pluſieurs tribus Arabes ont fixé leur domicile. Pour y arriver il faut, ſous un ciel dont l'ombre ne peut modérer l'ardeur, franchir des chemins très-fatigans, à travers des ſables mouvans, des rochers aigus, & des brouſſailles épaiſſes: mais auſſi il faut avouer qu'il eſt peu d'endroits plus favoriſés de la Nature. Pluſieurs ſources d'eau fraîche arroſent

ces beaux lieux ; de nombreux figuiers forment des asyles champêtres où les hommes & les troupeaux passent la grosse chaleur du jour. Les pâturages y sont abondans & délicats, les bosquets très-multipliés. Les côteaux, s'ils étoient cultivés, seroient de la plus grande fertilité. Le laurier, l'olivier, le filaria, l'arbousier en sont un des principaux ornemens. Ces côteaux sont dominés par des bois de liège. Ce lieu est situé sur les bords de la mer, d'où la vue s'étend au loin sur la plaine liquide. Les Maures me reçurent avec amitié, au moins en apparence ; ils m'offrirent du laitage & des fruits.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps, mon cher Docteur, à vous décrire les différens lieux que j'ai parcourus, n'ayant trouvé par-tout que la même nature avec quelques variétés. Tout ce pays est agreste & sauvage. L'on ne rencontre des terres ensemencées & cultivées qu'à de très-grandes distances les unes des autres. Les Maures choisissent, pour s'établir, les endroits ombragés, proche des pâturages & des sources. Si l'eau ou l'herbe viennent à leur manquer, ils vont les chercher ailleurs.

Cependant, avant d'arriver chez Aly-Bey, je m'arrêtai encore au *Souk*, où il tient ses esclaves. Il ne faut point ici attacher à ce mot d'*esclave*, l'idée qu'on y attache ordinairement. Ceux d'Aly-Bey ne diffèrent des autres Maures qu'en ce que leur travail est tout entier pour ce chef, qui les nourrit & leur

fournit tout ce qui leur eſt néceſſaire. Ils ne peuvent quitter le pays ſans ſa permiſſion. Les autres Maures les conſidèrent beaucoup. Aly-Bey les occupe à ſemer des grains, du tabac, des melons, & à prendre ſoin d'une grande partie de ſes troupeaux. Ces Maures habitent, non ſous des tentes, mais ſous des cabanes de feuillage. Je crois qu'ils n'ont ſuppléé ces cabanes aux tentes, que parce qu'étant fixés en ce lieu, ils n'ont pas beſoin d'une maiſon portative comme les autres Maures. Ils occupent une vaſte plaine environnée de bois. C'eſt-là où j'ai trouvé la meilleure eau. Elle coule dans un lit de ſable ſous une voûte de feuillage. La Nature y a formé dans beaucoup d'endroits des cabinets de verdure impénétrables aux rayons du ſoleil. L'eau y entretient un gazon frais ſous lequel elle s'échappe avec murmure.

J'ai trouvé au Souk beaucoup de ruches à miel. Les Arabes raſſemblent les mouches dans une écorce de liège en forme de tuyau cylindrique, qu'il ont ſoin d'enduire de miel intérieurement. Ils en ferment les deux extrémités, & ne laiſſent qu'une petite ouverture pour donner paſſage à l'eſſain. Ces tuyaux ſont étendus à plat par terre, & environnés de brouſſailles. Il eſt incroyable combien l'on en retire de miel & de cire. Le premier ſert de nourriture aux Arabes; & le ſecond eſt un objet de commerce.

Il m'a fallu, pour arriver au Souk, traverſer une forêt que jamais les Faunes & les Druides n'ont

égayée par leur préſence. Ce n'eſt point ſous ces ombrages que viennent folâtrer les Nymphes & les Silvains. Jamais la Bergère n'a foulé d'un pied léger le gazon rare qui recouvre à peine ce ſol enfumé. L'aſpect de cette forêt eſt affreux & lugubre. Elle n'eſt compoſée que de lièges. L'année précédente les Maures y avoient mis le feu. L'écorce des arbres brûlés à la ſuperficie, ne préſentoit plus que des troncs noirs & des branches en partie privées de feuilles. A meſure que j'avançois, la fine pouſſière du liège s'attachoit à ma figure & à mes habits. Je croyois deſcendre dans le ſéjour des morts ; mon imagination toujours prompte à s'exalter, & ſouvent à ſe nourrir de chimères, me peignoit la forêt enchantée du Taſſe, & peu s'en falloit que je ne me cruſſe un nouveau Renaud deſtiné à détruire quelque enchantement. Ces idées folles changeoient à mes yeux cette affreuſe nature, & j'éprouvois un plaiſir particulier à me trouver au milieu de ces horreurs. Je n'étois cependant pas ſans craindre les panthères & les lions qui font leur ſéjour dans ces retraites ſauvages. Les traces de ces fiers animaux imprimées ſur le ſable, effrayoient mon cheval à un tel point, qu'il reculoit épouvanté & ſe cabroit à chaque inſtant, inſenſible aux coups d'éperons que je ne lui épargnois pas.

A cette forêt ſuccéda un vaſte étang, que je ne crains point de comparer au lac Averne. Son

infection eſt ſi forte, qu'à peine l'euſſé-je côtoyé un quart-d'heure, je fus ſaiſi par un mal de cœur, & une peſanteur de tête, qui me firent craindre de ne pouvoir reſter long-temps en ces lieux; mais comme l'herboriſation y étoit belle, & les oiſeaux en grand nombre & très-variés, j'y continuai mes recherches pendant plus de trois jours. La macreuſe, la poule de riz, & d'autres oiſeaux très-curieux voltigent continuellement à la ſurface de ce lac. Le limon qu'il dépoſe & qu'il laiſſe à ſec ſur ſes bords eſt noir, puant, extrêmement gras. Il eſt mêlé à une foule de végétaux en état de décompoſition. Cet étang, peu éloigné du Baſtion de France, y a cauſé les mortalités dont je vous ai déjà parlé plus haut, & qui, enfin, le firent abandonner pour toujours. Peu de jours après, je me rendis chez Aly-Bey. Je remets pour ma prochaine lettre à vous parler de ſa réception & du ſéjour que je fis chez lui.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE X.

Au même.

CE n'eſt point, mon cher Docteur, auprès des petits Souverains Arabes qu'il faut aller chercher le luxe & la magnificence des Potentats de l'Europe. Un chef de paſteurs ne peut point étaler l'oſtentation des richeſſes ; & quand il le pourroit, la politique du pays exige que le plus opulent cache ſes tréſors ſous l'extérieur de la pauvreté.

Je n'arrivai chez Aly-Bey qu'après avoir au moins triplé le chemin par de longs détours. Je trouvai ce Souverain accroupi à l'entrée de ſa tente. Un peu de paille lui ſervoit de trône ; des habits un peu plus fins, & les pieds chauſſés le diſtinguoient de ſes ſujets, qui ne paroiſſent devant lui que pieds nus. Informé qui j'étois, il vint à ma rencontre, me préſenta la main, & me reçut avec beaucoup d'affabilité. Je lui fis dire par mon Trucheman, « qu'ayant entendu parler de lui très-avantageuſe-» ment, je venois lui demander ſon amitié, & la » permiſſion de parcourir ſon pays, en le priant » de me donner pour cet objet toutes les ſûretés » néceſſaires ». Il répondit à mon compliment & à ma requête avec honnêteté, en m'aſſûrant que

« les *Chrétiens étoient ſes amis*, qu'ils pourroient » toujours diſpoſer de tout ce qu'il poſſédoit, qu'il » étoit fâché que la peſte l'empêchât de recevoir » leur viſite auſſi ſouvent qu'il le deſiroit ». Il me conduiſit enſuite dans une tente à côté de celle qu'il habitoit. Nous nous entretînmes pendant quelque temps de ſes intérêts avec la Calle, du deſir qu'il avoit de rendre le commerce floriſſant, & de pluſieurs autres projets relatifs à ſes vues. Il m'accompagna dans les différentes tentes de ce *Douare* que j'étois curieux de viſiter. Le bruit s'étant répandu que j'étois le *Papas* de la Calle, il me fallut recevoir les complimens des *Papas Maures*, qui me traitèrent comme un de leurs confrères.

Le ſoir, Aly-Bey m'envoya le courcouçon, & peu après mon ſouper, il vint paſſer une heure dans ma tente, en me demandant très-obligeamment ſi je n'avois beſoin de rien. La converſation tomba ſur les Eſpagnols, que l'on diſoit devoir inceſſamment venir bombarder la ville de *Bonne*. Je l'entretins des poſſeſſions des Européens dans le Nouveau-Monde, de la manière dont il avoit été conquis, & des grandes richeſſes que les Eſpagnols y poſſédoient. Mon récit l'intéreſſa ſinguliérement; il me fit mille queſtions qui annonçoient ſa ſurpriſe & ſon admiration pour tout ce que je lui racontois. Plus de cent Maures accroupis en cercle nous écoutoient avec avidité. Il étoit près de minuit

quand nous nous séparâmes. Les Maures soupent & se couchent fort tard. Aly-Bey me fit apporter un peu de paille fraîche sur laquelle je m'étendis, mais sans pouvoir y trouver le sommeil. La chaleur étoit excessive. D'ailleurs les aboiemens continuels des chiens, les mugissemens du troupeau, le hennissement des chevaux, les chants des Maures, qui n'ont rien de bien gracieux, éloignèrent pour toute la nuit le sommeil de mes paupières.

Nous nous levâmes de grand matin. (J'ai oublié de vous dire que j'étois avec le Chirurgien-Major de la Calle.) Nous fûmes bientôt environnés d'une foule de Maures qui tous vouloient se faire tâter le pouls, & demandoient à être saignés. C'est une manie parmi eux de se croire malades dès qu'ils savent que quelqu'un est médecin. Ils ont à la saignée la plus grande confiance. Il fallut en satisfaire quelques-uns. Nous parcourions leurs tentes la lancette en main; & la foule étoit si considérable, que je vis le moment où moi-même j'aurois été forcé de saigner, le Chirurgien leur ayant dit par plaisanterie que j'étois aussi habile que lui : peu s'en est fallu que je n'eusse éprouvé le sort de Sganarelle; mais Aly-Bey auquel j'eus recours, me délivra des importunités de ces malades imaginaires. Les femmes avoient le même empressement que les hommes. Nous les trouvions blotties dans un coin de leurs tentes, occupées des affaires du ménage, dont elles font

ſeules chargées. A des ſignes qui ne ſont équivoques dans aucune langue, il m'a paru que nous leur plaiſions au moins autant que leurs maris : mais nous étions loin des ſentimens qu'elles vouloient nous inſpirer. Jamais je n'ai connu d'êtres plus dégoûtans ; preſque toutes avoient la gale ; leur odeur étoit infecte, & leurs habillemens couverts de craſſe & en lambeaux.

Aly-Bey a, ſur ſes ſujets, l'autorité la plus deſpotique. Sa volonté tient lieu de loix ; il ſuffit qu'il commande pour que tout ſoit bien ; il peut être impunément cruel, injuſte, inhumain. La victime qu'il immole expire ſans vengeur ; ceux qui ſeroient en droit de la défendre ſont les premiers à venir baiſer ſervilement les mains ſanglantes de leur deſpote. Cependant j'ai trouvé Aly-Bey moins féroce que les autres Maures. Son règne, qui n'eſt que d'un an, n'a encore été ſouillé d'aucun grand crime. Ses mœurs ne ſont point auſſi diſſolues que celles de ſon frère El-bey, qui régnoit avant lui. Il eſt très-attaché à la religion Muſulmane, l'obſerve fidellement, & punit avec ſévérité quiconque oſe s'écarter de la loi du Prophète. Son extérieur eſt grave, ſa figure douce & gracieuſe, ſa démarche lente & compaſſée, ſa phyſionomie noble, & pleine de dignité. Il a un eſprit naturel, très-ſubtil, lorſqu'il s'agit de ſes intérêts. Aſſez bon politique & plein d'ambition, il ſeroit propre aux grandes entrepriſes,

ſi le Bey de Conſtantine, de qui il dépend, ne l'accabloit de vexations, & ne faiſoit épier avec ſoin ſes plus ſecrètes démarches. Son autorité n'eſt pas encore aſſez affermie pour un coup d'éclat.

J'ai été bien ſurpris, mon cher Docteur, de trouver dans la Douare d'Aly-Bey une école publique, & plus ſurpris encore de voir un aveugle la diriger. Cet Arabe réuniſſoit dans ſa tente une douzaine d'enfans des deux ſexes, auxquels il apprenoit à lire & à écrire. J'ai remarqué qu'ils ne portoient point ſur leur phyſionomie l'ennui & le dégoût, trop ordinaires dans nos écoles d'Europe. Le travail au contraire, n'étoit qu'un jeu pour eux. Ils n'avoient qu'un ſeul livre, *le Coran*. Le Maître d'école le ſavoit par cœur, & ſe trouvoit, par ce moyen, à portée de ſuivre & de reprendre ſes écoliers. Ils chantoient leur leçon, chacun avec bonne humeur, & ſur un ton différent. La muſique, il eſt vrai, n'étoit pas fort réjouiſſante pour mes oreilles; mais au moins je voyois avec plaiſir que parmi ces hordes ſauvages, l'enfance de l'homme n'étoit point livrée à des maîtres cruels, tyrans impitoyables, qui flétriſſent les fleurs du plus bel âge de notre vie. Les plus inſtruits apprenoient à écrire aux plus jeunes, ſous la dictée du maître. Ils avoient pour tablettes, au lieu de papier, une planche enduite d'un vernis blanc; & pour plume, un roſeau groſſiérement taillé, avec lequel cependant ils écrivoient aſſez

vîte & bien. Quand ils ſavoient parfaitement la leçon qui leur avoit été dictée, ils lavoient leurs tablettes & en écrivoient une autre, toujours tirée du *Coran*. La ſéance terminée, chaque enfant alloit embraſſer ſon maître & le remercier. Ils en étoient traités avec douceur & affabilité. Que j'aurois deſiré en cet inſtant tenir un de ces pédans auſtères qui ne ſavent inſpirer aux enfans que des ſentimens de crainte & de dégoût!

Puiſque j'en ſuis ſur le compte des enfans, permettez-moi, mon cher Docteur, de vous les peindre tels que je les ai vus ici. Je crois qu'ils ne ſont pas indignes de l'attention du Voyageur, & qu'il eſt, dans tous les pays, intéreſſant d'obſerver le développement de la raiſon, le progrès des idées, & ce qui conſtitue, même dans l'âge le plus tendre, le caractère originel de l'homme, caractère que l'éducation, l'intérêt, la politique, les paſſions humaines étouffent preſque entièrement dans un âge plus avancé. Chez la plupart des nations policées, les enfans, dès leur naiſſance, ſont dreſſés à peu-près comme des marionettes. On leur fait joindre les mains, balbutier quelques mots latins; on leur apprend ſur-tout les bienſéances de la ſociété, c'eſt-à-dire, qu'on les exerce à être déguiſés, menteurs, & qu'on les fouette enſuite pour tous ces défauts, lorſque leurs parens en ſont les premières victimes. Il n'en eſt pas ainſi chez les Maures. Les

enfans

enfans ſont tout-à-fait abandonnés à la Nature. Ils ſont rarement careſſés, jamais battus. Livrés à eux-mêmes, ils ne ſont occupés qu'à des exercices de leur âge. Ils courent, ils jouent, ſe diſputent, ſe raccommodent; le plus ardent ſoleil ne les épouvante pas; l'humidité & le froid ne leur donnent aucun rhume; ils ſe jettent à l'eau tout couverts de ſueur, ne ſe repoſent jamais avant de ſe déſaltérer. A peine peuvent-ils marcher, qu'ils accompagnent leurs pères à la garde du troupeau, montent avec hardieſſe ſur le dos du plus fier taureau, apprennent à manier ſans bride & ſans éperons le cheval le moins docile. Familiers avec tous les animaux, ils careſſent la brebis, ſe jouent avec la chèvre, & pourſuivent ſans relâche le bœuf qui s'échappe. Par ces exercices, qui leur plaiſent, & auxquels on ne les force jamais, ils deviennent forts, légers, vigoureux, s'accoutument au genre de vie auquel ils ſont deſtinés. Ils ſavent de bonne heure ſupporter ſans ſe plaindre, la faim, la ſoif, & les courſes les plus pénibles. Leurs parens ne ſont pas aux petits ſoins avec eux; une mère trop tendre ne ſe hâte pas d'eſſuyer le front poudreux & ſuant de ſon fils; s'il ſe plaint, il n'eſt pas écouté; s'il pleure, on eſt inſenſible à ſes larmes; elles ne ſont pas pour lui un moyen d'obtenir ce qu'il demande. On ne le gêne point dans ſes volontés, mais auſſi l'on ne ſe ſoumet jamais aux ſiennes. C'eſt à lui de ſe procurer

ce qu'il desire. Ne le peut-il point? il apprend à y renoncer. Jamais il ne s'avise de rien demander. Il le cherche, & par-là il s'accoutume à ne vouloir que ce qu'il peut. Mais ce défaut de complaisance de la part des pères, cette espèce d'indépendance dans les enfans ne forme point, entre le père & le fils, ces douces liaisons, ces rapports si tendres qui font, dans les cœurs sensibles, les délices de la vie. Dès que les enfans peuvent se passer de ceux de qui ils tiennent l'existence, souvent ils les abandonnent, & deviennent pour toujours étrangers les uns aux autres. Leur sort commun ne les touche que foiblement, à moins qu'ils ne soient réunis par des intérêts réciproques. L'amour des parens est donc un sentiment presque inconnu au cœur des Arabes; le frère est souvent l'ennemi de son frère, & la voix du sang, que l'on croit être si forte parmi les hommes, n'a ici aucun empire. J. J. Rousseau, qui voyoit par le seul flambeau de son génie, ce que peu savent voir même avec l'expérience, J. J. Rousseau a très-bien senti que dans l'homme de la Nature la voix du sang devoit être inconnue, & que la tendresse réciproque des parens n'étoit que l'effet des soins & des services donnés & reçus.

Quant au fond du caractère des enfans, il est le même en Barbarie que par-tout ailleurs. Je les ai vus, comme chez nous, vifs, bouillans, pleins

de gaîté & de pétulance : mais une obſervation qui vous ſurprendra ſans doute, & qui m'a également frappé, c'eſt que leur raiſon, que l'on ne cultive point, eſt bien plus précoce que celle de nos enfans, dont on tourmente l'eſprit dès l'âge le plus tendre. Parmi nous un écolier de douze à treize ans, tout couvert de la craſſe des collèges, ſait à peine parler devant des perſonnes au-deſſus de ſon âge ; il eſt timide, hébêté, ſans contenance ; il croit voir par-tout ſon Régent armé de ſa redoutable férule.

Le jeune Arabe au contraire, au milieu des tentes, des campagnes, des troupeaux & des moiſſons, jouiſſant en liberté des plaiſirs de ſon âge & des bienfaits de la Nature, nourrit ſes idées des objets même de ſes plaiſirs. Comme il n'eſt retenu par aucune ſorte de crainte & de bienſéance, il parle avec hardieſſe, d'un ton de voix ferme & aſſuré, la tête droite & les yeux fixes : s'il veut qu'on l'écoute, il eſt obligé d'intéreſſer, autrement on le laiſſe parler ſans lui répondre. Fait-il des queſtions ? on ne ſatisfait qu'à celles qui en valent la peine : mais auſſi, pour peu qu'il raiſonne juſte, l'on s'entretient avec lui très-ſérieuſement, on le traite en homme, & cette diſtinction lui inſpire le deſir de le devenir. C'eſt ainſi que, ſans aucune peine, ſans maîtres, ſans précepteurs, les jeunes Arabes, formés par la Nature, acquièrent de bonne-heure les idées relatives à leurs occupations, ainſi que

la vigueur, la noble preſtance de l'homme. Leurs geſtes ne ſont point maniérés, mais expreſſifs & naturels : leur démarche n'eſt ni précipitée, ni trop lente. Elle eſt ferme & ſoutenue : mais ce n'eſt que pendant leur enfance que l'on peut ſuivre, chez les Arabes, la marche de la Nature. Peu-à-peu leurs mœurs douces & ſimples, détruites par les préjugés féroces, par les inclinations ſanguinaires de leurs pères, corrompues par les déſordres honteux auxquels ils ſe livrent, diſparoiſſent pour toujours, & l'homme de ſang remplace celui de la Nature.

Un des premiers préjugés que l'on inſpire aux enfans, eſt une haine implacable contre les Chrétiens. Ces idées deviennent en eux ſi fortes avec l'âge, qu'il n'eſt pas un ſeul Arabe qui ne croie faire un acte de vertu en nous ôtant la vie. J'ai eu ſouvent beaucoup à ſouffrir de ces enfans attroupés qui venoient à ma rencontre à meſure que j'approchois des tentes. Il me falloit paiſiblement eſſuyer de leur part les plus fortes inſultes. Ils me crachoient à la figure, me jettoient des pierres, & m'accabloient d'invectives. Si j'en euſſe maltraité quelques-uns, leurs pères n'auroient pas manqué de prendre leur défenſe, & de venger, à mes dépens, une injure faite par un *chien* (c'eſt leur plus douce expreſſion) à un ſerviteur de Mahomet. Il m'eſt arrivé pluſieurs fois de voir des femmes, qui n'avoient jamais rencontré de Chrétien, frémir à

mon aſpect, & me fuir comme un monſtre. Cependant, à l'aide de quelque petit préſent, je les rendois plus traitables; raſſurées par mes bonnes manières, elles ſe familiariſoient juſqu'au point d'oſer me regarder, & je les voyois très-étonnées de me trouver ſemblable à un autre homme. Pluſieurs ne pouvoient ſe perſuader que je fuſſe un Chrétien : elles examinoient particuliérement les gands que la forte chaleur m'obligeoit de porter. Ils étoient verds. Elles crurent d'abord que c'étoit la couleur de mes mains; mais les ayant ôtés, leur ſurpriſe fut extrême. En vain j'eſſayai de leur en expliquer l'utilité : ces peuples, qui ne connoiſſent que le néceſſaire, ſe moquent de nos ſuperfluités. Ils croient valoir mieux que nous, ayant moins de beſoins : franchement ils ont raiſon. Combien de fois, par leurs railleries, ils m'ont donné d'utiles leçons! J'avois coutume, par exemple, de me ſervir de cuiller pour manger le *courcouçon*, au lieu d'en faire comme eux, des ballotes avec les doigts. Ce meuble ſuperflu les fit beaucoup rire; j'y renonçai par amour-propre, & je m'apperçus que, malgré ma mal-adreſſe à faire uſage de mes doigts, ils m'eſtimoient davantage en me voyant abandonner nos uſages pour adopter les leurs. C'eſt ainſi, mon cher Docteur, que ſont traitées dans ces déſerts, cette foule de commodités tant vantées en Europe. Aux yeux d'un Arabe montagnard, l'oſtentation du

luxe eſt un objet de mépris, & la preuve la plus forte pour lui de notre petiteſſe & de notre foibleſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XI.

Au même.

LORSQUE j'étudiois avec vous, mon cher Docteur, les Elémens de l'Hiſtoire Naturelle, vous avez été ſi ſouvent témoin de mes plaiſirs, qu'il eſt juſte que vous en ſoyez aujourd'hui le confident. Je viens de faire des courſes très-étendues. J'ai été d'un côté juſqu'aux pieds du célèbre mont Atlas; de l'autre, preſque juſqu'aux confins du grand déſert appelé *Déſert de Saara*. Que de richeſſes! que de tableaux magnifiques ſe ſont offerts à mes regards! Quel ſpectacle impoſant & ſublime que celui de la ſimple Nature! Mille fois j'avois admiré en Europe les productions immenſes de notre globe, ces plantes exotiques, réunies à grands frais dans nos ſerres, ces fiers animaux, ſoumis & captifs dans nos ménageries : mais j'étois froid au milieu de mon admiration. Tous ces objets placés avec luxe, rangés d'après des ſyſtêmes qui n'ont jamais

été ceux de la Nature, préſentés plutôt pour plaire aux yeux que pour parler au cœur, m'offroient moins l'ouvrage de la Nature, que celui des hommes. Je me fatiguois en vain à tranſporter chaque objet à ſa véritable place; je formois un monde chimérique, & j'étois dupe de mes propres erreurs. Le génie le plus fécond, l'imagination la plus exaltée, ne s'éléveront jamais juſqu'aux ſublimes beautés de l'Univers; jamais ils ne les ſentiront, tant qu'ils n'auront ſous les yeux que les travaux des hommes.

Que de jouiſſances délicieuſes j'ai éprouvées depuis quelques mois que je parcours ces contrées ſauvages & incultes! que d'erreurs détruites! que de beautés plutôt ſenties qu'admirées! Tout eſt ici ce qu'il doit être, &, malgré le déſordre apparent, chaque objet y eſt à ſa place. La ronce croit à côté du laurier, les myrthes ſont entrelacés d'épines; ce n'eſt qu'à travers d'épaiſſes brouſſailles que l'on peut cueillir l'olive & la grenade. Les fleurs, belles ſans artifice, n'étalent point aux dépens de leur poſtérité, un éclat impoſant qui meure avec elles; le chêne ne courbe point ſa tête pour former une allée ombragée, mais il ſe montre dans toute la majeſté de ſa nature; les arbres fruitiers, ſans donner des productions qui leur ſont étrangères, offrent les leurs en abondance & ſans contrainte. En un mot, mon cher Docteur, je n'ai rencontré par-tout qu'une nature agreſte, mais fertile; des

pâturages abondans, des plaines immenſes variées à chaque pas, des côteaux couverts de bruyères, de lentiſques, de genets & de chênes verds; des rochers inacceſſibles, des ſables brûlans & ſtériles, des forêts obſcures, ſouvent impénétrables, des marais & des lacs immenſes : tel eſt l'aſpect général de la Numidie. Les rivières & les fleuves ne roulent point leurs ondes avec rapidité dans un lit étroit & régulier, mais leur cours eſt lent, leurs eaux paroiſſent preſque dormantes, elles ſe diviſent ſans ceſſe, & dans leur route vagabonde, tantôt elles forment d'agréables caſcades à travers les rochers & les cailloux, tantôt elles coulent paiſiblement ſur un ſable plus blanc que la neige, au milieu des boſquets d'où elles s'échappent fraîches & limpides; plus loin elles ſe réuniſſent, & dans un cadre de montagnes elles offrent un lac ſpacieux où une foule d'oiſeaux voltigeans tout le jour ſur ſa ſurface, trouvent enſuite dans les joncs & les roſeaux un aſyle commode & ſûr.

Les forêts ont un caractère de vétuſté qui tranſporte l'imagination aux temps les plus reculés. En parcourant ces ſolitudes vaſtes & ſilencieuſes, l'on croit devoir rencontrer les hommes du premier âge. S'ils n'exiſtent plus, au moins leurs ouvrages prouvent qu'ils ont exiſté. Je ne peux vous rendre, mon cher Docteur, tout ce que j'éprouve à la vue des ruines antiques qui s'offrent à moi ſouvent dans

les lieux les plus ſauvages. Des murs à moitié détruits, des colonnes renverſées, des reſtes de grands chemins, des inſcriptions preſque uſées, tous ces objets excitent en mon ame une douce & tendre mélancolie. Je rapproche les temps, je compare les âges; & lorſque je me crois ſeul, je me trouve environné des ombres de ceux dont je foule les cendres. Les Gétules, les Numides, les Carthaginois & les Romains ſortent, pour ainſi dire, de leurs tombeaux; les mânes de l'infortunée Didon, du vertueux Régulus, du ſévère Caton, ſe préſentent à moi, & viennent me donner d'énergiques & de touchantes leçons ſur la briéveté de la vie, & ſur la gloire paſſagère des plus grands empires. Je ne vois alors que ſceptres briſés, que trônes abattus, qu'empires diſparus pour toujours; je cherche la ſuperbe Carthage, le puiſſant empire de Jugurtha, les conquêtes & les travaux des Romains, & je ne trouve à leur place que quelques ruines cachées ſous les brouſſailles : mais que ces ruines ſont éloquentes! Comme elles parlent à l'ame! que de fois elles m'ont fait oublier le ſiècle préſent! que de fois, les yeux fixes & immobiles ſur les débris d'une ancienne ville, j'ai paſſé des heures entières dans la plus profonde méditation!

Mais cette douce mélancolie prend un autre caractère à meſure que j'avance dans ces contrées déſertes. Le ſpectacle d'une nature abandonnée à

elle-même, la vue des rochers qui m'environnent, le jour obscur d'une forêt que je traverse, le cri des oiseaux de proie, le gémissement du timide animal qu'ils dévorent, le rugissement des bêtes féroces, tous ces objets forment autant de tableaux différens pour mon imagination : tantôt mes idées prennent le ton sublime des œuvres du Créateur, tantôt je m'attendris sur les guerres sanglantes que les animaux les plus forts livrent aux plus foibles ; d'autres fois je frissonne aux rugissemens effroyables du roi des animaux.

Ces émotions forment autant de jouissances que l'on ne connoîtra jamais dans un pays cultivé. Les grandes & sublimes beautés de la Nature disparoissent sous la main de l'homme. Il réunit tout ce qui peut plaire aux yeux, contribuer à son bien-être, & multiplier ses commodités ; mais il détruit les grands tableaux de l'Univers ; il n'offre à l'observateur que désordres, monstruosités, esclavage & contrainte. Jamais la nature cultivée ne produira sur l'imagination, l'effet d'une nature sauvage. La première est jolie, agréable, commode ; elle récrée, elle amuse ; l'autre est belle au milieu de ses horreurs, elle est imposante & majestueuse. C'est la retraite de l'homme de génie ; c'est au milieu des déserts, parmi les plus affreux rochers, que se sont enflammées ces imaginations fortes & brûlantes que l'Univers étonné admirera jusqu'à la fin des siècles. C'est

toujours là que les poëtes nous transportent quand ils veulent élever notre ame par de grands & magnifiques tableaux. Quel respect ne nous inspire pas le vieillard Thermosyris, prêtre d'Apollon, méditant dans une antique forêt des hymnes en l'honneur de la Divinité ? Qui n'est pas pénétré de vénération au récit du culte mystérieux des Druides, au milieu de leurs bois sacrés ? Enfin, mon cher Docteur, j'ai mille fois éprouvé que l'aspect de la nature sauvage nourrissoit ces grandes passions qui tiennent au sentiment : c'est souvent là que l'époux malheureux élève un tombeau à la femme qu'il adoroit : c'est-là que, dans le silence de la nature, & loin de ses semblables, il vient arroser de ses larmes les cendres précieuses de sa fidelle compagne. Tout y flatte sa douleur, tout y entretient sa touchante mélancolie. S'agit-il au contraire de nous peindre les Jeux folâtres, les Ris légers, les Amours & les Graces ; c'est au milieu des bosquets de roses, sur les rives fleuries d'une onde pure, dans les lieux embellis par l'art & la culture, que nous conduit la brillante imagination des poëtes.

Ainsi donc, que l'esprit sémillant & léger aille échauffer ses idées, le cœur sensible & tendre nourrir ses sentimens dans ces asyles champêtres où les occupations & les plaisirs des bons villageois, où une nature riante & cultivée attendrissent l'ame, & n'offrent que des images agréables & variées : mais

que l'homme de génie n'enfante ſes ſublimes productions que loin des habitations des hommes ; qu'il ne voie dans l'Univers que les œuvres du Tout-Puiſſant, mais qu'il les voie telles qu'elles ſont ſorties de ſes mains : car tout ce que l'homme veut perfectionner il le dégrade ; ſemblable à ces peintres qui donnent un nouveau coloris aux magnifiques tableaux de Michel-Ange ; en cherchant à les embellir, ils les détruiſent ; ſous le brillant de leurs pinceaux diſparoiſſent ces teintes ſombres & énergiques du célèbre Florentin : laiſſons encore les amateurs de belles collections raſſembler dans leurs cabinets ces foibles échantillons placés avec ordre ſous les glaces les plus fines ; ce n'eſt point-là que l'obſervateur de la Nature ira l'étudier ; il voudra voir la pierre dans la carrière, le minéral dans ſon filon, & la plante exotique dans le ſol où elle croît. Il ne nous ſuffit pas de connoître une ſuperbe colonne, nous voulons voir le bâtiment en entier, & admirer l'harmonie qui règne dans la diſtribution de chaque pièce. Telles ſont les réflexions qui m'ont ſouvent occupé dans mes voyages. A chaque pas je comparois ce que j'avois vu, avec ce que je voyois, & je ne pouvois concevoir comment l'homme, dans ſa folle préſomption, avoit pu quelquefois imaginer mieux faire que la Nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XII.

Au même.

DANS la Lettre précédente j'ai eſſayé, mon cher Docteur, de vous tracer le tableau de la nature ſauvage, comparée à la nature cultivée; je me ſuis efforcé de faire paſſer dans votre ame les ſentimens que cette comparaiſon avoit excités dans la mienne, & de vous prouver combien il étoit intéreſſant, après avoir étudié la nature ſoumiſe aux travaux des hommes, de l'obſerver dans ces contrées où l'art n'a rien embelli, rien perfectionné. Tout change de forme entre nos mains. Autant nous ſommes éloignés de la Nature, autant tout ce qui nous approche, tout ce qui nous environne s'écarte de ſa première origine. Sera-ce, par exemple, dans les ménageries, dans ces priſons de l'eſclavage que nous apprendrons à connoître le vrai caractère des animaux? ou bien, ſera-ce parmi ces animaux domeſtiques que nos bienfaits ont rendus nos eſclaves? Combien le cheval eſt différent de lui-même ſous les liens honteux de la ſervitude, ou même au milieu de ces brillantes caracolles qu'il exécute ſous le harnois! que de graces au contraire, que de légéreté lorſqu'il vit en liberté au milieu

des prairies, & qu'il n'a point perdu, par de cruelles mutilations, ſa fougueuſe vivacité? Eſt-ce bien l'impétueux taureau, bouillant dans ſes deſirs, terrible dans les combats, qui s'avance à pas lents, la tête baiſſée & ſoumiſe au joug? A ce regard triſte & morne, à cet état de foibleſſe & de langueur, puis-je reconnoître dans ce lion le roi des animaux? Eſclave docile & ſoumis, il a perdu ſa première férocité, & avec elle ſon caractère originel.

C'eſt ici qu'il le faut admirer; c'eſt au milieu des forêts de l'ancienne Numidie qu'il eſt noble & majeſtueux: c'eſt-là qu'il exerce ſon empire, & qu'il ſe rend la terreur de tous les animaux. Il reſte, pendant le jour, tranquille dans ſa retraite; ſa voix effrayante ne ſe fait entendre qu'au milieu du ſilence & des horreurs de la nuit. Tel qu'un nuage orageux, encore loin de nos habitations, ne s'annonce que par un bruit ſourd & continu, ainſi retentit la voix du ſouverain des forêts. Peu-à-peu il s'approche, mais avec une fierté majeſtueuſe. Plein de courage & d'intrépidité, aucun obſtacle ne l'arrête, aucun danger ne l'épouvante. Fier de ſes forces, la ruſe & les embûches ſont indignes de lui. Il ne paroît, il eſt vrai, qu'au milieu des ténèbres; mais il ne profite point de leur faveur pour ſurprendre ſon ennemi. Par de longs & d'affreux rugiſſemens, il l'avertit de ſa préſence; le ſignal du combat retentit au loin, l'alarme devient

générale ; aucun animal ne ſonge à la défenſe, tous fuient épouvantés : mais ſi le lion ſe montre à eux, s'ils ont apperçu ſa crinière hériſſée, s'ils ont vu ſon œil étinceler du feu du courage, dès-lors ils ſont vaincus. Saiſis de terreur & d'effroi, ils reſtent immobiles & glacés à la vue de leur redoutable ennemi. Le ſanglier oublie ſes défenſes, le taureau perd l'uſage de ſes cornes, & le cheval eſt incapable de fuir. Tous ſe rendent ſans combat. D'une griffe enſanglantée le lion ouvre & déchire les entrailles de ſa proie, il s'en repaît ; & dès qu'il eſt raſſaſié, il en abandonne les reſtes aux animaux carnaſſiers. Alors tout eſt en ſûreté. Sanguinaire par néceſſité, le lion n'eſt cruel qu'autant que la faim le domine & le preſſe. Si, dans l'état de ſatiété, il rencontre un autre animal, il paſſe avec fierté ſans ſe détourner, ou reſte en place ſans ſe déranger. L'attaque-t-on ? il dédaigne ſon ennemi, rarement il ſe défend ; il ſe retire, & ne fuit jamais.

J'ai été pluſieurs fois témoin de ſon apparition proche les tentes des Maures. Dès qu'il ſe fait entendre, le troupeau s'agite, frémit ; & à meſure que l'ennemi approche, le bétaail pouſſe des hurlemens & des cris effrayans. Le déſordre ſe met par-tout, la frayeur s'empare de tous les êtres vivans. Les chiens, réunis & preſſés les uns contre les autres, heurlent tous en même temps. Les Maures courent

à leurs fusils, allument de grands feux & se préparent à la défense. Les femmes, de leur côté, poussent des cris menaçans & aigus. Très-souvent avec ce tintamare & les coups de fusil répétés, l'on vient à bout d'écarter cet ennemi commun : mais quand le lion est très-affamé, il n'est pas toujours d'aussi bonne composition. Il pénètre à travers les flammes, s'élance par dessus les tentes, fond sur le troupeau, & au milieu des ténèbres, de la frayeur & du désordre, il trouve moyen d'échapper, & souvent d'emmener avec lui le prix de ses combats.

J'ai vu des lions en France, mais je n'en ai vu aucun que l'on puisse comparer à ces lions Numides, si célèbres dans les cirques Romains. Quoique souvent compatriotes, ceux de nos ménageries, enlevés très-jeunes de leurs retraites, renfermés dans leurs cages, sans exercice, sans mouvement, sont presque toujours foibles, languissans, & finissent par mourir de tristesse & d'ennui. Dans les forêts, au contraire, ils sont fiers, légers, vigoureux, très-bien proportionnés. Les sangliers, qui sont ici très-communs, servent de pâture au lion, & mettent les troupeaux à l'abri de sa dent carnassière : cependant il pénètre quelquefois dans les *Douares*, & le parti le plus prudent alors est de lui abandonner la proie qu'il s'est choisie. Il seroit trop dangereux de l'attaquer en face. Pour le vaincre,

il

il faut avoir recours aux embûches : c'eſt ce que font les Maures. Ils creuſent des foſſes très-profondes, les recouvrent de brouſſailles, & placent auprès un animal vivant ; car le lion dédaigne la chair morte, à moins qu'il ne ſoit très-affamé. Dès qu'il eſt tombé dans la foſſe, on le tue à coups de pierres ou de fuſils.

Les Maures ont encore un autre moyen beaucoup plus ſûr de lui donner la chaſſe. Ils obſervent les lieux qu'il fréquente ; ils y conduiſent une vache ou quelque autre animal, qu'ils attachent à un arbre, tandis que le chaſſeur, bien armé, ſe tient en embuſcade dans une cabane de brouſſailles. Le lion, attiré par les cris de ſa proie, ſe précipite deſſus avec fureur : on lui lâche, en ce moment, un coup de fuſil chargé de pluſieurs balles. S'il n'eſt que bleſſé, il ſe retire en rugiſſant ; rarement il revient ſur le coup. S'il tombe, l'on ſe garde bien d'aller à lui ; mais le chaſſeur s'en retourne, & ne reparoît que le lendemain, ou deux jours après, pour s'emparer de la peau du lion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIII.

Au même.

JE ne me ſens point la force, mon cher Docteur, de vous écrire une longue lettre. Les grandes chaleurs m'ont ramené à la Calle. Elles ſont ſi fortes en ce moment, qu'à peine ai-je le courage de conduire ma plume. Je ſuis obligé, à chaque ligne, de ſuſpendre mon travail pour eſſuyer mes ſueurs. Le vent du midi ſouffle depuis quinze jours, & ſon haleine embraſée par les ſables brûlans du Saara, nous deſſèche & nous brûle. Une cauſe accidentelle ajoute encore à la chaleur de ces contrées. Comme tout ce pays eſt rempli d'abondantes brouſſailles, qui, d'une année à l'autre, rendroient les chemins inacceſſibles, & les bois impénétrables, les Maures ont la précaution, tous les ans après leur moiſſon, de mettre le feu par-tout. J'apperçois actuellement, à pluſieurs lieues de diſtance, d'énormes tourbillons de flamme & de fumée s'avancer avec rapidité dans les campagnes, gagner les collines, pénétrer ſans obſtacle dans les plus épaiſſes forêts, & ne laiſſer derrière eux que de noirs monceaux de charbons & de cendres. Ce ſpectacle a quelque choſe d'impoſant, ſur-tout pendant la nuit. Une flamme pétillante qui

s'élève par torrens, & s'élance jusques dans les nues; une épaisse & noire fumée qui borde l'horison, & rend sensible l'horreur des ténèbres; les grands effets de lumière, la pâle lueur de la lune, tous ces objets contrastans offrent un tableau sublime dans son genre, mais effrayant pour l'imagination. Les animaux fuient de toute part, plusieurs, devenus la proie des flammes, font retentir au loin leurs cris douloureux; le trouble est par-tout, & la frayeur est générale.

Quoique les Maures aient soin de pourvoir à leur sûreté, cependant il arrive plusieurs fois que des Douares entiers, hommes & troupeaux, sont enveloppés dans cet incendie général. Rien n'est épargné, excepté les pâturages & le bord des étangs & des sources. Ces feux durent plus de deux mois, & enflamment l'atmosphère à un tel point, que le thermomètre de Réaumur se tient constamment de 36 à 40 degrés d'élévation. Je n'ai de repos que dans le bain. Je m'y précipite plusieurs fois le jour; c'est la seule position qui me permette quelque application. Il n'est plus question de courses. La plus longue est de chez moi au gouvernement, qui fait face à ma demeure; encore suis-je obligé de courir comme si je passois devant un brasier ardent. L'air brûlant & lourd qui passe à travers mes poumons, rend ma respiration pénible. Mes digestions se font mal, l'appétit me manque:

néanmoins avec un régime frugal & un entier repos, j'eſpère échapper aux fièvres putrides & mortelles qui dépeuplent actuellement ce comptoir. Les grands lacs qui nous environnent, comme je vous l'ai déjà fait obſerver, ſont les ſeules cauſes des maladies; car ailleurs l'air de la Barbarie eſt très-ſalubre, & bien moins brûlant dans les lieux qui ne ſont point incendiés.

Cependant nous avons par fois quelques journées fraîches, quand le vent vient du côté de la mer. J'en profite pour viſiter les lieux que la flamme a épargnés. Ma promenade la plus ordinaire eſt à deux lieues de la Calle, dans un vallon ſolitaire, ſitué ſur les bords de la mer. Une ſource d'eau y entretient une végétation & une fraîcheur continuelles; des collines très-élevées le garantiſſent des vents du midi; à découvert du côté du nord, il en reçoit le ſouffle rafraîchiſſant, & les arbres des côteaux qui l'environnent y forment des ombrages que le ſoleil ne diſſipe qu'au moment de ſon lever & à l'inſtant de ſon coucher. Mais, mon cher Docteur, outre cette ſituation agréable, ce qui rend pour moi ce vallon intéreſſant, c'eſt qu'il eſt habité par l'amitié; l'amitié! dont les doux épanchemens ſont inconnus aux cœurs féroces des Arabes. Auſſi cet exemple eſt unique; au moins eſt-il le ſeul que je connoiſſe. Deux frères, unis dès l'enfance, heureux l'un par l'autre, ont juré de ne jamais ſe quitter. Ils ont renoncé aux

mœurs & au commerce de leurs semblables, & pour être tout entiers l'un à l'autre, ils sont venus fixer leur demeure dans ce délicieux vallon. C'est-là qu'avec leurs femmes & leurs enfans, ils passent leur vie dans la paix & l'union. Leurs troupeaux paissent tout le jour sous les ombrages frais, & donnent à ces lieux sauvages un air vivant & champêtre. Quand j'arrive, ces bons frères hermites (c'est ainsi que nous les avons nommés), viennent à ma rencontre, me conduisent dans leurs tentes, & font traire leurs vaches. Je n'arrive jamais sans quelque petit présent pour leurs femmes. Un peigne, un couteau, un mouchoir, sont pour elles des objets de grande valeur; elles les reçoivent avec reconnoissance. Souvent un des deux frères m'accompagne, & se plaît à herboriser avec moi. Nous rentrons sous les tentes, quand la chaleur devient trop forte; & je partage avec ces nouveaux Pylades, les alimens dont j'ai eu soin de me pourvoir. Je ne puis vous exprimer, mon cher Docteur, combien ces momens me sont agréables, & de quels doux & tendres mouvemens mon ame est émue! combien de fois j'ai desiré pouvoir réunir dans cet agréable séjour le petit nombre de personnes qui me sont chères, & passer ma vie dans une douce oisiveté, ignoré de l'univers entier. Ces bons Arabes, quand je suis quelque temps sans paroître, viennent souvent me chercher à la Calle, & me pressent de

paſſer la journée avec eux. Je m'y refuſe rarement, excepté les jours de fortes chaleurs. J'en éprouve, en ce moment, une ſi accablante, qu'il ne me reſte plus que la force de vous aſſurer des ſentimens d'amitié que je vous ai voués pour la vie.

LETTRE XIV.

Au même.

Les contrées que j'habite, mon cher Docteur, ſont devenues un théâtre ſanglant de cruautés & d'horreurs. Aly-Bey, ce chef Arabe dont je vous ai déjà parlé, fait, depuis quelque temps, des excurſions fréquentes ſur pluſieurs hordes Arabes de ſon voiſinage. A la faveur de la nuit, il fond, à la tête de ſes cavaliers, ſur les troupeaux & les tentes, en chaſſe les habitans, s'empare de leurs poſſeſſions, & emmène en captivité leurs femmes & leurs enfans. Ces malheureux, livrés à la brutalité du ſoldat, ſont traités comme des bêtes de ſomme juſqu'à ce qu'ils ſoient rachetés par leurs parens. Pluſieurs expirent par la diſette, ou ſous les coups, au milieu des gémiſſemens & du déſeſpoir. Ceux qui ſurvivent, n'en ſont que plus à plaindre. Obligés quelquefois de chercher leur nourriture parmi l'herbe des champs, ils ont encore à ſouffrir le ſpectacle le plus déchirant.

La fille eſt déshonorée ſous les yeux de ſa mère; & ſi le brutal n'y trouve point le plaiſir qu'il y cherche, il la poignarde ſans pitié. Les jeunes enfans, deſtinés à ſatisfaire une paſſion plus brutale encore, ne ſortent des mains de ces monſtres que pour rendre le dernier ſoupir entre les bras de leurs mères, ou conſerver toute leur vie les infirmités de cet affreux libertinage.

Parmi les nations dépouillées, il s'en eſt trouvé une (*les Benitſelems*), qui faiſoit un commerce annuel avec la Compagnie. Ces Arabes étoient pauvres, incapables de racheter leurs femmes & leurs enfans. Ils ont eu recours, dans cette extrémité, au Gouverneur de la Calle, eſpérant qu'Ali-Bey, déterminé par des intérêts de commerce, auroit quelques égards pour la Compagnie. La négociation eut lieu, & moyennant un certain nombre de piaſtres que l'on offrit à ce chef, il conſentit à rendre la liberté aux *Benitſelems*. Il les renvoya en effet peu de jours après, dès qu'il eut touché la ſomme promiſe, & les fit eſcorter par ſes cavaliers. Nous allâmes au-devant de ces infortunés à une demi-lieue des habitations. A peine nous eurent-ils apperçus, que mille cris confus d'allégreſſe & de bénédictions retentirent au milieu des airs. Nous étions leurs bienfaiteurs, leurs pères. J'entendois peu leurs expreſſions, mais leurs geſtes diſoient plus que leurs paroles. Des larmes d'attendriſſement & de reconnoiſſance

couloient de leurs yeux. Les mères arrachoient leurs enfans de leurs mammelles, nous les préſentoient, & les couvroient enſuite de baiſers; d'autres apprenoient à leurs fils plus âgés que nous étions leurs libérateurs, & la mère & le fils ſe réuniſſoient pour nous combler d'actions de graces.

Cette ſcène, qui nous arrachoit des larmes, devint encore plus attendriſſante par l'arrivée des maris, que nous avions informés du retour de leurs femmes & de leurs enfans. Dès qu'ils ſe furent apperçus, leur premier mouvement fut de ſe précipiter dans les bras les uns des autres. Leurs accens ſe confondoient avec leurs ſoupirs, & l'expreſſion, étouffée par la joie, expiroit ſur leurs lèvres. Les enfans s'entrelaçoient entre les bras de leurs pères, comme s'ils euſſent craint d'en être de nouveau ſéparés. Cependant la joie n'étoit pas générale. Les pleurs & les regrets troubloient l'allégreſſe commune. L'un cherchoit & redemandoit en vain une épouſe expirée de miſère; d'autres réclamoient leurs enfans. Ils ne recevoient pour réponſe qu'un ſilence trop expreſſif; & même, parmi ceux qui avoient le bonheur de retrouver les objets de leur tendreſſe, en quel état d'humiliation, de miſères & de ſouffrances ils s'offroient à leurs regards! La plupart, dépouillés de leurs habits, avoient à peine quelques lambeaux pour cacher une partie de leur nudité. Les traits de

leur visage étoient altérés & flétris : ils portoient sur leur figure l'empreinte de la fatigue & du malheur. Ce peuple avoit marché un jour entier dans des sables brûlans, exposé au plus ardent soleil, n'ayant pris d'autre nourriture que des racines & des fruits sauvages : les enfans sur-tout se traînoient à peine. Ils pleuroient de lassitude, de douleur & de faim. Tout ce monde campa près de la Calle. Nous fîmes distribuer à ces infortunés d'abondantes nourritures; mais avant tout, ils se précipitèrent sur l'eau avec une avidité extraordinaire. Ils s'étoient rassemblés en foule autour du puits, n'aspirant qu'au moment où ils pourroient porter leurs lèvres brûlantes sur les seaux d'eau qu'on leur présentoit. Peu s'en fallut même que plusieurs ne se précipitassent dans le puits, tant il y régnoit de désordre, malgré les gardes qu'on y avoit placés. Ils passèrent la nuit en plein air, & le lendemain, dès le lever de l'aurore, tous se mirent en route pour se rendre à leurs tentes.

Si vous ne jugez de ce trait que d'après les sentimens de votre cœur, vous applaudirez, sans doute, mon cher Docteur, à l'humanité du Négociant François, & aux expressions de reconnoissance de ce peuple Arabe. Il me seroit doux de partager ces sentimens, & de vous y confirmer; mais, témoin oculaire des circonstances, instruit d'ailleurs de la férocité des mœurs arabes, & de l'avidité du Négociant,

je dois en juger différemment. Le Négociant alors fut humain, parce qu'il étoit intéreſſé à l'être, parce que ſe refuſer à la demande de cette Tribu dépouillée, ç'auroit été s'expoſer à être attaqué & troublé dans ſon commerce : d'un autre côté, ces mêmes Arabes, malgré leurs proteſtations d'amitié, ne ſont devenus ni plus traitables, ni moins barbares. Ce premier mouvement de reconnoiſſance, en ſuppoſant qu'il fût ſincère, ne tarda pas à être étouffé par le caractère originel de cette nation, & je fus, peu après, témoin de pluſieurs inſultes de leur part, qui me forcèrent de me dépouiller des préjugés que la ſcène touchante à laquelle j'avois aſſiſté, m'avoit inſpirés en leur faveur.

Au milieu de ces ſcènes d'horreur, ce qui m'affecta le plus, ce fut le malheur des deux bons frères Arabes, dont je vous ai parlé dans une de mes précédentes. M'étant un jour rendu à l'endroit qu'ils habitoient, je le trouvai abandonné ; comme je ſavois qu'ils étoient déterminés à ne point quitter cette agréable retraite, je ſoupçonnai auſſi-tôt la vérité ; j'appris en effet, peu après, que le cruel Aly-Bey les avoit dépouillés : je partis ſur le champ pour voir ce chef Arabe, me propoſant de faire tout ce qui dépendroit de moi pour rétablir ces deux frères dans leur ſolitude ; mais Aly-Bey, à qui je témoignai combien j'étois ſurpris des brigandages qu'il exerçoit depuis quelque temps, me

répondit qu'il n'agiſſoit que par les ordres du Bey de Conſtantine, & que d'ailleurs les nations Arabes ſur leſquelles il étoit tombé, s'étoient attiré leur malheur par le refus qu'elles avoient fait de lui payer les tributs qu'elles lui devoient ; quant aux Arabes dont je lui parlois, qu'ils n'avoient point été dépouillés par ſes ordres ; qu'il ignoroit d'ailleurs ce qu'ils étoient devenus. Je ne m'en tins point aux aſſurances de ce chef ; j'interrogeai beaucoup d'autres Arabes, aucun ne put m'en donner de nouvelles. Je revins à la Calle, très-affligé du peu de ſuccès de mon voyage, prenant de tous côtés des informations ſur le ſort des ſeuls Arabes qui m'intéreſſoient. J'appris enfin que tous deux étoient morts de la peſte, dont les ravages ſe font encore ſentir parmi les nations qui nous avoiſinent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

Au même.

TOUT eſt tranquille ſur ces côtes, mon cher Docteur : Aly-Bey a ceſſé ſes hoſtilités ; mais je crains bien que ce ne ſoit pas pour long-temps. Les traités de paix, parmi les Arabes, ne durent que juſqu'à ce que le plus foible ſoit devenu le plus fort, ſinon en guerre ouverte, au moins par des attaques artificieuſes. Ruſes, trahiſons, brigandages, peu leur importe, pourvu qu'ils ſe vengent, & qu'ils puiſſent faire couler le ſang humain. Ce ſpectacle eſt auſſi agréable à leurs yeux que celui d'une bête féroce expirant à la vue du chaſſeur qui vient de la terraſſer. Auſſi dans les ſentences de mort, n'eſt-il pas beſoin d'exécuteur ; dès que l'arrêt eſt prononcé, c'eſt à qui aura l'honneur de porter le premier coup. Les prières, les larmes, les cris affreux du malheureux que l'on égorge ne font qu'ajouter un nouvel intérêt à la ſcène : le tendre agneau, recevant en ſilence le coup de la mort, n'eſt point la victime que les Arabes aiment à immoler ; de tous les genres de mort, celui qui peut occaſionner de plus longues & de plus vives douleurs eſt toujours préféré. Il y a quelque temps qu'un Turc, déſerteur d'Alger,

s'étoit ſauvé chez les *Nadis*, pour ſe rendre de-là à Tunis. Ceux-ci le rencontrant ſeul & ſans défenſe, commencèrent par lui couper le nez, les oreilles, les bras & les jambes; & après avoir joui de ce ſpectacle juſqu'à ce que le Turc fût près d'expirer, ils l'achevèrent à grands coups de ſabre. Un ancien Gouverneur de la Calle, que j'ai vu à Marſeille, m'a aſſuré, que s'étant un jour rendu chez un chef Arabe, avec lequel il avoit à traiter pour des intérêts de commerce, celui-ci lui montrant une douzaine d'eſclaves, lui dit : *Vois parmi cette canaille, quel eſt celui à qui tu veux que je faſſe couper la tête ;* croyant de bonne-foi lui propoſer une fête très-agréable. Ces cruels ſe glorifient d'un aſſaſſinat avec autant de prétention que s'il s'agiſſoit d'une action héroïque, & ils ne ſont cas de la réputation qu'autant qu'elle eſt due à un grand nombre de meurtres.

A cette férocité de mœurs ſe joint l'abandon à tous les vices. A peine ſortis de l'enfance, ils ſe livrent aux femmes; & c'eſt, dans ce genre, le moindre de leurs déſordres. Permettez, mon cher Docteur, que je jette un voile ſur des abominations que je ne pourrois tracer ſans horreur, que vous ne pourriez lire ſans être révolté. Le mariage, chez eux, n'en porte que le nom. Ils achètent une, deux, trois femmes, ſelon le nombre qu'ils peuvent nourrir. Ils les gardent auſſi long-temps qu'elles leur plaiſent,

& les renvoient enſuite ſans autre formalité. Il n'eſt point de créatures plus malheureuſes que ces femmes. Leurs maris ſont de vrais deſpotes, qui exercent envers elles l'autorité la plus abſolue, & ne les traitent qu'avec le dernier mépris.

Bouillans, comme ſans frein, dans leurs deſirs, tout ce qui y met obſtacle eſt ſacrifié. Le fils ne craint point de ſe ſouiller du ſang paternel. Le frère devient l'aſſaſſin de ſon frère, & la femme meurt ſouvent des mains de ſon mari. Dévoués au plus ſordide intérêt, l'eſpoir de la plus légère récompenſe les rend meurtriers, & l'on ſeroit preſque ſûr de dépeupler la Barbarie, en mettant à prix la tête de chaque Maure. Ces mœurs cruelles & ſanguinaires, à peine concevables chez les *Cannibales*, parmi ces hommes dont l'habitude de la chaſſe & du meurtre a déterminé le caractère, ſont bien étonnantes chez un peuple en qui les beſoins ſont ſi limités, & les occupations ſi douces.

La ſoif de l'or ajoute encore & donne une plus grande activité à la férocité originelle des Maures. De ce nombre prodigieux de piaſtres que le commerce apporte tous les ans en Barbarie, il n'en revient pas une ſeule. Tout y reſte; & qui plus eſt, tout y eſt enfoui. Quel autre uſage en pourroit faire ce peuple qui n'a ni luxe, ni beſoins, ni induſtrie, & auquel nous ne pouvons offrir que de l'argent en échange des grains & des laines que nous

en tirons? Le Maure s'en ſervira-t-il pour augmenter ſon troupeau, le nombre de ſes femmes, de ſes eſclaves? Mais s'il laiſſe ſoupçonner qu'il ſoit riche, il ne tardera pas à être dépouillé. Il ſera livré lui, ſa femme, ſes enfans aux plus cruelles tortures, afin de leur arracher l'aveu de leurs tréſors: mais intrépides au milieu des tourmens, ils meurent ſans rien avouer. Si, pendant les guerres civiles, ils ſont dépouillés, alors ils ont recours aux piaſtres enterrées pour acheter un nouveau troupeau, former de nouvelles tentes, & racheter leurs femmes & leurs enfans, quand ils croient ne pas trouver mieux, ou n'en pas trouver à ſi bon compte. Voilà le ſeul motif plauſible ſur lequel paroiſſe appuyée cette coutume d'enterrer l'argent; & comme ordinairement le mari a ſeul connoiſſance de ce précieux dépôt, s'il meurt, ſon ſecret meurt avec lui. C'eſt ainſi que la Barbarie renferme des piaſtres nombreuſes perdues pour toujours, & que la plus riche mine de ce pays eſt en *argent monnoyé.*

Ces Arabes ſont voleurs par inclination autant que par habitude. L'eſpoir d'enlever quelques mauvaiſes hardes à un voyageur ſuffit pour mettre ſa vie en danger; auſſi arrive-t-il ſouvent que le meſſager qu'un chef envoie à un autre chef, lorſqu'il eſt obligé de paſſer chez certaines nations indomptées, quitte ſes habits, & ne ſe revêt que de quelques lambeaux qui ne peuvent exciter l'avidité de ces Arabes. Il en eſt même qui

voyagent parfaitement nuds, avec de gros chapelets pendus à leurs cols. Cet inſtrument de dévotion les fait regarder comme des *Papas* ou des ſaints, & leur attire un peu plus de conſidération. L'hôte qu'ils reçoivent chez eux n'eſt pas beaucoup plus reſpecté; ils le reçoivent avec amitié, le nourriſſent, lui donnent un aſyle dans leurs tentes, & finiſſent par le voler, s'ils en trouvent l'occaſion. L'étranger qui voyage chez ces Arabes (j'entends chez ceux où ſa vie n'eſt pas en danger), ne peut apporter trop de vigilance & de ſoin, pour éviter leurs larcins. Ceux qui l'eſcortent & l'accompagnent, ſont ſouvent les premiers à s'emparer de ce qu'ils peuvent ſaiſir ſans être apperçus. Il faut avoir ſoin de renfermer tout ſous la clef, ſur-tout pendant la nuit. Les Maures, à la faveur de l'obſcurité, ſe gliſſent adroitement ſous les tentes, & ſont ſi adroits, qu'ils ne ſe retirent preſque jamais les mains vuides. C'eſt alors une très-bonne précaution de conſerver de la lumière ou du feu toute la nuit. La jouiſſance eſt double pour eux quand ils peuvent voler un Chrétien, tant eſt forte la haine qu'ils nous portent. Auſſi les habitans de la Calle les paient d'un bien ſincère retour. L'on m'a raconté qu'un d'entre eux, paſſionné pour la chaſſe, & très-adroit à tirer un coup de fuſil, ſortoit ſouvent ſeul, & qu'il chaſſoit aux Maures, comme l'on chaſſe aux bêtes féroces & aux oiſeaux. Ordinairement il uſoit d'artifice. Lorſqu'il rencontroit

rencontroit un Maure, il l'abordoit, lui donnoit de la poudre & du plomb, & insensiblement gagnoit sa confiance, & l'engageoit à se reposer avec lui dans quelque lieu écarté. Là, comme par plaisanterie, il tiroit un pain de sa poche, & le jettoit à une certaine distance; le Maure aussi-tôt alloit le ramasser. Ce scélérat saisissoit ce moment pour lâcher son coup de fusil sur ce malheureux, & cachoit le cadavre parmi les brousailles. Il en avoit tué un grand nombre de cette maniere, & s'en étoit vanté publiquement quelque temps avant de repasser en France, s'imaginant, par ces assassinats multipliés, n'avoir usé que du droit des gens, & avoir vengé les Chrétiens des insultes & de la haine des Maures.

J'ai vu néanmoins cette haine des Chrétiens pour les Maures employée avec plus de justice. Il y a quelque temps que les *Nadis* étoient tombés sur notre troupeau qui paissoit à quelque distance de la Calle. Ils en avoient enlevé plus de cent bœufs; l'on en fut averti par les soldats du moulin, qui avoient observé ce qui se passoit au dehors. L'alarme se répand aussi-tôt parmi les habitans de la Calle. On ouvre la salle d'armes; c'est à qui sera le plutôt armé; l'on s'empare des chevaux, les mules elles-mêmes sont arrachées à leurs travaux, & érigées, en cet instant, en nobles chevaux de combats. Les premiers prêts n'ont pas la patience d'attendre les

autres. L'on ſort en déſordre, l'on erre dans la campagne à l'aventure, ſans ſavoir où trouver l'ennemi. Chacun brûle du deſir de la vengeance; il eſt impoſſible de donner des ordres, de rallier douze hommes enſemble; près de deux cens ſoldats ſont épars dans les brouſſailles; enfin l'on apperçoit les Nadis, l'on ne ſe donne pas le temps de les joindre; l'on tire ſur eux de loin, ſans en bleſſer un ſeul; ils diſparoiſſent, & ſe ſauvent dans leurs montagnes, où il fut impoſſible de les attaquer. Chacun revint à la Calle fort mécontent.

Les Nadis cependant craignant la vengeance d'Aly-Bey, qui paroiſſoit prendre notre défenſe par intérêt de commerce, & par d'anciennes inimitiés qui regnoient entre lui & les Nadis, nous rendirent, quelques jours après, une grande partie des bœufs enlevés, & nous demandèrent la paix, qu'on leur accorda ſans difficulté, & même aux conditions qu'ils voulurent, tant l'on eſt intéreſſé à vivre tranquille pour faciliter le commerce. Mais l'on ne ſe fie point à leur parole; & depuis ce moment, l'on a ſoin de faire eſcorter le troupeau par quelques petites pièces d'artillerie de campagne que les Maures appréhendent beaucoup. Le pavillon François eſt arboré; & je vous avoue que j'aime à voir flotter, au milieu de ces déſerts, l'étendard de ma patrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVI.

Au même.

ME donner de vos nouvelles dans ces régions d'atrocité & de meurtre, c'eſt, mon cher Docteur, me ramener agréablement dans le ſein de ma patrie, au milieu de mes parens & de mes amis; c'eſt occaſionner des ſouvenirs que l'abſence n'a point effacé & qu'elle n'aura jamais le pouvoir d'effacer. Je ne ſuis point ſurpris que vous ayez peine à croire les détails de ma dernière Lettre : j'aurois pu cependant, ſans trahir la vérité, les rendre encore plus incroyables : vous ne concevez pas ce qui peut produire des mœurs auſſi ſanguinaires; moi, qui ſuis ſur les lieux, qui ne néglige rien pour en trouver la cauſe, je ne ſuis pas beaucoup plus avancé que vous; plus j'y réfléchis, plus mon embarras augmente; je recueille des faits, je tiens note de mes obſervations; & quand mes idées ſeront mieux déterminées, je vous ferai part de mon ſentiment. De tous les êtres de la Nature, l'homme eſt le plus difficile à connoître, & le dernier ſur lequel un obſervateur éclairé doive prononcer.

Les Arabes ſuivent groſſiérement la religion de Mahomet. Ils y ajoutent beaucoup de ſuperſtitions;

&, fidèles à certaines pratiques extérieures, ils en ignorent le véritable esprit. Ils observent assez exactement le Ramadan, le Beyran, la prière, l'ablution, & se font tous circoncire. Peu s'abstiennent du vin, lorsqu'ils peuvent s'en procurer, & en boire sans être apperçus.

Il en est qui, sous le titre de *Papas*, portent au cou des chapelets à gros grains, & préfident aux cérémonies religieuses, comme à la prière, aux mariages, aux enterremens, &c. mais l'on fait fort bien se passer d'eux. Leurs chapelets leur servent, comme parmi nous, à compter le nombre de leurs prières. A chaque grain qu'ils font couler entre leurs doigts, ils disent, *que Dieu est grand! il n'y a qu'un seul Dieu, Mahomet est son prophète.* C'est dans cette seule exclamation, dans cette élévation de leur ame vers Dieu, que consistent toutes leurs prières. Ils la répètent par-tout, dans leurs voyages, au milieu de leurs travaux, dans le silence de la solitude. Ils prononcent ces paroles avec une forte aspiration, comme s'ils étoient vivement pénétrés, & frappés de la grandeur & des bienfaits de la Divinité. Ces idées sont cependant bien contraires à leurs mœurs.

L'ablution, chez les Maures, n'est pas aussi rigoureuse que chez les Turcs. Il suffit qu'ils se lavent quelques parties du corps, les bras, les mains, les pieds, la figure & la barbe : ce qu'ils font ordinairement le matin, le soir, & après les repas. Plusieurs

négligent cette pratique, mais ils sont plus exacts pour leur prière, qu'ils font par-tout où ils se trouvent, soit dans leurs tentes, soit au milieu des champs. Ils se mettent à genoux, la face tournée du côté de l'orient, & se couvrent la tête de leur bernus. Trois fois ils se prosternent le visage contre terre, se relèvent, s'agenouillent alternativement, & prononcent chaque fois, *que Dieu est grand! Mahomet est son prophète.*

Le *Ramadan* dure une lune. C'est le carême des Musulmans. Ils ne mangent alors qu'après le soleil couché, & se privent, jusqu'à ce moment non-seulement de nourriture, mais encore d'eau, de tabac & de la pipe. Ils laissent croître leurs cheveux, ne lavent point leurs habits, & ne prennent aucun soin de leur barbe; ils affectent même de porter des habits sales & crasseux. Il en est de même lorsqu'ils ont perdu quelques-uns de leurs proches, ou qu'ils ont sa mort à venger.

Au *Ramadan* succèdent les fêtes du *Beyran*, qui durent plusieurs jours, & répondent à nos fêtes de Pâques. Alors les Maures se parent de leurs plus beaux habits, se rasent les cheveux, & se livrent aux divertissemens & aux festins; l'on se visite réciproquement d'un Douare à un autre. Toute inimitié respective paroît oubliée; mais seulement pendant ces jours de fêtes.

Je ne m'étendrai pas davantage, mon cher Docteur,

ſur les principes de cette religion, communs à tous les Muſulmans, & dont tant d'auteurs ont déjà parlé; d'ailleurs les Maures, deſcendus la plupart de ces anciens Arabes qui, ſous l'empire des premiers Califes, ſe ſont emparés de la Barbarie, ſont les vrais Muſulmans. Ils ont été les premiers endoctrinés par Mahomet. Les Turcs, iſſus des anciens Syrtes, ont adopté, en paſſant dans le Levant, la religion du pays.

L'hoſpitalité eſt un droit ſacré chez les Maures, au moins parmi ceux qui ſont ſoumis à quelque chef. Le Muſulman étranger qui arrive chez eux, y eſt reçu avec une cordialité apparente. On lui préſente le *courcouçon*, on l'introduit dans une tente pour y paſſer la nuit. Seroit-il l'ennemi le plus déclaré, dès qu'une fois il eſt admis dans un Douare, il a rarement à craindre la trahiſon. Cependant ce n'eſt point-là cette hoſpitalité généreuſe & reſpectable qui formoit chez les anciens Patriarches, ainſi que chez les Romains, les doux liens d'une amitié fraternelle, rapprochoit les étrangers de tous les pays, & honoroit l'humanité en prévenant ſes beſoins. Les Maures reſpectent la vie de leur hôte tant qu'il eſt dans leurs tentes: mais s'ils ont réſolu d'attenter à ſes jours, ils attendent qu'il ſoit hors du Douare. Ils maſſacrent alors ſans pitié celui que la veille ils avoient traité en ami. La voix du ſang n'eſt pas même écoutée dans ces circonſtances. Un frère

devient l'assassin de son frère, dès que l'intérêt les divise.

Mais si l'ancienne hospitalité n'existe plus, j'en ai trouvé des monumens bien respectables, & les plus propres à toucher l'ame sensible du Voyageur. Parmi ces déserts inhabités, dans des lieux arides & sablonneux, loin des sources & des rivières, j'ai souvent rencontré des petites voûtes en forme de niches. Des restes d'anciennes cruches étoient encore incrustées dans la maçonnerie. Elles étoient destinées à être remplies d'eau, afin que le Voyageur altéré pût trouver, sous ce ciel brûlant, de quoi étancher sa soif. C'est ainsi que les Anciens, non contens de recevoir l'étranger, pourvoyoient encore à ses plus pressans besoins dans des lieux où il ne pouvoit trouver aucune sorte de secours. Combien j'aimois à rencontrer ces précieux monumens de l'humanité des premiers hommes! Je ne voyois dans bien d'autres débris que l'orgueil & la vanité anéantis sous des monceaux de ruines; je voyois les tombeaux des Grands écrasés sous les débris de leurs propres palais; j'admirois un instant quelques restes de l'ancienne architecture, mais je quittois ces ruines pour aller m'attendrir à la vue d'un monument que le temps auroit dû respecter pour l'honneur de l'humanité, ou plutôt que l'humanité elle-même auroit dû conserver. Quelle leçon pour les Arabes d'aujourd'hui, s'ils étoient capables de la sentir! Ils

n'ignorent cependant pas l'uſage de ces cruches, puiſqu'eux-mêmes me l'ont appris.

Le ſyſtême de la prédeſtination, ſi généralement admis chez tous les Muſulmans, rend les Maures preſque indifférens ſur tout ce qui peut leur arriver. Je ne les ai jamais entendu ſe plaindre de leur poſition; chacun eſt content de la ſienne; ſatisfaits du préſent, ils oublient le paſſé, ſe ſoucient peu de l'avenir, & n'enviſagent la mort que comme un événement néceſſaire, auquel ils ſe ſoumettent ſans murmure.

A-t-on enlevé leurs troupeaux & leurs tentes? ſont-ils menacés de quelque grand danger, perſécutés par leurs chefs, chaſſés de leurs poſſeſſions? au milieu des plus grands revers, ils ne connoiſſent que cette ſeule expreſſion, *Dieu le veut.* J'en ai vu, appellés par leurs Souverains, preſque ſûrs d'être ſacrifiés à ſon avarice; ils partoient avec une tranquillité étonnante. Si quelque mouvement de crainte s'élevoit dans leur ame, l'idée de la prédeſtination y faiſoit renaître le calme & taire la Nature. C'eſt encore à ces conſolans préjugés qu'ils ſont redevables de l'indifférence avec laquelle ils voient la peſte faire parmi eux les plus grands ravages. Combien de fois je les ai vus, au milieu de la contagion peſtilentielle, attendre la mort ſans s'émouvoir, rendre aux peſtiférés tous les devoirs de l'humanité, panſer leurs bubons, enterrer les morts,

& ſans aucune précaution, ſe revêtir des habits qu'avoient portés ceux que la contagion avoit fait périr! Ils n'ignorent pas cependant les dangers de la communication; mais ils détruiſent toute objection par ces ſeules paroles : *Mon ſort eſt écrit, Dieu le veut.*

Je n'ai point remarqué que les Arabes donnaſſent à la prédeſtination toute l'extenſion que nous lui donnons. Ils n'en font l'application qu'aux événemens phyſiques, rarement aux actions morales. Ils croient à la liberté, ou plutôt attachés aux rits extérieurs de leur religion, ils ſe livrent à la férocité de leur caractère, ſans paroître réfléchir à la moralité de leurs actions. De-là naiſſent une foule d'inconſéquences, de contradictions peu ſurprenantes chez un peuple ignorant & groſſier. De-là ces erreurs ſi multipliées dans les récits des Voyageurs qui ont peu ſéjourné chez une nation dont ils veulent décrire les mœurs. Quiconque, par exemple, nouvellement débarqué ſur ces côtes barbares, ſe ſeroit avancé juſques dans les tentes des peſtiférés; quiconque y auroit vu, comme je l'ai vu moi-même, un père de famille diſtribuer avec un œil ſec à ſes femmes & à ſes enfans le linceul qui devoit dans peu les enſevelir, & ceux-ci le recevoir avec une tranquillité ſtoïque, ſe ſeroit cru bien certainement tranſporté dans une ſociété de philoſophes, ſurtout s'il eût été témoin des fêtes, des danſes & de

la joie publique au milieu des ravages de la contagion. Qu'auroit-il penſé à la vue d'un fils qui rend à ſon père expirant les derniers devoirs de l'humanité, & qui, ſans ſe ſoucier du danger de la communication, le dépouille de ſes habits, le lave avec ſoin, l'enſevelit, & l'enterre de ſes propres mains ?

De ſemblables faits paſſeroient, chez nous, pour héroïques ; ils ne ſont, chez les Arabes, que les conſéquences de leur ſyſtême. Les détromper ſur cet article, ce ſeroit détruire la ſource de leur tranquillité au milieu des alarmes continuelles & du deſpotiſme qui les écraſe. Ce ſyſtême, dans notre religion, ouvriroit la porte à tous les crimes, en nous privant de la liberté morale ; chez le Muſulman, il produit la réſignation à la volonté de l'Être ſuprême, & n'a d'autre inconvénient que celui de faire négliger les précautions convenables pour ſe ſouſtraire aux maux phyſiques. Dangereux dans la religion de Jéſus-Chriſt, il eſt devenu un chef-d'œuvre de politique & de philoſophie dans celle de Mahomet ; il diffère peu de la réſignation à la Providence ordonnée par le Chriſtianiſme, mais pouſſée trop loin & mal entendue chez les Muſulmans.

C'eſt encore d'après les principes de leur religion, que les Arabes ont pour les fous une eſpèce de vénération. Ils les regardent comme des ſaints, comme des êtres privilégiés, favoriſés du ciel. J'en

ai rencontré un au *Douare* d'Aly-Bey. Il étoit parfaitement nud ; il pénétroit dans toutes les tentes, & ſe préſentoit devant les femmes, ſans que leurs maris s'en offenſaſſent. Ç'auroit été une action puniſſable que de le rebuter ou de le maltraiter. Il pouvoit aller manger par-tout où il lui plaiſoit, rien ne lui étoit refuſé. Aly-Bey lui-même ſouffroit ſes importunités & ſa familiarité avec une complaiſance qui me ſurprit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVII.

Au même.

Les ravages de la peſte ſont ſi conſidérables dans tout ce pays, mon cher Docteur, qu'au milieu de ces triſtes ſolitudes, je ne rencontre preſque plus que des tombeaux, & qu'au lieu d'aromates, mon odorat n'eſt affecté que des émanations que répandent au loin des cadavres enterrés à très-peu de profondeur. Ces lugubres dépôts des dépouilles de l'humanité, placés çà & là dans des lieux ſolitaires, attriſtent mon imagination, & ne lui offrent que le tableau de notre deſtruction.

Ces Arabes, qui ménagent ſi peu la vie des hommes, en reſpectent les reſtes, & prennent le plus

grand ſoin de leur ſépulture. Ils en regardent la privation, comme un des plus grands malheurs qui puiſſe leur arriver, & dans la déſolation actuelle, ils meurent tranquilles, dès qu'ils ſont certains qu'après eux il exiſtera encore quelqu'un pour les enſevelir. Auſſi le dernier ſupplice, parmi eux, eſt d'être coupé par morceaux, & abandonné aux chiens. Voici ce que j'ai eu occaſion d'obſerver à leurs cérémonies funèbres.

A peine un Arabe eſt-il décédé, que peu après on le lave avec ſoin; on l'enveloppe dans un linceul d'une belle toile blanche que les Arabes ont en réſerve pour leur ſeule ſépulture. Cette toile ſe fabrique dans les villes de Barbarie; mais ils eſtiment bien davantage celle qui leur eſt apportée de la Mecque par les pélérins, & bénie par le principal Iman. Cette bénédiction leur coûte cher, il eſt vrai; mais les faveurs ſignalées qui y ſont attachées, en font oublier le prix.

Dès que le mort eſt purifié, on le place ſur une eſpèce de brancard; il eſt porté ſur un cheval au lieu de la ſépulture, où ſes parens & ſes amis l'accompagnent. Tandis que les hommes s'occupent à creuſer la foſſe, les femmes s'accroupiſſent en cercle autour du cadavre, le touchent, le découvrent, & puis s'entretiennent entre elles avec beaucoup d'indifférence; mais par intervalle elles interrompent leur converſation pour pouſſer de

longs gémiſſemens, interroger le cadavre, & l'engager, par les plus fortes inſtances, à revenir de nouveau habiter parmi elles. *Pourquoi*, lui diſent-elles, *nous as-tu quittées? N'étois-tu pas bien avec nous? Ne t'apprêtions-nous pas bien le courcouçon? Hélas! tes enfans ne te verront donc plus? Ils avoient tant de plaiſir à te poſſéder! à préſent que tu les as contriſtés, ils ne ſavent que gémir & pleurer. Ah! ah! reviens avec nous; rien ne te manquera. Mais tu ne nous écoutes plus; tu ne réponds plus à nos paroles; tu n'entends plus nos ſoupirs! ah! ah! ah! &c.* & autres apoſtrophes de ce genre, que je me ſuis ſouvent fait traduire en aſſiſtant à ces lugubres cérémonies. Ces triſtes lamentations d'une éloquence naturelle & pathétique, ſeroient bien propres à toucher l'ame du ſpectateur, ſi l'on ne voyoit pas ces mêmes femmes quitter, un inſtant après, l'extérieur de la plus profonde douleur pour cauſer & rire entre elles, & revenir enſuite à leurs premiers gémiſſemens.

Pendant ces tendres reproches, elles s'arrachent les cheveux, s'ouvrent avec les ongles les veines des tempes. Le ſang coule avec leurs larmes, & offre le ſpectacle du plus grand déſeſpoir. La foſſe achevée, l'on y place le cadavre ſur le côté, la face tournée vers l'Orient. Un *Papas* lui met entre les mains un billet pour le recommander à Mahomet. L'on forme enſuite au-deſſus du corps une eſpèce de voûte avec

des branches d'arbre, afin que la terre ne le touche pas; quand la foſſe eſt recouverte de terre, l'on met pardeſſus de nouvelles branches d'arbre, & une quantité de très-groſſes pierres pour empêcher les bêtes féroces de venir, pendant la nuit, dévorer le cadavre. On laiſſe au milieu des pierres un eſpace vuide pour y dépoſer des vaſes de terre & autres uſtenſiles de ménage : mais ceci n'a lieu que pour les Arabes d'un certain rang. Avant de quitter la foſſe, l'on plante dans le milieu une eſpèce de pavillon funèbre. C'eſt ordinairement un lambeau des vêtemens du mort, placé au haut d'un bâton. La cérémonie achevée, chacun ſe retire chez ſoi avec la plus grande tranquillité, ſans que l'extérieur annonce les lugubres fonctions que l'on vient de remplir.

Les proches parens & les amis du défunt viennent de temps en temps viſiter ſa tombe. Ils enlèvent quelques pierres, le déterrent en partie, pour s'aſſurer s'il n'eſt pas revenu à la vie; & lorſque l'infection du cadavre leur perſuade le contraire, alors ils recommencent les gémiſſemens & les lamentations que j'ai décrits plus haut. Quelques-uns jettent de la chaux éteinte ſur les pierres, pour donner quelque éclat à ce groſſier tombeau. A chaque jour de fête les Arabes viennent en troupe viſiter la tombe des morts & pleurer deſſus.

Cette cérémonie, que j'ignorois, m'inſpira un

jour une bien grande frayeur. J'étois à herboriſer avec mon domeſtique dans des rochers voiſins de la Calle. Nous étions alors en guerre avec les *Nadis*. Des coups de fuſils répétés, un bruit confus d'inſtrumens de guerre & des cris tumultueux viennent tout-à-coup frapper mes oreilles. Je monte au plus vîte ſur un rocher élevé, & j'apperçois dans le lointain un grand nombre de cavaliers Arabes, qui accouroient au grand trot au milieu d'un tourbillon de pouſſière, & ſe dirigeoient préciſément vers l'endroit où je me trouvois. Ils avoient arboré l'étendard de Mahomet. Cet appareil militaire m'épouvanta à un tel point, que je me crus perdu, m'imaginant que c'étoit une troupe de *Nadis*. Ne pouvant me rendre à la Calle, ſans courir le riſque d'être ſaiſi par ces cavaliers, je pris le parti de me cacher dans d'épaiſſes brouſſailles, peu en ſûreté dans une retraite qu'il étoit facile à deux cens hommes éparpillés de découvrir. Lorſque ces Arabes furent aſſez près de nous pour être diſtingués, mon domeſtique m'aſſura que c'étoit des *Zulmis*, chez leſquels j'avois ſéjourné, qu'il en reconnoiſſoit pluſieurs. Raſſurés par cette découverte, nous ſortîmes de notre retraite, & nous allâmes au-devant d'eux. Ils me reconnurent, & me dirent qu'ils alloient à une moſquée peu éloignée pour y célébrer les fêtes du *Beyran*, & viſiter le tombeau des morts. Je les laiſſai remplir leurs devoirs de religion, & je

continuai mon herborisation, qu'une fausse alarme m'avoit fait interrompre.

Il existe chez les Arabes, comme chez nous, des visites de condoléance. Dès que l'un d'eux a perdu un de ses proches, tous ses parens & amis vont le visiter. Les hommes vont voir les hommes, & les femmes se rendent auprès des femmes. A la première vue ils se mettent à pleurer de part & d'autre, & à pousser des hurlemens de toutes leurs forces. Ces hurlemens se mesurent selon la dignité. Un inférieur à l'égard de son supérieur hurle tant qu'il peut. Un peu moins d'égal à égal. Les chefs ne poussent que quelques soupirs, à moins que ce ne soit pour un autre chef. Tout cela est ordinairement de commande. Un instant après la joie renaît, & il n'est plus question de s'affliger, à moins qu'il ne survienne un étranger avec lequel il faille hurler de nouveau. Ces visites ne se bornent pas à une seule. On les répète pendant huit, quinze jours, & quelquefois davantage. Quand on apprend la mort d'un Arabe dans un Douare où il y a quelque parent du défunt, aussi-tôt hommes, femmes, enfans, tous heurlent à l'envi. Les chiens épouvantés de ce tintamare, se mettent de la partie; mais la douleur est bientôt épuisée. La tranquillité renaît un instant après.

Dans les villes, les Musulmans dévots regardent comme un très-grand acte de religion de porter les morts

morts en terre. S'ils voient paſſer un convoi funèbre, ils quittent auſſi-tôt leurs occupations, & vont prendre la place de ceux qui portent la bière, juſqu'à ce qu'ils ſoient remplacés par d'autres. L'honneur de donner la ſépulture aux morts n'eſt point confié à des mains mercénaires : c'eſt le devoir du plus proche parent. Les pères enterrent leurs enfans, les enfans enterrent leurs pères, & ainſi par ordre, ſelon le degré de parenté. Il y a toujours un ou pluſieurs *Papas* qui aſſiſtent à ces cérémonies, chantent ou récitent quelques verſets du Coran, & remettent au mort une lettre de recommandation pour le ſaint Prophète.

LETTRE XVIII.

Au même.

Vous deſirez ſavoir, mon cher Docteur, s'il y a encore quelques Médecins célèbres chez un peuple qui a produit les pères de la Médecine. Il eſt aiſé de ſatisfaire en deux mots à votre queſtion. Les Arabes ne connoiſſent d'autres médecins que la Nature, d'autres remèdes que ceux qui leur ſont dictés par l'ignorance ou la ſuperſtition. Cette Nation, d'où ſont ſortis autrefois tant d'hommes ſi habiles à guérir les maux de l'humanité, ignore juſqu'à ſon

ancienne ſplendeur, & a cédé aux autres peuples le flambeau qu'elle-même avoit allumé. C'eſt plutôt par ignorance que par mépris qu'ils n'ont point, dans leurs maladies, recours à la Médecine. Les Médecins européens qui ſe trouvent par haſard chez eux, en ſont très-bien accueillis; c'eſt même le ſeul titre qui puiſſe les engager à reſpecter la vie d'un étranger. Ils ne ſont alors humains que pour eux-mêmes; l'intérêt perſonnel leur fait oublier leur férocité naturelle. Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que ces hommes, qui ſouvent ignorent s'ils ſont malades, quand ils le ſont réellement, le deviennent, au moins en imagination, à la vue d'un Médecin. Empreſſés à en recevoir des ſecours, craignant d'en laiſſer échapper l'occaſion, ils font de leur ſanté un examen ſi ſcrupuleux, qu'il en eſt peu qui ne ſe croient dans la néceſſité d'avoir recours aux remèdes, ne feroient-ils que de précautions. N'oſant décider par eux-mêmes s'ils ſe portent bien, ils préſentent leur pouls au Médecin, & croient difficilement à ſa déciſion lorſqu'il les aſſure de leur bonne ſanté. Ils ont tant de confiance à la ſaignée, que les mieux portans penſent en avoir beſoin. C'eſt pour eux le remède univerſel. Au défaut de Médecin, ſouvent ils ſe ſaignent eux-mêmes par un procédé bien propre à effrayer ces perſonnes délicates que la vue d'une lancette fait évanouir.

Celui qui eſt chargé de cette opération, commence

par ſerrer le col de ſon malade avec une ligature, ſi fortement, que le patient en eſt preſque étranglé. Quand les veines du front ſont gonflées par le ſang gêné dans ſa circulation, alors l'opérateur y fait cinq à ſix inciſions avec un raſoir. En un inſtant le viſage eſt tout couvert de ſang, dont on aide l'effuſion par le moyen d'un bâton cylindrique que l'on fait rouler ſur les inciſions. Quelquefois les Arabes ſe ſaignent eux-mêmes aux pieds, toujours par un ſemblable procédé. L'opération finie, ils lavent la plaie, y appliquent un peu de terre argilleuſe détrempée dans l'eau, & la bandent avec un mouchoir. Cette opération ne les empêche point de ſe livrer à leurs occupations ordinaires.

Voilà, mon cher Docteur, à quoi ſe réduit toute la médecine des Maures, ſi vous en exceptez quelques remèdes particuliers conſervés par tradition, & adminiſtrés avec un certain mêlange de ſuperſtition. Ils ajoutent encore beaucoup de foi aux amulettes & aux taliſmans qui leur ſont donnés par les *Marabous*.

Il eſt vrai que les Maures ne connoiſſent point cette foule de maladies qui viennent à la ſuite de notre molleſſe & de nos excès. Celles auxquelles ils ſont le plus ſujets proviennent de leur grande malpropreté, des lieux marécageux qu'ils habitent, de leurs excès avec les femmes, ou de leur mauvaiſe nourriture. Ce ſont des maladies cutanées, des

fièvres intermittentes ou putrides, des rhumatiſmes, l'épuiſement des humeurs & du ſang. Ceux qui habitent les côtes ſont ſujets au mal vénérien, qu'ils appellent le *mal des Chrétiens*, qu'en effet ces derniers leur apportent d'Europe. Ils n'y font aucun remède. Un ſang empoiſonné coule dans leurs veines juſqu'à la fin de leurs jours, & ce même ſang donne naiſſance à des enfans, victimes des débauches de leurs pères.

Il faut avouer cependant que, ſoit à raiſon du grand air que les Maures reſpirent continuellement, ſoit la frugalité de leur nourriture, ſoit le climat, cette maladie ne fait point, parmi eux, des ravages auſſi conſidérables qu'elle en fait chez nous.

Les Arabes, en guerre continuelle les uns contre les autres, ſont ſujets aux coups de feu, aux fractures. Ils les abandonnent entièrement à la nature. Quelques-uns guériſſent, d'autres conſervent des ulcères naturels, qu'ils gardent toute leur vie : mais ſi les Arabes ne tirent point de la Médecine les ſecours que nous en tirons, auſſi n'en éprouvent-ils point les inconvéniens. Leur imagination n'eſt point effrayée par les déciſions du Médecin ; les drogues multipliées qui garniſſent la chambre de nos malades, ne choquent pas leurs regards, & ne leur ſoulèvent point le cœur. Comme leur religion & leurs affaires civiles n'exigent jamais qu'ils ſoient avertis de leur dernière heure, ils meurent ſans ſonger à la mort,

Tant qu'ils peuvent marcher, ils marchent; autrement ils reſtent en place, étendus par terre, ſans jamais quitter leurs habits. Si le malade prévoit ſon dernier moment, il ſe tourne la face du côté de l'Orient, & meurt tranquille en ſe recommandant à Mahomet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIX.

Au même.

Il y a quelques jours, mon cher Docteur, que je m'étois embarqué dans le deſſein d'aller mouiller au *Collo*, à 80 lieues d'Alger ſur les côtes. Les relations que l'on m'avoit faites de la beauté de ce pays, des antiquités que l'on y rencontre, & de pluſieurs autres particularités, m'avoient inſpiré un vif deſir d'aller le viſiter, & de profiter, pour cet objet, d'un bâtiment de la Compagnie qui alloit y faire la traite. Tout ce que l'on avoit pu me dire ſur la férocité des habitans, ſur la difficulté de pénétrer dans le pays, n'avoit pu me détourner de mon deſſein. Les vents contraires nous ayant forcés de nous arrêter à *Bonne*, je ne mis pied à terre, que bien déterminé à me rembarquer au premier vent favorable. Mais les dangers de ce

voyage me furent tellement confirmés, & ſi évidemment démontrés, que je fus, à mon grand regret, obligé d'y renoncer. En effet, les bâtimens qui abordent au *Collo* pour la traite, ſont forcés d'être ſans ceſſe ſur leurs gardes; ils ont à éprouver les plus fortes inſultes de la part des habitans : ſouvent les gens de l'équipage n'oſent débarquer qu'à la faveur des ténèbres. Ils ſe hâtent de charger les cuirs & autres denrées qui ſont en dépôt dans la maiſon de l'Agent de la Compagnie, & s'éloignent le plutôt qu'ils peuvent d'un pays où les hommes ſont plus à craindre que les bêtes féroces.

Vous ſerez ſans doute ſurpris, mon cher Docteur, que l'on expoſe ainſi la vie des hommes, en continuant de commercer avec des êtres auſſi peu traitables. Eh! que ne riſque-t-on pas pour augmenter ſa fortune! Les précautions que l'Agent de la Compagnie eſt obligé de prendre pour ſa ſûreté font frémir, & annoncent bien l'évidence du danger. Il habite, avec un caiſſier & quelques domeſtiques, une maiſon qui n'a d'autre ouverture que de très-petites lucarnes; encore les fenêtres & les portes ſont-elles doublées de fer, & en état de réſiſter aux balles de fuſil. Ces Meſſieurs font, avec leurs domeſtiques, une garde continuelle tant le jour que la nuit. Malgré ces précautions, il eſt arrivé pluſieurs fois des accidens fâcheux. L'on a vu les Arabes monter pendant la nuit ſur les toits, enlever les

tuiles, faire une ouverture pour passer le bout de leurs fusils, & tuer ou blesser la personne en sentinelle. Ils ont une fois poussé leur rage jusqu'à mettre le feu aux quatre coins de la maison, & brûler l'Agent & tout son monde. M. Hugues, Agent actuel de la Compagnie, a été mille fois insulté; il y a quelques années qu'il reçut un coup de fusil à la joue, dont il fut heureusement guéri. Il avoit voulu se retirer; les Arabes s'opposèrent à son départ; son successeur s'étant présenté, ils le reçurent si mal, qu'il n'eut que le temps de se rembarquer. D'après ces détails, qui me furent confirmés par des Arabes même du pays retirés à Bonne, je pris la résolution de m'arrêter en cette ville.

Un mémoire que M. Hugues eut la complaisance de m'envoyer sur le *Collo*, ne me laissa aucun regret de n'avoir pu faire ce voyage. Personne n'est plus en état que M. Hugues de donner des notions exactes de ce pays. Il l'habite depuis plusieurs années; & il est obligé, par sa place, de communiquer avec les habitans, dont il a sans cesse à éprouver les injustices & la méchanceté. Je vous envoie le Mémoire tel que je l'ai reçu : je ne doute pas qu'il ne vous intéresse autant qu'il m'a intéressé moi-même; & vous avouerez avec moi qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui habitent les pays étrangers, fussent aussi bons observateurs que M. Hugues, & rendissent leurs idées avec autant de clarté & de précision.

« Le pays proprement dit le *Collo*, eſt une petite » vallée, où ſe trouvent cent cinquante maiſons à » un ſeul étage, mal bâties en argille & en terre. » Elles forment quatre villages, diſtans d'environ » quatre cents pas l'un de l'autre, habités depuis » plus de deux cents ans par des Maures, qui s'y ſont » raſſemblés de différentes nations de la montagne. » Ces villages ont tous un nom particulier. Le » premier & le plus éloigné de la marine s'appelle » *Berkaïde*, ou terre du Kaïde. Le ſecond s'appelle » l'*Azoulin*, qui eſt le nom de la nation qui l'habite. » Le troiſième *Berdtouille*, ou *Terre-longue;* & le » quatrième *la Jaſde*, qui eſt le nom de la mon- » tagne au pied de laquelle le village eſt bâti. » Le dernier eſt celui qui eſt le plus près de la » marine, & où ſe trouve le château de la garniſon » Turque, ainſi que le comptoir de la Compagnie » royale d'Afrique.

» Le *Collo* eſt borné à l'eſt par une vaſte rade, » ouverte au nord & nord-eſt, borné au midi par » des montagnes déſertes, à l'oueſt par les *Ouled-* » *fenſel*, & *Macralefu*, qui ſont les ſentinelles & les » alliés des Collins en temps de guerre. Il eſt borné » au nord par un petit golfe appelé en langue du » pays *Baaoenſé*, ou mer des femmes.

» L'air du Collo eſt ſain & tempéré : le ſol de » la vallée eſt ſec & ſtérile. L'on y voit cependant » beaucoup d'arbres fruitiers, qui, ſoit par le défaut

» de culture, soit par la qualité du terrein, ne » donnent que des fruits d'un goût fade, & ne » peuvent parvenir à une parfaite maturité. Les » montagnes même qui environnent ce pays ne » produisent que quelques arbrisseaux, fort peu de » plantes.

» Les Collins ne pouvant, par la mauvaise » qualité de leur terrein & par son peu d'étendue, » tirer de la culture de quoi se procurer les secours » de la vie animale, se sont adonnés au commerce » des cuirs de bœuf, qu'ils achètent à bon marché » des montagnards, & qu'ils revendent souvent bien » cher à l'Agent de la Compagnie. Ils fabriquent » outre cela, avec du lin qui leur est apporté d'Alger, » des toiles très-communes qu'ils vendent aux mon- » tagnards, ou les échangent pour du blé, du beurre, » de l'huile, & souvent pour des cuirs. Quelques- » uns, plus actifs, portent à Tunis ou à Alger, sur » des *sandals*, du beurre salé, de l'huile, des noix, » des figues sèches, & en rapportent des étoffes » pour leurs habillemens, & du sel qui leur sert à » saler les cuirs, en attendant le temps de la traite » de cette marchandise.

» D'anciens puits, qui sont encore dans le meilleur » état, un vieux château & quantité de vieilles » masures, font voir clairement que ce pays a été » habité avant l'arrivée des Maures; & ce qui » porte à croire que les Romains y avoient formé

» un établiſſement très-conſidérable, ce ſont quelques » inſcriptions que l'on voit ſur de grandes pierres » blanches, qui ſervoient apparemment de frontiſ- » pice à leur temple. On y lit *Neptuno*, *Jovi*; d'autres » inſcriptions ſe trouvent ſur pluſieurs autres pierres » avec l'écriture renverſée, & que l'on ne peut pas » lire.

» Le gouvernement du Collo eſt, pour la forme, » le même que celui des autres places qui ſont de la » dépendance d'Alger. Un Aga ou Commandant eſt » à la tête du gouvernement militaire. Cet homme » a ſous lui quatre Officiers qui compoſent le *Divan* » ou *Conſeil*, & un certain nombre de ſoldats » remplacés tous les ans, en mai, par de nouvelles » troupes qui viennent d'Alger. Cette milice eſt » pour contenir les Collins dans le devoir, protéger » les Chrétiens qui font le commerce, & s'oppoſer » aux deſcentes que pourroient tenter au Collo les » ennemis d'Alger. Ce gouvernement militaire n'eſt » compoſé que de Turcs.

» Le gouvernement civil eſt entre les mains de » deux *Kaïdes* & de ſept chefs Maures diſperſés dans » les quatre villages. Ils n'ont aucune autorité ſur » les Collins, & ſe contentent du titre de leurs » charges. Ils traitent ſeulement de la paix ou de » la guerre avec les nations de la montagne, em- » pêchent ou permettent le commerce des cuirs entre » les Chrétiens & les *Cabaïles*, lorſqu'ils ne peuvent

» ou ne veulent, faute d'argent, acheter eux-mêmes
» cette marchandiſe pour la revendre à un plus haut
» prix en temps de traite. Ces *Kaïdes* ou *Schieks*, qui
» ſont eux-mêmes les premiers coquins du pays,
» n'ont pas le pouvoir, ni même la volonté de
» mettre un frein à l'injuſtice & au crime, qui vont
» tête levée dans ce pays. Le droit du plus fort &
» le fuſil décident tous les différends. Les Turcs ne
» ſont pas même épargnés. Quand leur Aga ou le
» Divan veulent s'aviſer de mettre le bon ordre,
» il eſt bien rare que la garniſon retourne à Alger
» ſans laiſſer pluſieurs ſoldats tués ſur la place. Ce
» qui fait que depuis long-temps ils ſe bornent à
» manger tranquillement leur paye, & à ne point
» s'écarter du château, laiſſant les Collins dans leur
» village jouir impunément d'une liberté qui occa-
» ſionne preſque tous les jours les plus grands déſor-
» dres. L'impunité a multiplié tous les crimes, & a fait
» des Collins, ſans exagération, les hommes les plus
» méchans qu'il y ait ſur la terre.

» Les environs du Collo, quoique très-mon-
» tagneux, ne laiſſent pas d'être agréables, &
» malgré le peu de peines que prennent les Maures
» pour les fertiliſer, on y trouve des vallées &
» des plaines couvertes de beſtiaux, & fertiles en
» blé, orge, millet noir, &c. Ces montagnards
» apportent au comptoir de la Compagnie un peu
» de coton, d'huile, de miel, & beaucoup de cire.

» Au midi du *Collo* il y a deux rivières qui tra-
» verſent une plaine d'environ trois lieues de lon-
» gueur, & viennent ſe jetter dans le golfe qui forme
» la rade du Collo. La plus conſidérable ſeroit navi-
» gable pour des bateaux, à trois lieues de ſon
» embouchure. Ce pays eſt très-fertile, & les Maures
» y ſont plus doux & plus civiliſés que dans les
» autres contrées. Ceux qui ſont à l'oueſt reſſemblent
» à de véritables ſauvages. Leur pays eſt preſque
» par-tout ſtérile. Il ne produit que de l'orge, du
» millet noir, de l'huile, de la poix-réſine, du
» goudron, & quantité de petits ſinges ſans queue,
» qui ravagent une grande partie de la récolte. L'on
» ne conſerve l'autre, qu'en faiſant la garde nuit &
» jour pour écarter ces animaux, depuis le moment
» des ſemailles juſqu'à la moiſſon. L'on pourroit
» tirer grand parti du bois de conſtruction qui y
» eſt très-abondant, ſi le naturel de ces barbares ne
» mettoit un obſtacle invincible aux entrepriſes que
» l'on pourroit faire pour exploiter de ſi beaux
» arbres.

» Toutes les nations des environs du Collo, à
» dix lieues de ce pays, ſont indépendantes. Les
» forces du Bey de Conſtantine n'ont pas encore pu
» les réduire ſous ſa domination. Pluſieurs d'entre
» elles n'ont pas même de chef pour les gouverner.
» On les voit toujours en guerre les unes contre les
» autres. Les Maures ſont baſanés, vilains, cruels,

» ignorans & toujours armés. Ils vont nue tête, » & ſavent à peine s'ils ſont Mahométans.

» Les Collins ſont en général blonds, grands, » robuſtes. Ils ne ſortent jamais de leurs maiſons » qu'armés du fuſil, de piſtolets & de ſabres. Ils » ne meurent guères que des coups meurtriers de ces » armes, étant ſans ceſſe en guerre. Ils ſont tous, ſans » en excepter aucun, grands voleurs, fainéans, gour- » mands, cruels & inhumains envers les étrangers; » traîtres, diſſimulés, laſcifs, jaloux, vindicatifs, » flatteurs & aimant la flatterie; orgueilleux, avides » des honneurs, ſuperſtitieux, hypocrites; en un » mot, adonnés aux vices les plus abominables ».

D'après quelques échantillons de minéraux que M. Hugues a joints à ce Mémoire, il paroît qu'il vient beaucoup de criſtal de roche dans les fentes des rochers qui avoiſinent le Collo, & qu'il doit y avoir des mines de cuivre très-riches.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XX.

Au même.

PLUS je parcours ce pays, mon cher Docteur, plus mes idées s'exaltent à la vue des ruines que je rencontre à chaque pas. Ce que la barbarie foule aux pieds, je le contemple & l'admire. Ce ne ſont, il eſt vrai, que quelques fragmens de ſquélette; mais ce ſquélette annonce combien le corps qu'il ſoutenoit avoit de puiſſance & de force. Ces débris iſolés ne préſentent aux yeux de l'ignorance que des pierres briſées & confondues; mais elles rappellent à l'obſervateur le ſouvenir de ceux qui les ont taillées. Elles offrent à l'imagination une ville ſuperbe & puiſſante là où croiſſent aujourd'hui des brouſſailles & des ronces; elles annoncent qu'un peuple éclairé & poli faiſoit briller les ſciences & les arts dans des lieux habités aujourd'hui par des hommes féroces & barbares. Tout ce que je vois me peint ſi vivement l'ancienne ſplendeur des Romains, me retrace ſi bien ce que j'en ai lu, ce que l'on m'en a raconté, qu'il me ſemble avoir été Romain moi-même, & que je renais pour gémir ſur les ruines de mon ancienne patrie. Pardonnez ces réflexions qui reviennent peut-être trop ſouvent;

mais comment ne pas parler de ce qui frappe continuellement les yeux? C'eſt ſur des ruines de l'ancienne Hippone que je vous écris cette Lettre. Du haut du vieux mur où je ſuis aſſis, je me crois, par moment, confondu au milieu d'une foule d'auditeurs à portée d'entendre la voix éloquente & perſuaſive du grand Auguſtin : mais l'illuſion ne dure pas long-temps : bientôt je me retrouve ſeul au milieu de ces ruines. A la place d'un peuple chrétien, conduit à la vertu par les ſublimes exhortations de ſon illuſtre évêque, je ne vois qu'une race d'hommes pervers & méchans, auxquels le nom de *Chriſt* eſt en exécration.

Hippone étoit dans une ſituation très-heureuſe, bâtie dans une belle plaine, aux pieds d'une riche colline, entre deux rivières, & à une demi-lieue de la mer. Il reſte bien peu de choſes de cette ancienne ville. Le premier objet que j'y rencontrai, fut quelques arcades, dont l'élévation & la grandeur annoncent un édifice conſidérable : il eſt probable qu'elles appartenoient à une égliſe : auſſi eſt-ce l'opinion vulgaire. A quelque diſtance de-là eſt une autre bâtiſſe beaucoup plus entière. Elle paſſe, parmi les Chrétiens qui fréquentent le pays, pour avoir été le couvent de Saint Auguſtin. Elle conſiſte en une double voûte très-forte, ſoutenue par huit arceaux, bâtis en briques larges, & d'environ un pouce d'épaiſſeur. Il eſt facile de reconnoître que ce prétendu

couvent n'étoit rien autre que de très-belles citernes. Des ouvertures carrées à la voûte, dans l'intérieur, des reſtes de conduits en forme de gouttières, que l'on prendroit d'abord pour des galeries, la forme & la ſolidité de cette bâtiſſe, tout confirme dans cette idée. J'ai retrouvé des reſtes ſemblables, mais bien moins conſidérables, à quelques diſtances de-là. Il me paroît très-probable qu'Hippone s'étendoit juſques ſur les bords de la rivière de *Séibouſe*, qui a ſon embouchure en face de la ville de Bonne. En me promenant ſur les bords de cette rivière, j'y ai découvert les veſtiges d'un ancien quai, bâti en moſaïque, en petites briques rouges d'un pouce & demi de largeur ſur un de longueur, réunies par un ciment, dont la dureté caractériſe les ouvrages des Romains. En cet endroit le chemin eſt large, uni, très-beau, & continue de même pendant près d'une demi-lieue. Il s'eſt ainſi conſervé depuis le temps des Romains; car les Arabes ne ſavent ce que c'eſt d'avoir de grands chemins; ceux que l'on retrouve dans ce pays ſont l'ouvrage de ſes anciens habitans.

Quoiqu'*Hippone* n'ait eu de plus grande célébrité que celle d'avoir été gouvernée par un des plus grands Docteurs de l'Egliſe, elle pouvoit néanmoins devenir, par ſa poſition, une des villes les plus commerçantes & les plus riches de la Numidie. Elle étoit environnée de tous côtés de plaines fertiles

fertiles, de gras pâturages, de riches côteaux, de vergers abondans en toutes sortes de fruits : outre cela, la mer offroit aux habitans d'Hippone les moyens d'échanger avec les peuples de l'Europe leur superflu en grains, en laines, en vins, &c. La rivière de *Seïbouse*, qui en baignoit les murs, est large & belle, mais le sable y est si abondant, qu'elle ne peut porter que de gros bateaux ou *sandals* turcs : cependant, avec un peu de soins, elle pourroit devenir beaucoup plus navigable, & former un assez beau port ; je soupçonne, d'après les débris que j'y ai rencontrés, qu'autrefois il y en avoit un, que les sables ont comblé. Le sol de l'ancienne Hippone est divisé aujourd'hui en très-beaux jardins, fermés par des haies de figuiers de Barbarie (*Cactus opuntia*), dont le fruit est très-rafraîchissant, mais un peu fade. Le figuier, l'olivier, le jujubier, l'oranger, le citronnier, le caroubier, la vigne, l'azérolier, & plusieurs autres arbres fruitiers s'y cultivent avec le plus grand succès, & font au loin l'ornement des campagnes.

A l'ancienne Hippone a succédé la ville de Bonne, bâtie sur les bords de la mer, à l'embouchure de la rivière de *Seïbouse*. Cette ville est environnée d'un assez bon mur, défendue par une forteresse sur les bords de la mer, & par un château considérable, bâti par Charles-Quint, lorsqu'il s'empara de cette ville en 1535. Les rues de Bonne sont très-étroites, mal-propres,

boueuſes, point pavées, & toujours pleines de fumier & de bouſes de vaches. Les maiſons, d'une forme quarrée, n'ont qu'un ſeul étage. Les fenêtres donnent toutes ſur la cour. Il n'y a au dehors que quelques petites lucarnes d'un demi-pied d'ouverture, ce qui contribue à rendre les rues beaucoup plus triſtes : mais la jalouſie des Orientaux eſt le ſeul goût que l'architecte conſulte. Au lieu de toits, le deſſus des maiſons eſt une plate-forme en terraſſe. Chaque maiſon eſt conſtruite en pierres blanches, auxquelles on ajoute, tant en dehors qu'en dedans, une couche de chaux, ce qui produit un coup-d'œil uniforme, peu gracieux, & très-fatigant pour la vue. L'intérieur des appartemens eſt garni de nattes ou de tapis, ſelon la fortune de chaque particulier. Les murs ſont blancs, ſans aucun autre ornement : cependant les hommes en dignité les décorent de fuſils, de piſtolets, d'atagans, & autres armes à l'uſage du pays. Il y a dans Bonne deux moſquées ornées de *minarets*, c'eſt-à-dire, de pyramides ſemblables à nos clochers, du haut deſquels les *Papas* appellent le peuple à la prière trois fois par jour ; car les Muſulmans ne connoiſſent point l'uſage des cloches. Ceux qui ſont deſtinés à ces fonctions, crient trois fois, aux heures de la prière : *Que Dieu eſt grand! Mahomet eſt ſon Prophète. Venez, peuple fidèle, venez à la prière.*

Les Maures de Bonne diffèrent peu de ceux de

la montagne; même habillement, mêmes mœurs. Cependant leur vie eſt plus active & plus aiſée. Les Nègres y ſont eſclaves, mais bien traités. La garniſon turque, quoique peu nombreuſe, en impoſe aux habitans de Bonne : chacun tremble à la vue d'un Turc. Cette ville eſt gouvernée par un *Kaïde* à la nomination du Bey de Conſtantine, qui en reçoit un tribut annuel. Quoique les Maures ſoient peu induſtrieux, & qu'ils n'aiment que le repos, cependant il y a à Bonne des ouvriers de toute eſpèce pour les arts utiles & néceſſaires; on y fabrique des *bernus*, des tapis, des ſelles de cheval, &c. Au *Baſſalt* ou *Marché* ſont réunis des marchands de diverſes denrées.

Pendant mon ſéjour à Bonne, les Maures y célébrerent le renouvellement de l'année. Ce ne furent, pendant les premiers jours, que fêtes conſacrées à la joie & au plaiſir. La veille du nouvel an, ainſi que de toute autre grande fête, ceux qui ſont prépoſés pour appeler le peuple à la prière du haut des minarets, crient beaucoup plus fort & plus long-temps que les autres jours. C'eſt ainſi que chez nous les grandes ſolemnités s'annoncent par un plus grand nombre de cloches.

Les folies auxquelles les Maures ſe livrent dans ce temps, tiennent un peu de celles de notre carnaval, quoique différentes. La farce la plus commune conſiſte à étendre une peau de lion ſur les épaules

de quatre Maures cachés ſous un grand tapis qui qui leur tombe juſqu'aux jambes. Ce lion fantaſtique porte une longue chaîne au cou, & eſt conduit par un Maure. Pluſieurs autres jouent du tambour de baſque & de la flûte, tandis que le lion & quelques danſeurs exécutent des danſes aſſez groteſques; d'autres ſe revêtent d'une peau de chameau au lieu de celle du lion. Ils entrent, ſous ce déguiſement, dans toutes les maiſons où ils peuvent entrer, ſuivis d'une nombreuſe populace, & ſurtout de beaucoup d'enfans qui portent à la main des figures de lion & de chameau. Ils reçoivent quelques pièces de monnoie de chaque particulier chez qui ils exécutent leurs danſes; mais, pour avoir le droit de parcourir ainſi la ville ſous ce déguiſement, il faut payer une certaine ſomme au Kaïde.

Il y a, à Bonne, pluſieurs familles Juives très-mépriſées, & écraſées par les tributs & les corvées. J'allai voir leur ſynagogue un vendredi au ſoir, au moment de leur prière. Elle eſt petite, mal bâtie. Je fus très-ſurpris d'y rencontrer des Maures. Je crus d'abord qu'ils ne venoient dans ce temple que par curioſité: mais j'ai appris qu'ils s'y rendoient avec confiance & dévotion pour obtenir la guériſon de leurs maladies, la fécondité, ou la réuſſite de leurs projets. J'avois peine à concevoir une ignorance auſſi groſſière. Elle me fut confirmée par un prétendu miracle, admis également par les

Mahométans & les Juifs, que mon interprète me raconta, & auquel lui-même ajoutoit foi. C'étoit un Chrétien renégat depuis l'âge de douze ans.

« Lorsque les Juifs bâtirent cette synagogue, l'on » vit, me dit-il, flotter pendant long-temps sur la » mer le livre de la Loi. Souvent il approchoit du » rivage ; mais toutes les fois qu'un Musulman » vouloit s'en emparer, ce livre étoit aussi-tôt » repris par une vague & transporté en pleine mer. » Ce phénomène duroit depuis plusieurs jours, sans » que personne pût en donner l'explication : mais » quelques Juifs en ayant été les témoins, recon- » nurent le livre de la Loi. Ils s'en emparèrent sans » difficulté, & le déposèrent dans la synagogue ». Vous voyez, mon cher Docteur, qu'un tel peuple est *inconvertissable*, même avec les miracles. En voilà un dont ils ne doutent pas, & cependant ils n'en sont pas moins persuadés qu'ils habiteront, après cette vie, avec les *Houris aux yeux bleus, couchées sur des lits de roses*, tandis que les Chrétiens & les Juifs *seront étendus sur des charbons ardens*. C'est le refrein d'une chanson que tous les enfans ont à la bouche dès qu'il voient un Chrétien.

Sous un costume moitié arabe, moitié européen, offrant l'extérieur le plus grave, je fus pris, par les Juifs, pour un Rabbin déguisé. Mon interprête, qu'ils interrogèrent, les confirma dans cette opinion. Ils crurent que je venois voir s'il ne manquoit rien

à leur ſynagogue ; & d'après ces idées, ils me montrèrent tout dans le plus grand détail ; mais le tout fut bientôt vu. Leur ſynagogue eſt auſſi chétive que leurs perſonnes. Pour peu qu'ils y étaleroient de richeſſes, elles leur ſeroient bientôt enlevées. Une demi-douzaine de lampes, ſemblables à celles de nos égliſes, éclairoient ce temple dans lequel je me ſentis vivement ému en me rappelant la religion de Moïſe, de David & de Salomon.

J'allai dernièrement aux étuves. Elles ſont générales parmi les Muſulmans, tant en Barbarie qu'en Turquie. L'on me fit d'abord entrer dans un grand veſtibule, où je quittai mes habits pour me revêtir d'un double bernus. L'on me conduiſit, en cet équipage, dans une première ſalle, dont la chaleur, quoique modérée, faillit à me ſuffoquer en y entrant : après m'y être arrêté quelque temps pour m'accoutumer peu-à-peu à une atmoſphère plus chaude, je paſſai dans la ſalle des étuves. Je voulois en ſortir ſur le champ, tant ma reſpiration étoit gênée par la chaleur : mais inſenſiblement mes poumons s'y accoutumèrent. Une ſueur abondante découla de toutes les parties de mon corps. Je quittai alors mes habits & je m'étendis ſur le pavé de la ſalle. Auſſi-tôt un Maure s'approcha de moi, me jetta ſur le corps quelques ſeaux d'eau tiède, & ſe mit à me pétrir la peau, & me la preſſer par-tout pour en faire ſortir juſqu'à la moindre ordure ;

enſuite, en me faiſant prendre différentes attitudes forcées, mettant ſon genou ſur mon eſtomac, il me fit craquer toutes les articulations des bras, des jambes & des cuiſſes. Les reins & les vertèbres du dos & du cou ne furent pas plus épargnés. Si je n'euſſe été prévenu, j'aurois craint qu'il ne me diſloquât quelque membre : mais j'admirois ſon habileté à me plier & m'étendre ainſi dans tous les ſens, ſans que j'éprouvaſſe la moindre douleur. M'ayant abandonné pendant quelques minutes pour me laiſſer repoſer, il revint, peu après, armé d'une étoffe un peu rude, avec laquelle il me frotta par-tout le corps, exactement comme un cheval que l'on étrille. Il eſt étonnant combien, par cette opération, l'on enlève d'ordures de la peau. Après ces frictions & de nouvelles lotions d'eau tiède, je repris mes *bernus*, & je me rendis, par degrés, dans le veſtibule, où l'on eut ſoin de me faire repoſer, & de me bien couvrir, juſqu'à ce que la forte tranſpiration eût été un peu diminuée.

Ces étuves, à Bonne, ne ſont nullement décorées; mais chez les Turcs & dans les grandes villes de Barbarie, elles ſont magnifiques, en beau marbre blanc. Un établiſſement auſſi utile pour la propreté & la ſanté, mériteroit bien d'être plus multiplié en Europe. C'eſt peut-être le remède le plus efficace pour guérir toutes ſortes de rhumatiſmes, de gouttes, de ſciatiques, & ſur-tout les maladies de la peau.

Les Maures s'en ſervent auſſi pour le mal vénérien : mais pour en retirer la même utilité que les Maures, il faudroit s'en ſervir comme eux, y faire uſage des mêmes frictions ; car, qu'eſt-ce qu'un ſimple bain à l'eau froide ou tiède ? S'il enlève de la peau les ordures les plus groſſières, combien n'en reſte-t-il pas qu'on ne peut enlever que par les frictions faites dans le moment d'une forte tranſpiration ? Outre cela, le craquement des articulations, opéré par les Maures avec tant de dextérité, donne aux membres une ſouplеſſe, une agilité très-ſenſible lorſque l'on ſort des étuves. Pendant ces opérations, l'on éprouve une langueur aſſoupiſſante & une forte propenſion au ſommeil, genre de volupté qui plaît beaucoup aux Turcs.

Les environs de la ville de Bonne ſont extrêmement agréables & bien cultivés. Il y a beaucoup de jardins remplis d'arbres fruitiers, particulièrement de *jujubiers*, d'où vient que le nom arabe (1) de cette ville ſignifie *la place des jujubes*. Les jardins forment des promenades très-agréables, où l'on peut aller paſſer la chaleur du jour à l'abri des rayons du ſoleil. Les Maures de Bonne, plus policés & plus habitués avec les Européens que ceux des montagnes, ſont auſſi moins inſolens. J'en ai rencontré pluſieurs dans leurs jardins, qui vinrent me préſenter

(1) *Baled el unied.*

des fruits. Ç'aurcit été une impoliteſſe très-grande de ne les pas accepter.

En ſortant de la ville par la porte qui conduit au *Port Génois*, l'on paſſe devant le cimetière des Maures. Il eſt ſur une éminence, en plein champ, ſans clôture, & ne ſe diſtingue que par le grand nombre de tombeaux en pierres blanches élevés au-deſſus de la foſſe des perſonnes de diſtinction. Ces tombeaux ſont ſurmontés de deux petites pyramides en aiguilles aux deux extrémités de la tombe. Il ſeroit imprudent à un Chrétien d'approcher de trop près de ce lieu.

L'on rencontre auſſi de diſtance à autre de petites moſquées iſolées, ſurmontées d'un dôme, & ornées en devant d'une galerie formée par pluſieurs colonnes; elles ſervent d'habitation aux *Marabous*. Ce ſont des eſpèces de ſolitaires, en grande conſidération, qui affectent la plus grande exactitude à obſerver la loi. On les conſulte dans les maladies & les circonſtances fâcheuſes de la vie. Ils diſtribuent des taliſmans auxquels les Maures ajoutent une foi entière. Comme il eſt permis, tant aux hommes qu'aux femmes, d'aller les viſiter ſous prétexte de dévotion, leurs demeures deviennent ſouvent des lieux de proſtitution.

Je n'avois garde d'imaginer que moi, Prêtre Romain, je me ſerois trouvé un jour en concurrence de droits avec un Marabous Arabe. Le fait vient

cependant de m'arriver. A l'instant qu'un bateau de service de la Calle touchoit le môle de Bonne, le Patron, en débarquant, tomba mort sur la place. Me trouvant sur le lieu, je fus obligé de l'enterrer. Les Chrétiens, qui ne sont pas une dixaine à Bonne, ont acheté un terrein sur les bords de la mer pour y former un cimetière. La mer étant trop agitée, je fis conduire le cadavre sur une mule, par des chemins détournés, au lieu de la sépulture. Je m'y étois rendu de mon côté avec les Messieurs du comptoir, portant, sous le costume arabe, l'habit ecclésiastique. A peine ai-je commencé quelques prières, qu'un *Marabous* voisin, informé, je ne sais comment, de ce qui se passoit, accourt furieux : il m'apostrophe par des invectives, & d'un air menaçant veut faire enlever le cadavre, prétendant que pour l'enterrer dans un terrein qui lui appartenoit, il falloit lui payer un droit. Comme nous étions en force, je me moquai de ses menaces, & je lui dis que s'il lui étoit dû quelque chose, il n'avoit qu'à nous accompagner, après la cérémonie, chez le Kaïde de Bonne, qu'on lui rendroit justice, & je continuai mes fonctions, tandis que l'on tenoit ce *Marabous* en respect à la pointe du fusil. Il revint avec nous à Bonne, & se présenta chez le Kaïde, que nous avions prévenu de l'enterrement, pour lequel nous avions payé. Le Kaïde, indigné que ce coquin, qu'il n'aimoit pas, s'avisât de vouloir retirer

des droits qui lui avoient été payés, ordonna qu'on lui appliquât cent coups de bâton. Comme ce Marabous m'accabloit d'injures, quoique j'eusse demandé grace pour lui : *qu'as-tu à te plaindre*, lui dis-je, *ne t'ai-je pas promis que tu serois payé ?* Je suis persuadé que ce dévot Musulman ne s'avisera plus de réclamer ses droits aux enterremens des Chrétiens.

Le comptoir de la Compagnie d'Afrique à Bonne est composé d'un Agent (1), & de quatre à cinq Officiers subalternes. Le commerce que l'on y fait avec les Maures, consiste en cire, grains, cuirs & laines, pour lesquels l'on paie de fortes sommes au Bey de Constantine. La plaine de Bonne fournit considérablement au commerce par les grains que l'on y cultive, & par les troupeaux nombreux qui y paissent. Elle a près de douze lieues d'étendue. La rivière de *Seïbouse* la traverse en entier. J'ai rencontré dans cette plaine de superbes jardins où les limons, les citrons & les oranges étoient en si grande abondance, que ces fruits se desséchoient sur l'arbre. Le *Riccin en arbre* y est commun. Ce n'est qu'une variété

(1) J'ai infiniment d'obligations à M. Barre, Agent de la Compagnie d'Afrique à Bonne, pour les lumières & les secours qu'il m'a fournis dans mes recherches & mes courses. Son amitié & son extrême honnêteté m'ont fait trouver dans cette ville un délassement bien agréable, sur-tout dans un pays où il est si rare de jouir des douceurs de la société.

du *Riccinus communis* de Linné, que Tournefort appelle *Riccinus Africanus maximus caule geniculato rutilante*. Le *Daucus visnaga*, que j'ai vu vendre à Marseille pour cure-dent, croît aussi dans cette plaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXI.

A Madame de....

Il faut, Madame, des ordres aussi précis que les vôtres, pour me déterminer à vous peindre les mœurs & l'état des femmes Arabes. Votre sexe est trop avili, trop maltraité dans ce pays, pour que j'eusse jamais osé vous en offrir le tableau. Les Arabes ne sont point du tout galans ; peut-être leur pardonnerois-je, si du moins ils étoient humains : mais cette vertu est si étrangère à leur cœur, qu'ils regardent la femme comme un être infiniment au-dessous d'eux. C'est beaucoup, s'ils la préfèrent à leur jument.

Le mariage n'est point ici un contrat qui exige le consentement de deux parties. C'est une vente faite entre les parens de la femme & celui qui la veut pour épouse. Il n'a pas besoin, pour l'obtenir,

de gagner ſon cœur, de mériter ſes bonnes grâces; mais qu'il ſe préſente avec une ou deux vaches bien belles, bien nourries, il eſt aſſuré d'être fort bien reçu. Les parens gardent les vaches, & lui livrent leur fille. Qu'elle ſoit heureuſe ou malheureuſe, ce n'eſt plus leur affaire : elle eſt vendue. Si elle déplaît à ſon époux, il la renvoie à ſes parens, & en achète une autre, ou même pluſieurs, quand il eſt riche. Si la femme répudiée plaît à quelque autre, celui-ci peut en faire l'emplette : elle lui coûtera moins, ayant eu déjà un premier mari.

Les femmes ſont ſeules chargées de tous les détails du ménage, très-fatigans par fois, ſur-tout quand ces hordes Arabes changent ſouvent de lieu. Moudre le blé, en former le courcouçon, l'apprêter; traire les vaches, battre le beurre, tout cela eſt l'ouvrage des femmes ; mais c'eſt le plus facile. Tandis que les hommes paſſent leur vie dans l'oiſiveté, ils abandonnent aux femmes les plus rudes travaux. Ce ſont elles qui vont couper le bois, & le charrient avec fatigue ſur leurs épaules. Je les ai ſouvent rencontrées avec des fardeaux ſi énormes, qu'il me falloit être bien près pour diſtinguer, ſous un fagot de ramée, une petite figure humaine toute dégouttante de ſueurs & exténuée de travail : ce ſont elles encore qui ſouvent ſement & labourent. Mais c'eſt bien pis quand il eſt queſtion de lever le piquet. L'homme monte à cheval fort paiſiblement,

ſans autre fardeau que ſes armes : la femme marche à pied, chargée des uſtenſiles de ménage, & quelquefois de la tente, quand il ne ſe trouve point de bête de charge pour la porter. Le mari a ſouvent la cruauté de l'accabler de coups, lorſqu'en cet état elle ne peut point ſuivre le pas du cheval. C'eſt ainſi qu'elle voyage à travers les ſables brûlans, n'ayant ſouvent point de quoi boire & manger.

Eſclave, plutôt que compagne de ſon mari, elle ne peut attendre de ſa part aucune affection de tendreſſe. Le mari ne parle jamais qu'en maître impérieux, & qui connoît la ſupériorité que la Nature lui a accordée ſur la femme, en le rendant le plus fort. Ces malheureuſes ſont au-deſſous de leurs enfans, & même de leurs eſclaves : elles ne mangent qu'après eux, & ſont obligées de ſe contenter de leurs reſtes. Lorſque les travaux ne les appellent pas au dehors, elles reſtent toujours renfermées ſous les tentes, où elles croupiſſent dans l'ordure & au milieu de la vermine. Preſque toutes ont la gale, & répandent au loin une odeur infecte. Leur habillement n'eſt compoſé que de quelques lambeaux craſſeux qu'elles ne lavent jamais. Elles n'ont point de linges, & portent ſur elles leur chétive garde-robe.

En exercice continuel, le temps de leur groſſeſſe n'eſt pas même une raiſon pour faire diminuer leurs travaux ; elles ne les interrompent qu'au moment

de l'accouchement. Il n'y a, parmi elles, ni sages-femmes, ni chirurgiens. Elles se délivrent elles-mêmes; leur lit de douleur est la terre nue. Plusieurs lavent leur enfant dès qu'il est né, & l'enveloppent dans un pan de leur robe; elles l'abandonnent, pour tout le reste, à la Nature, & ne lui accordent que ce qu'il lui faut pour l'aider à vivre. A peine accouchées, ces femmes reprennent leurs travaux, & y ajoutent celui de nourrir leurs enfans. Quoique très-peu soignés, étendus sur un peu de paille, à peine enveloppés de quelques langes, sans maillots & sans ceins, exposés à toutes les injures de l'air, ces enfans deviennent cependant forts & vigoureux en très-peu de temps, & ne tardent pas à suivre leurs mères dans la campagne.

Les Arabes montagnards sont bien moins jaloux que ceux des villes: il n'y a que les chefs qui tiennent leurs femmes renfermées. Quand même les autres le voudroient, ils ne le pourroient pas, à moins qu'ils ne se déterminassent à remplacer leurs femmes dans les travaux de la campagne; mais l'oisiveté est bien plus forte en eux que la jalousie. Ces femmes n'ont jamais la figure couverte; elles seules cependant devroient porter des voiles, plutôt destinés à masquer la laideur qu'à cacher la beauté. Jamais je n'ai vu de plus laides créatures. Leur teint est couleur de suie, leur peau aride & brûlée, leur figure peinte de différens signes bizarres, formés avec

de la poudre à canon & de l'antimoine. A peine ſont-elles ſorties de l'enfance, que les ſignes d'une vieilleſſe prématurée s'annoncent ſur leur viſage. Les rides ſe ſillonnent de bonne-heure; mais il eſt aiſé de voir qu'ils ne ſont que l'effet des travaux forcés & du malheur, & non le ravage des années. Il eſt impoſſible de les enviſager ſans ſe ſentir ému de compaſſion. Les graces touchantes du jeune âge n'ont pas le temps de ſe développer. De l'enfance à la vieilleſſe il n'y a preſque aucune gradation. Des yeux éteints, un air abattu & conſterné, des joues renfoncées, le dos courbé par le poids du travail, dans tout leur extérieur les ſignes de la plus affreuſe miſère, l'abattement, l'ennui, une noire & ſombre mélancolie, tel eſt, Madame, le portrait de la plupart des Arabes montagnardes. Elles ſe marient très-jeunes, ſont peu d'enfans, & terminent de bonne-heure leur malheureuſe carrière.

Dans les villes, les femmes perdent du côté de la liberté, ce qu'elles gagnent du côté du travail. Elles ſont ſoumiſes, par la jalouſie de leurs maris, à une priſon perpétuelle. Les femmes de diſtinction ne ſortent jamais. Celles que l'on rencontre dans les rues ſont les femmes du bas peuple : elles portent un très-grand voile blanc & épais, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. Elles ont encore le viſage couvert d'un autre voile appliqué comme un maſque ſur leur figure. Leur habillement de deſſous eſt un grand

bernus

bernus blanc, arrangé en forme de robe. Elles ont toutes de longs caleçons qui leur tombent jusques sur les talons. Leur chaussure est une paire de souliers à talons élevés. Sous un semblable accoutrement, ces femmes paroissent enchâssées dans un gros paquet de linge : il est impossible de juger ce qu'elles sont sous ces larges étoffes qui masquent toutes leurs graces. Dans les maisons elles quittent une partie de ces habillemens, & le soir, lorsque leurs maris sont à la mosquée, il n'est pas rare de voir les femmes respirer le frais sur leurs terrasses : mais elles disparoissent à la vue d'un homme, je veux dire d'un Musulman ; car elles aiment beaucoup les Chrétiens ; & lorsqu'elles les apperçoivent, elles offrent volontiers à leurs yeux tout ce que la jalousie de leurs maris les force de cacher. Avec de semblables dispositions, & sur-tout avec une contrainte aussi grande, une intrigue seroit bientôt formée & terminée ; mais ici l'on ne connoît pas de plus grand crime que la galanterie, sur-tout dans un Européen. Si l'on est surpris, la mort est inévitable. Il n'y a, pour s'y soustraire, d'autre moyen que d'embrasser la religion de Mahomet, & d'épouser la femme que l'on a séduite. Si elle est mariée, il n'y a de ressource ni pour l'un, ni pour l'autre. La femme est renfermée dans un sac & jettée à la mer ; l'homme est brûlé vif ou coupé par morceaux.

Les femmes des villes, n'étant point comme les

montagnardes, brûlées par le soleil & accablées de travaux, sont presque toutes d'une grande beauté, d'une blancheur éblouissante, & d'une taille très-avantageuse. Leur démarche est noble & composée, leur port majestueux : mais elles manquent de ces agrémens que donne l'usage de la société. Mortes au monde & aux douceurs de la vie sociale, ces charmantes recluses ne vivent que pour un seul homme, qui s'occupe peu de les dédommager de la privation de leur liberté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXII.

A M. F.... D. M.

JE viens, mon cher Docteur, de faire une rencontre bien intéressante. Comme je me disposois à me mettre en route pour *Constantine*, M. Desfontaine se rendit de cette ville à Bonne. Il y a plus de deux ans qu'il voyage en Barbarie, envoyé par l'Académie des Sciences pour faire des recherches en Histoire Naturelle, particuliérement en Botanique. Cette heureuse circonstance m'a fait changer d'idée : j'ai différé mon voyage de Constantine pour profiter du peu de temps qu'il reste à M. Desfontaine

à passer en Barbarie. Ce savant Académicien a bien voulu m'associer à ses recherches & me communiquer ses lumières. Voici le détail de nos principales courses.

Après avoir employé près de quinze jours à parcourir au loin les environs de Bonne, où nous trouvâmes encore quelques plantes d'automne, nous partîmes pour la Calle, accompagnés de deux *Déras*, ou soldats Maures, & de deux autres Maures pour conduire nos bagages. Nous nous rendîmes la première journée à la Mazoule, où nous dressâmes notre tente dans le jardin du chef Aly-Bey, pour y passer la nuit. Le lendemain nous allâmes visiter le *Bastion de France*, en nous détournant un peu de notre route. Nous n'y trouvâmes que des ruines, quelques pans de murailles, des maisons délabrées, des monceaux de pierres, & d'assez belles caves. Ce lieu, qui formoit autrefois le centre du commerce de la Compagnie d'Afrique, & son principal comptoir, est aujourd'hui absolument désert, environné d'épaisses broussailles, & de rochers escarpés, retraite des panthères & des lions. Tout le plat pays des environs est mal-sain, & infecté par plusieurs grands lacs. Nous recueillîmes au *Bastion* d'assez jolies plantes marines & quelques corallines : mais je n'oublierai jamais l'acquisition que nous fîmes d'une très-belle espèce d'*Ipomea*. Une fleur aussi grande que celle du Liseron ordinaire,

mais du plus beau rouge, s'élevoit au-dessus d'une broussaille impénétrable. En frappant nos regards, elle excita vivement nos desirs; mais il étoit bien difficile d'en faire la conquête. L'endroit avoit un fond marécageux; la végétation y étoit très-abondante; outre les serpens & peut-être quelque animal féroce qu'elle pouvoit dérober à nos regards, il étoit bien difficile de pénétrer l'espace d'une demi-portée de fusil au milieu des épines & des ronces qui nous cachoient tout-à-fait. Malgré cela, nous risquâmes l'entreprise, & marchant tantôt dessus, tantôt dessous la broussaille, nous arrivâmes enfin jusqu'à cette jolie plante, mais percés de sueurs, nos habits en lambeaux & nos mains ensanglantées. Ce ne fut pas la seule plante qui nous dédommagea de nos fatigues. Nous y trouvâmes encore plusieurs autres espèces nouvelles. Enfin nous arrivâmes à la Calle, où nous fûmes reçus sans être soumis à la quarantaine, n'y ayant plus dans les environs aucun soupçon de peste. La Calle ne peut être un séjour indifférent pour un Naturaliste. La pêche du corail, les productions marines, la variété de ses environs sauvages & incultes, des étangs, des prairies, des bois, des montagnes, des plaines de sables présentent une foule de plantes, d'insectes, d'oiseaux & de reptiles peu ou point connus.

Nous passâmes une quinzaine de jours à la Calle, après lesquels j'accompagnai de nouveau

M. Desfontaine à Bonne, où il devoit s'embarquer pour retourner en France. Le jour que nous arrivâmes en cette ville ne s'effacera jamais de mon souvenir, par les dangers & la fatigue qu'il nous fallut essuyer. Nous nous proposions de faire près de vingt-quatre lieues ce jour-là. En route dès trois heures du matin, nous n'avions pas encore fait une demi-lieue que nous fûmes accueillis d'une très-forte pluie, qui ne nous quitta point jusqu'à *Bonne*, & ne nous permit même point de mettre pied à terre un instant, pour prendre un peu de nourriture. Nous fîmes nos repas comme les anciens Chevaliers, tout en trottant, & sans quitter la selle de notre cheval. Il faisoit déjà nuit lorsque nous arrivâmes à la rivière de *Seïbouse*, presque aussi large que la Seine. Il n'y a point de pont. On la passe ordinairement à gué, à la nage, ou dans un bateau qui se trouvoit alors sur la rive opposée, mais sans batelier: un des Maures qui nous accompagnoient se jette à la nage, & nous l'amène. Nos personnes & nos effets embarqués, il étoit question de faire passer la rivière à nos chevaux en les tenant par la bride, mais leurs efforts nous ramenoient continuellement sur le rivage, & empêchoient l'action de la rame. Forcés de les laisser aller en liberté, nous fûmes assez heureux, après une heure de fatigue, de les voir arriver avant nous de l'autre côté du rivage.

M. Desfontaine débarque le premier sur les épaules

d'un Maure. J'en attendois le même ſervice ; mais comme nos chevaux ſe battoient, craignant qu'ils ne nous échappaſſent dans l'obſcurité, mes compagnons de voyage s'occupèrent d'abord à les rattraper : ce ne fut pas ſans peine. Pendant ce temps je reſtai ſeul, oublié ſur mon bateau, qui, ſans m'en appercevoir, prit inſenſiblement le large. J'étois porté par le courant de l'eau droit à la mer à un quart de lieue de-là. M. Desfontaine le remarqua le premier, & m'avertit du danger. J'eſſayai auſſi-tôt de ramer ; mais j'étois ſi troublé & ſi mal-adroit à manier les rames, que je ſerois infailliblement péri, ſans le Maure qui ſe jetta de nouveau à la nage, & me ramena ſain & ſauf ſur le rivage.

Sortis de ce premier embarras, nous cherchâmes où nous pourrions paſſer la nuit à couvert de la pluie dont nous étions percés. Les portes de Bonne devoient être fermées ; à tout haſard nous cherchâmes à nous acheminer vers cette ville. Nous nous trouvions alors dans un vaſte marais entre Bonne & l'ancienne Hippone. Pluſieurs ravins très-groſſis le traverſoient, & l'eau couvroit preſque le marais. Nous errâmes pendant près de deux heures au milieu de l'eau, ſans trop ſavoir où nous allions. Nos chevaux très-fatigués s'abattoient à chaque inſtant, ou ſe cabroient, effrayés par les éclairs & le tonnerre qui grondoit au-deſſus de nos têtes.

Notre parti étoit presque déjà pris d'attendre le jour dans cette position alarmante. Cependant nous marchions toujours, lorsque tout-à-coup nous entendîmes la voix d'un Arabe. Il nous avertit que si nous avancions encore quatre pas, nous allions périr dans un ruisseau extrêmement grossi; mais ce coquin refusa plus d'une demi-heure de nous remettre dans le vrai chemin. Il fallut le payer d'avance, encore étoit-il capable, après avoir reçu notre argent, de nous laisser-là, & de s'enfuir: mais il fut de bonne-foi; il nous fit passer un ravin à gué, & nous conduisit jusqu'aux portes de Bonne, où il ne nous fut pas possible d'entrer.

Nous n'eûmes alors d'autre ressource, pour passer le reste de la nuit à couvert, qu'un *fondouk* ou auberge des Maures, hors des portes de la ville, où se rassemble la plus infame canaille. Nous nous y présentâmes; mais nous fûmes dans l'instant accablés d'invectives & de malédictions par les Arabes qui y logeoient. Cependant à force de disputer avec eux, & sur-tout de leur offrir de l'argent, ils nous reçurent, & nous conduisirent dans un galetas, où nous trouvâmes pour tout meuble une simple natte. Nous avions grand froid, l'eau découloit de toutes parts de nos habits, que nous fûmes obligés de garder, n'ayant pas de quoi changer.

Dans ce pitoyable état, nous trouvions encore notre position très-heureuse en comparaison de ce

qu'elle auroit pu être, & nous nous livrions à la joie qu'inſpire le danger paſſé. Etendus ſur une natte au lieu de lit, avec des habits mouillés pour couverture, la tête appuyée ſur la ſelle de notre cheval, nous eſpérions, à l'aide d'un petit réchaud du feu que l'on nous avoit donné, goûter un peu de repos : mais le mauvais temps ne nous le permit pas. Une forte pluie, mêlée de grêle, remplit en un inſtant notre galetas de plus de deux pouces d'eau, qui faiſoient ſoulever notre miſérable natte; à chaque coup de tonnerre il ſe détachoit de notre plafond des placards qui nous tomboient ſur le corps. Je croyois que nous reſterions enſevelis ſous ces ruines au milieu de l'eau qui y entroit de plus en plus. Heureuſement il y avoit dans cette chambre, comme dans toutes celles des Arabes, une pièce de bois en travers à quatre pieds d'élévation, en forme de *juchoir*, pour y placer les ſelles & les harnois des chevaux. Ce fut-là en effet où nous nous *juchâmes* pour éviter l'eau. A la pointe du jour nous entrâmes dans Bonne, & nous nous rendîmes au comptoir de la Compagnie d'Afrique, où les bons traitemens nous firent oublier toutes nos fatigues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIII.

Au même.

Il est bien difficile, mon cher Docteur, de rester long-temps en place dans un pays comme celui-ci, avec le goût de l'observation & de l'Histoire Naturelle. Aussi, à peine étions-nous remis des fatigues de notre dernier voyage, que nous songeâmes à en recommencer un nouveau. On nous avoit beaucoup parlé de certaines eaux bouillantes qui se trouvent à mi-chemin de Constantine, & que l'on nomme dans le pays *les Bains enchantés* (*Hammam meskouteen*) : nous formâmes le projet de les visiter ; & ayant obtenu du Kaïde de Bonne quatre cavaliers pour nous escorter, nous nous mîmes en route.

Notre première journée fut assez belle, à l'exception de quelques nuages orageux qui percèrent nos habits, mais que le soleil eut assez de force pour sécher. Après avoir traversé la vaste plaine de Bonne, nous nous arrêtâmes aux premières montagnes, où nous trouvâmes, dans les fentes des rochers, plusieurs couches perpendiculaires de *spath pesant*. Nous terminâmes notre première journée à six lieues en avant au milieu de ces montagnes, & nous dressâmes notre tente près d'un

Douare assez considérable. Nous eûmes d'abord quelques insultes à essuyer de la part des Maures, peu accoutumés à voir des Chrétiens; mais la présence de nos cavaliers leur en imposa. La nuit fut très-orageuse. Toutes ces gorges de montagnes sont habitées par des lions, dont nous entendîmes, jusqu'au point du jour, les affreux rugissemens: mais aucun n'approcha d'assez près pour nous épouvanter.

Le lendemain, après avoir passé une suite de montagnes qui tiennent à l'Atlas, n'ayant d'autre chemin que des rochers très-escarpés, des abîmes profonds, des forêts sombres & désertes, des gorges extrêmement dangereuses, nous descendîmes en pente-douce dans un large vallon où se trouvent les eaux bouillantes. Une vapeur épaisse & noire sort de ces gorges profondes, & vicie au loin l'air des environs. Le terrein calciné & brûlant faisoit, à chaque pas, soulever nos chevaux. La Nature en ce lieu nous parut en convulsion. Au lieu d'une eau pure & limpide, il ne sort du sein de la terre que des eaux brûlantes, roulant le bitume & le soufre. Elles bouillonnent au sommet de petites élévations, d'où elles s'échappent par des ouvertures circulaires d'environ deux pieds de diamètre, tombent en nappe, & forment un petit ruisseau qui coule au bas du vallon, & grossit dans sa course. Nous n'avons pu le suivre que de l'œil à travers d'énormes rochers coupés à pic.

Nous pénétrâmes jusqu'au *Crater* (ce sont les ouvertures circulaires dont je viens de vous parler); nous y recueillîmes de très-belles productions, particuliérement des dépôts calcaires de différentes figures, en étoiles, en champignons, en aiguilles, &c. Ils approchent beaucoup de la *zéolite*, & forment, comme elle, une gelée dans l'acide nitreux: mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peines & de dangers que nous vînmes à bout de les enlever. Outre que nous étions suffoqués par les vapeurs de l'eau, il nous falloit encore éviter bien attentivement d'y tremper les pieds, ou de nous brûler les mains, en enlevant quelques-unes des productions du *crater*. D'ailleurs la terre, creuse & calcinée dans tous ces endroits, peut, à chaque instant, se briser sous les pas du Naturaliste, qui ne sortiroit pas intact d'un bain aussi brûlant. Il faut la sonder avec soin, & n'avancer qu'avec beaucoup de précaution, en évitant de rencontrer l'eau qui découle de toutes parts. Malgré cela, nos mains, nos habits & nos souliers eurent beaucoup à souffrir. Nous recueillîmes de belles stalactites, du soufre & du vitriol natif. Dans les endroits où l'eau bouillonne avec plus de force, le mercure monte jusqu'au 76e degré. Il baisse à mesure que la surface de l'eau s'élargit, & offre plus de contact à l'air extérieur. L'on rencontre de distance à autre de grosses pyramides en pierres calcaires calcinées, dont la formation se devine

aiſément. L'eau jailliſſant autrefois à leur ſommet & tombant en nappe, a peu à peu miné la terre des environs, & formé ces pyramides naturelles. L'on trouve encore ſur pluſieurs d'entre elles d'anciens *craters* bouchés, ou preſque détruits.

Les Maures viennent prendre les bains dans l'endroit où la chaleur de l'eau eſt ſupportable. Ils s'en trouvent bien pour les douleurs de rhumatiſme, de goutte, & pour les maladies de la peau. Ces eaux étoient connues des Romains, qui probablement y avoient établi des bains chauds. Nous découvrîmes près de-là une maiſon romaine très-bien conſervée : il n'y manquoit que la couverture.

L'eſpace qu'occupent ces différentes ſources eſt d'environ douze cens pieds, tant en longueur qu'en largeur. Nous avons été forcés de faire nos obſervations un peu à la hâte, tant pour ne pas nous laiſſer ſurprendre par la nuit dans ce lieu dangereux, que détournés de nos travaux par l'arrivée de pluſieurs Arabes indomptés. Ils n'étoient d'abord que trois ou quatre ; mais le nombre augmentoit peu à peu ; & quoique nous leur euſſions fait part de nos proviſions, ils commençoient déjà à nous tenir des propos inſultans. Nous y faiſions peu d'attention, mais un de nos *Spahis* ayant entendu le complot qu'ils faiſoient de nous attendre dans un défilé très-étroit pour nous voler & nous aſſaſſiner, nous montâmes au plus vîte à cheval, & nous nous éloignâmes

de ces *bandits*, qui nous accablèrent d'invectives en voyant que nous leur échappions. Nous eûmes passé les gorges dangereuses où ils devoient nous attendre, avant qu'ils eussent eu le tèmps de s'y attrouper. Ces malheureux vivent dispersés dans les forêts; ils habitent les creux des rochers, d'où ils ne sortent que pour fondre sur le voyageur, le dépouiller & l'assassiner. Ils n'ont ni troupeaux, ni moissons; les racines, les fruits sauvages sont leur nourriture, quand ils ne peuvent en avoir d'autres des hordes civilisées. Ils portent sur leur figure le caractère de la férocité & de la plus affreuse indigence. Ils sont presque nus; leur teint est olivâtre, leur visage maigre & décharné.

Arrivés au sommet de la plus haute montagne, nous fûmes assaillis par une grêle si abondante & si forte, que nos chevaux refusèrent d'avancer, & nous tinrent dans la même position pendant plus d'une demi-heure. Une pluie très-froide succéda à cet orage, & ne nous quitta point pendant six lieues.

La nuit commençoit à nous gagner; nous avions grand besoin de repos, & sur-tout d'un abri pour nous sécher & nous chauffer. Nous rencontrâmes, sur le penchant de la montagne, en nous détournant un peu, une horde d'Arabes tributaires du Bey de Constantine. Nous nous présentâmes pour passer la nuit sous une de leurs tentes; nous ne pouvions dresser la nôtre, la terre étant par-tout couverte

d'eau. Ils firent d'abord les difficiles, & nous jurèrent qu'ils n'avoient aucune nourriture pour nous & pour nos chevaux : mais quelques coups de bâton administrés à leur chef par les bras nerveux de nos *Spahis*, leur firent bientôt trouver tout ce dont nous avions besoin. Ces soldats sont tellement redoutés par les Arabes tributaires, qu'ils commettent impunément les plus odieuses vexations. Ils ne demandent jamais rien que le bâton ou le sabre à la main.

Il est vrai que c'est, auprès des Arabes, le seul moyen d'obtenir même le nécessaire. L'argent, dont ils sont cependant si avides, a moins d'empire sur eux que les menaces & les coups. Ces mœurs sont si étonnantes, si éloignées des nôtres, j'ose même dire de la Nature, qu'elles sont à peine croyables. J'ai cependant tous les jours occasion de les observer. Pour jouir d'une certaine considération dans l'esprit des Arabes, & en obtenir quelque chose, il faut bien se garder d'employer auprès d'eux ces manières douces & honnêtes des peuples policés, & de leur témoigner de la reconnoissance ou de l'amitié. Ils s'imaginent alors qu'on les craint; ils en deviennent plus fiers, plus impertinens, plus opiniâtres à tout refuser. Si, au contraire, on leur en impose par un extérieur menaçant; si on leur commande en despote; si on les traite, en un mot, comme un vil troupeau d'esclaves; alors dociles &

soumis, ils n'osent rien refuser; ils viennent humblement baiser la main de leur tyran, & traiter de leur seigneur & de leur maître le dernier soldat de la milice turque. Les coups de bâton sont donc un cérémonial nécessaire. Pendant qu'ils s'administrent, les femmes sortent de leurs tentes, & se mettent à heurler d'une manière effrayante; mais les cris ne suspendent point un seul instant le bras du soldat turc. Dès que les nôtres eurent signifié leurs requêtes, l'on nous introduisit sous une tente, & nous ne tardâmes pas à avoir tout ce dont nous avions besoin. Malgré cela, nous étions très-mal à l'aise sous une tente déchirée, & à jour de tous côtés. La pluie, mêlée de grêle & de tonnerre, dura toute la nuit; nous la passâmes dans nos habits mouillés, étendus sur une terre humide & tremblans de froid. Nous étions couchés pêle-mêle avec les hommes & les femmes Arabes, au milieu des vaches, des moutons & des chèvres, qui, trop familiers pour nous, se glissoient adroitement le long de notre dos pour y sécher leur toison. Dans des lits comme les nôtres, l'on n'est point tenté de se livrer aux douceurs du sommeil du matin. Dès l'aube du jour tout fut prêt pour notre départ. Nous glissâmes secrètement quelques pièces de monnoie à nos hôtes, à l'insu de nos *Spahis*, qui les leur auroient enlevées s'ils s'en étoient apperçus.

Nous arrivâmes à *Bonne* sans autre accident que

la grêle & la pluie, qui ne nous quittèrent que vers le milieu de notre troisième journée. Le chemin que nous suivîmes étoit, en partie, l'ancien chemin romain qui conduisoit d'*Hippone* à *Cirthe*. Nous le retrouvâmes presque entier dans plusieurs endroits, & nous vîmes, de distance à autre, des restes d'anciennes maisons bâties en pierres quarrées. Il nous fallut, pendant plusieurs lieues, gravir contre des montagnes si escarpées, que nos chevaux avoient peine à s'y tenir. Le sol étoit très-pierreux & fort inégal : des chevaux ferrés n'auroient jamais pu s'en tirer ; mais les Arabes ne connoissent point cet usage. Un autre passage, plus dangereux encore, est celui de la *Seïbouse*, que nous fûmes obligés de traverser cinq à six fois à gué. Quand elle coule entre les montagnes, son lit est plein de très-gros cailloux ronds, sur lesquels les chevaux ne placent qu'un pied chancelant. Les nôtres avoient quelquefois de l'eau jusques pardessus la selle. Dans l'hiver, quand cette rivière est grossie, il y périt beaucoup de monde. Les Romains y avoient bâti plusieurs ponts, mais ils ont tous été détruits par les Arabes : on n'en retrouve que les ruines.

Peu de jours après notre retour à *Bonne*, M. Desfontaine s'embarqua pour Marseille. Je ne le vis partir qu'avec un très-grand regret ; mais l'espoir d'avoir acquis un ami aussi précieux, adoucit le chagrin de m'en voir si-tôt séparé. J'attends, pour

continuer

continuer mes courſes, que le temps ſoit moins pluvieux. Les pluies d'automne vont ranimer la végétation, & nous faire jouir, dès le mois de janvier, de toutes les douceurs du printemps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

Au même.

Il eſt bien juſte, mon cher Docteur, après vous avoir promené depuis ſi long-temps au milieu des déſerts, des montagnes, des ruines & des villes de la Numidie, de vous conduire à la capitale; mais je vous préviens qu'en partant d'*Hippone*, quand nous aurons traverſé la vaſte plaine de *Bonne*, il nous faudra entrer dans des montagnes très-eſcarpées & très-hautes; nous rencontrerons peut-être les Arabes *Ly-Aïshah*, qui habitent les gorges d'*Artyah*. Paſſons vîte, & ne nous arrêtons pas long-temps avec eux. La plupart ſont indomptés; malgré notre eſcorte & nos armes, ſi nous leur donnions le temps de ſe réunir, nous ſerions perdus. La nuit arrive; il faut néceſſairement que nous couchions au milieu de ces rochers. Voilà, dites-vous, des forêts bien noires, des gorges bien profondes, & une ſolitude

fort triſte; j'en conviens, & même nous devons nous attendre à recevoir cette nuit la viſite de ſa *majeſté*.

L'aurore paroît, plions notre tente, & partons. Quel magnifique ſpectacle! l'horizon ſe dore des premiers rayons du ſoleil; déjà le jour a frappé le ſommet de cette montagne, tandis que le voile de la nuit couvre encore la plaine. Vous vous arrêtez étonné! Je vous comprends. Un grand chemin, &, qui plus eſt, un grand chemin romain au milieu de ces rochers! Il n'y a point à en douter, c'étoit celui qui conduiſoit d'Hyppone à Cirthe. Nous le retrouverons de diſtance à autre juſqu'à Conſtantine; mais voyons des reſtes plus frappans encore. A deux lieues des *Hamman-meskouteen*, nous trouverons des ruines conſidérables ſur une éminence. Ce lieu porte aujourd'hui le nom d'*Annonay*. Au milieu de ces débris il exiſte un petit bâtiment quarré très-bien conſervé. Une croix figurée au-deſſus de la porte indique qu'il a probablement ſervi de chapelle aux Chrétiens. Voici une inſcription que l'on trouve parmi ces ruines :

M E M M I
V S M. F.
P R U D E N S
V. A N. X V.

Je ne vous engage pas à vous détourner de nouveau de ſept lieues pour viſiter *Alleegah*, autre ville

abſolument ruinée, qui étoit ſituée ſur le bord occidental d'une rivière qui porte ſon nom : encore moins irons-nous preſque juſqu'à la rivière *Serf* pour y trouver, ſous le nom de *ſeniore*, un énorme monceau de pierres, quelques pans de murailles, & à quelque diſtance une grande tour, dont il eſt difficile de deviner l'origine. D'ailleurs nous ne pourrions pas, avant la nuit, quitter ces lieux extrêmement dangereux par le grand nombre de bêtes féroces qui rempliſſent les forêts voiſines. Elles ſont ſi nombreuſes, que les *Girfah*, nation conſidérable qui reſte dans les environs, n'oſent fréquenter ces quartiers, malgré la bonté des pâturages. Allons plutôt chez les *Welled-Braham*. Ce pays eſt plus habité & moins couvert de forêts. Paſſons encore cette nuit dans les montagnes ; je vous promets pour demain une nature moins ſauvage.

Dites-moi, mon cher Docteur, à la vue des nombreux troupeaux qui deſcendent de ces collines éloignées, & qui s'étendent encore très au loin dans la plaine ; à l'aſpect de ces riches moiſſons, de ces immenſes & fertiles pâturages, ne vous appercevez-vous pas que vous approchez d'une grande ville ? Reconnoiſſez-vous ici l'*ancien grenier des Romains* (1)?

(1) L'Afrique, devenue province Romaine, étoit appellée *le grenier des Romains*, à cauſe des moiſſons abondantes que l'on y recueilloit tous les ans.

Voyez sur notre gauche ce nombreux *Douare*. Plus de deux cens tentes le composent. Les Arabes y sont tous cultivateurs ou bergers au service du Bey de *Constantine*. Comme ils ont un air d'opulence en comparaison de ces malheureux que nous avons rencontrés chez les *Ly-Aïshah!* Nous sommes assurés d'en être bien traités. Enfin je l'apperçois sur le sommet de cette montagne! Je te salue, patrie de Jugurtha & de Masiniſſa; je te salue, ville à jamais célèbre par l'ancienneté de ton origine, par les Rois que tu as renfermés dans ton sein, par tes longues guerres avec Rome & Carthage. Mais quelle étonnante révolution t'arrache au pouvoir des Romains, & te rend l'esclave d'une secte nouvelle! Le Calife est dans tes murs, & y règne en despote; tu abandonnes la religion du Christ, pour suivre celle d'un imposteur; & quoique l'Arabe, ton vainqueur, soit à son tour vaincu par le Turc, tu ne cesses point, malgré cela, d'avoir Mahomet pour Prophète.

Avant d'approcher plus près de la ville, arrêtons-nous un instant: ne vous attendez pas à y faire une entrée triomphante. Les injures, les imprécations, les crachats, & même les coups de pierres vont pleuvoir sur nous. Il est vrai que le Bey, dès qu'il est instruit de l'arrivée des étrangers, leur donne des *Chiaoux* pour les défendre des insultes de la populace. Mais cette canaille est si insolente, que, malgré les coups de bâton qui lui tombent de

toutes parts sur la tête & sur les épaules, nous n'aurons pas moins beaucoup de peine à pénétrer jusqu'au palais du Bey. Ne croyez pas que nous ayons audience en arrivant. Le Bey nous fera donner un logement où nous resterons sans sortir pendant trois, quatre jours, & peut-être davantage, jusqu'à ce qu'il plaise à son Eminence de nous permettre de paroître devant elle. Ainsi, tandis que nous jouissons encore de notre liberté, profitons-en pour parcourir les dehors de la ville, & en observer la situation.

A la vue de ces ruines, de ces pans de murs renversés, de ces restes de citernes & d'aqueducs qui s'étendent au loin dans cette plaine au *sud-oueſt*, ne vous paroît-il pas évident que l'ancienne *Cirthe* étoit beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui? C'est ici le seul côté par lequel on puisse entrer dans la ville, le reste de la montagne est un précipice affreux qui a plus de 200 toises en hauteur. Au bas coule le fleuve *Sufegmar*, ou le *Rummel*, que les Anciens appelloient *Ampsagée*. En avançant de quelques pas vers l'*est*, nous verrons le *Rummel* sortir de son canal souterrein, & former une grande cascade, au-dessus de laquelle se trouve la partie la plus élevée de la ville. C'est de-là que l'on précipite encore aujourd'hui les criminels comme on le faisoit autrefois (1). Au moyen d'un escalier taillé dans le

(1) J. Léon, L. V, pag. 211.

roc, l'on descend jusqu'au bas de la rivière, & l'on se trouve sous une voûte naturelle, où les femmes se placent pour laver leur linge sans être vues : mais elles sont souvent bien épouvantées par l'apparition de petites tortues, qu'elles prennent pour des esprits malins.

Ainsi Constantine, défendue par son assiette, l'est encore par de bonnes murailles de pierres noires, & par une forte garnison turque, qui loge dans les débris d'un grand & ancien bâtiment, orné de quelques restes de très-belle architecture. Les portes de la ville, bâties en pierres rougeâtres, presque aussi fines que le marbre, & sculptées avec beaucoup de goût, s'annoncent également pour être l'ouvrage des anciens maîtres du monde.

Mais l'objet le plus frappant est un pont très-bien conservé, dont les arches, les galeries & les colonnes étoient ornées de guirlandes, de festons, de têtes de bœufs & de caducées. Entre deux arches est une femme en bas-relief, dont les pieds posent sur deux éléphans qui ont leurs trompes entrelacées. Cette femme n'a d'autre coëffure que ses cheveux, qui paroissent bouclés ; une grande coquille est au-dessus de sa tête. Elle relève ses jupes de la main droite, & jette sur la ville un regard moqueur. A quelque distance de ce pont l'on rencontre un très-bel arc de triomphe assez bien conservé, & d'autres monumens à demi-ruinés, restes précieux du pouvoir

& de la magnificence des Romains. L'arc de triomphe ſe nomme *Caſſir Goulah* ou *le château du Géant*. Il eſt compoſé de trois arches, dont les bordures & les friſes ſont ornées de fleurs, de faiſceaux d'armes, & de pluſieurs autres figures. Les pilaſtres, ainſi que les colonnes qui ſoutenoient le fronton, ſont dans l'ordre Corinthien. L'intérieur de la ville n'a rien de remarquable. Les rues ſont étroites & malpropres, les maiſons baſſes & ſans fenêtres. Les écuries du Bey vous intéreſſeront; c'eſt-là où vous verrez, quoiqu'un peu dégénérés, l'élite de ces beaux chevaux barbes, que les anciens Numides montoient ſans ſelle & ſans bride. Les Arabes ſe ſervent encore de ces chevaux avec beaucoup d'adreſſe, mais ils ont une ſelle & des éperons. Leur ſelle eſt une eſpèce de ſiège avec un doſſier, & en avant un appui très-exhauſſé; leurs étriers ont la forme d'un ſoulier tronqué, & leur éperon eſt une longue fiche de fer, qui tient à l'étrier, & qu'ils font gliſſer le long du ventre de leurs chevaux. Il en eſt cependant qui ont conſervé l'ancien uſage des Numides.

Le palais du Bey diffère peu d'une maiſon particulière. Il eſt beaucoup plus grand: l'intérieur de ſes appartemens eſt orné de fuſils, de piſtolets, de ſelles de cheval; c'eſt le luxe du pays. En pénétrant dans les premières ſalles, l'on rencontre tous ceux qui attendent audience du Bey; dans

d'autres eſt une foule de jeunes eſclaves de dix à douze ans, d'une très-grande beauté, vêtus avec beaucoup d'élégance & de propreté. Ils font partie du ſerrail du Bey. Enſuite viennent les eſclaves qui, bien différens de ceux d'Alger, jouiſſent ici d'un très-grand crédit, ſe font craindre, & tiennent le ſecond rang à cette Cour. Les *Chiaoux* occupent le premier. Leurs fonctions conſiſtent à exécuter les ordres du Deſpote, & ſur-tout à faire ſauter les têtes proſcrites.

Le Bey régnant eſt un très-bel homme, d'un abord gracieux & facile. Il ne paſſe pas pour cruel, quoiqu'il ait déjà fait abattre bien des têtes. Il a de la fineſſe, de la politique, beaucoup d'avidité pour les richeſſes; malgré cela, il eſt grand & généreux ſelon les circonſtances. J'ai vu à *Bonne*, il y a deux mois, un Chirurgien Napolitain qui avoit été ſon eſclave. Le Bey avoit au nez un cancer vénérien, que ce Chirurgien eut le bonheur de guérir; ce Souverain en fut ſi reconnoiſſant, qu'il lui donna la liberté, & le retint à ſa Cour par des bienfaits multipliés. Au bout de quelques années, ce Chirurgien témoigna un vif deſir de revoir ſa patrie: *Tu es libre*, lui dit le Bey, *mais ce projet me fait la plus grande peine; au moins promets-moi de revenir dans un an: amène avec toi ta femme, tes enfans, toute ta famille. Ils ſeront tous mes amis.* Le Chirurgien lui donna ſa parole qu'il reviendroit. Le

Bey le combla de nouveaux préſens, accorda en ſa faveur la liberté à deux eſclaves Italiens, afin qu'ils le ſerviſſent en route, le recommanda comme ſon fils à la Compagnie d'Afrique, & lui dit, en l'embraſſant, les yeux mouillés de larmes : *Va revoir ta famille, va revoir ton Souverain, & dis-lui que c'eſt ainſi que tu as été traité par un Prince barbare.*

Les environs de Conſtantine ſont de la plus grande fertilité ; la terre y eſt aſſez bien cultivée, excepté les collines qui s'étendent au midi, où perſonne n'oſe habiter, à cauſe des excurſions fréquentes des Arabes du déſert : mais lorſque du haut de la ville la vue ſe porte du côté du nord, l'on a pour perſpective un payſage magnifique formé par un grand nombre de vallées, de collines, de rivières & de prairies : à l'*eſt*, la vue eſt bornée par une chaîne de rochers qui dominent la ville, & en raccourciſſent l'horizon.

Les autres villes de la Numidie ſont bien peu conſidérables. Il y a beaucoup plus de ruines que d'habitations ; & il eſt aiſé de juger, d'après ces monumens antiques ſi multipliés, combien la Numidie a été peuplée autrefois. Dans certains endroits, les villes étoient auſſi proche les unes des autres, que les villages en France. Il eſt bien à regretter qu'un pays auſſi fertile & auſſi beau reſte ſans culture, tandis que nous nous diſputons en Europe une lande ſtérile. J'ai connu un chef Arabe qui, pour une

jument, avoit cédé au Bey de Conſtantine près de dix lieues carrées de terre cultivée.

A l'oueſt de Conſtantine, vers le déſert de Saara, l'on rencontre *Gala*, ville forte, bien bâtie. Un Prince, nommé *Boigis*, d'une très-ancienne famille Arabe, y commande avec une autorité abſolue, indépendante de la domination des Turcs. Enfoncé dans l'Atlas, défendu par ſa poſition, par de bonnes troupes, & par ſon propre courage, il vit tranquille dans ſes Etats, qu'il gouverne avec modération. Ses ſujets ſont heureux. Leurs mœurs, ſemblables à celles de leurs chefs, ſont douces & pacifiques. Ils ſont riches en troupeaux & en blés, & ne craignent pas de ſe les voir enlever. Le prince *Boigis* eſt fort lié avec le Bey de Conſtantine, qu'il va voir de temps en temps. Il eſt d'autant plus reſpecté, qu'on le croit de la famille de Mahomet. Il a eu quelques rapports avec les Chrétiens; jamais il ne leur a été contraire. Il les eſtime & les protège.

Bugie, ſur la côte, à trente lieues d'Alger, eſt une aſſez grande ville, bâtie ſur les ruines d'une autre beaucoup plus grande. Il y a trois châteaux pour la défenſe de cette ville, un qui la domine, & deux autres au bas de la montagne. Dans les environs de Bugie, l'on exploite des mines de fer aſſez conſidérables, avec leſquelles les habitans font des ſocs de charrues, des inſtrumens de labour, & d'autres uſtenſiles à leur uſage. Les *Arabes-Bédouins* apportent

ſur cette place beaucoup d'huile & de cire que l'on vend aux Européens : mais ces Arabes ſont ſi peu traitables, qu'il eſt rare que ce commerce ſe faſſe ſans quelque cruauté de leur part. Ils donnent preſque la loi à la garniſon turque. La rivière *Naſava* coule à l'*eſt* de la ville, où elle ſe jette dans la mer. Elle prend ſa ſource à *Jibbel-Deera*, ſe groſſit conſidérablement par pluſieurs ruiſſeaux qu'elle reçoit dans ſa route, qu'elle continue le long du mont *Jurjura*.

Entre le *Collo* & la ville de *Bonne* l'on rencontre *Stora*, où il y a un aſſez bon mouillage. L'on croit que c'eſt l'ancienne *Ruſicada*. Cette ville offre quelques antiquités ; mais il eſt très-dangereux d'y aborder ; les habitans en ſont cruels & féroces. Néanmoins avec des précautions & à force d'argent, on les rend un peu plus traitables.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXV.

Au même.

JE conçois actuellement, mon cher Docteur, comment le matelot, en sûreté dans le port, oublie les dangers qu'il a courus, & n'aspire qu'au moment de remettre à la voile. J'ai été témoin, il y a quelque temps, d'une tempête affreuse dont les ravages se sont fait sentir dans une grande partie de la Méditerranée. La mer étoit si grosse, que la *Calle* étoit presque couverte par les vagues. Tantôt brisées contre les rochers, elles retomboient en pluie; tantôt en forme d'écume blanchâtre, elles inondoient la place, & emportoient, en se retirant, des murs, des baraques, des masses de rochers; d'autres fois elles se précipitoient avec un bruit effroyable dans les cavités souterreines de notre malheureuse presqu'île, tellement que nous n'attendions que l'instant de la voir tout-à-fait engloutie sous les ondes. La pluie, la grêle & le tonnerre ajoutoient encore à l'horreur de notre situation. Deux bâtimens se trouvoient alors dans le port. Tous deux périrent, mais les équipages se sauvèrent. Un autre bâtiment, parti peu auparavant, fut jetté sur les côtes de Sardaigne, où il périt avec le Capitaine & plusieurs matelots.

A la vue de cette mer en fureur, je faiſois le vœu bien ſincère de ne m'embarquer que pour repaſſer en France, & de renoncer pour la vie aux voyages d'outre-mer. Le calme renaît. Huit jours après, oubliant la ſaiſon & le danger, je m'embarque pour l'île de Tabarque avec M. Peyron, Agent de la Compagnie dans cette île. Notre traverſée fut des plus heureuſes. Nous côtoyâmes la terre preſque toujours à une portée de fuſil. Je ne connois point de navigation plus réjouiſſante. Tantôt d'énormes rochers ſe précipitent dans les ondes en grande maſſe, tantôt les vagues ſillonnent paiſiblement ſur un ſable plus blanc que la neige : ailleurs elles creuſent des grottes profondes, où, mugiſſant avec fureur pendant l'hiver, elles forment, dans la belle ſaiſon, des bains très-agréables d'une eau limpide & tranquille. Ici la vue ſe porte ſur de vaſtes prairies embellies par la verdure & les fleurs : là, des côteaux couverts de bois viennent à la ſuite de rochers pelés & brûlans. La ſcène, à chaque inſtant, change de décoration, & l'imagination ſuit avec rapidité la variété du ſpectacle ; elle paſſe bruſquement de l'effroi à la gaîté, de l'horreur au plaiſir : tantôt des rochers coupés à pic, où dont les pointes ſont à peine viſibles à la ſurface de l'eau, offrent l'effrayant tableau d'un navire échoué parmi ces dangereux écueils ; tantôt la vue d'un gazon fleuri, d'une anſe paiſible, fait oublier les fatigues d'une mer orageuſe, &

promet un repos dont on croit déjà reſſentir les douceurs.

Tel a été le ſpectacle dont j'ai joui en partie depuis la Calle juſqu'à la Tabarque; & ſi quelque choſe pouvoit jetter du ſombre ſur le tableau varié que j'avois ſous les yeux, ce n'étoit que l'idée de la férocité des peuples qui habitent ces côtes. Comme dans l'île de Calypſo, aucun navigateur ne peut approcher de ces parages ſans être la victime de la barbarie des Maures. Quand la mer eſt en furie, que les vents déchaînés ſoulèvent les flots & multiplient les naufrages, c'eſt alors que ces peuples ſe rendent en foule ſur le rivage, non pour ſecourir le pilote épuiſé qui diſpute encore aux vagues le reſte de ſa malheureuſe exiſtence, mais pour profiter de ſes dépouilles, & maſſacrer ſans pitié celui qui déjà ſe réjouiſſoit d'avoir échappé à la fureur des élémens. Cruauté inouie, & qui fait du barbare Africain le monſtre le plus odieux de la Nature! Auſſi les bâtimens que la tempête pouſſe vers les côtes de Barbarie, oublient en quelque ſorte, à la vue de cette terre de ſang, les dangers d'une mer irritée. Ils aiment ſouvent mieux ſe confier à la fureur des vagues qu'à l'humanité de leurs ſemblables. De tous ceux qui ont échoué ſur ces côtes, très-peu ont eu le bonheur d'échapper.

Le premier objet intéreſſant qui frappa mes regards, fut, à quelques portées de fuſil dans les

terres, un amas de rochers, au milieu d'une plaine, dont la réunion forme une montagne ronde, appellée en effet par les Provençaux qui fréquentent ces côtes, *Monte rondo*. C'eſt en ce lieu qu'étoit bâti *Tagaſte*, patrie de S. Auguſtin. Il n'en exiſte plus que quelques miſérables ruines ſur le penchant de cette monticule, & quantité d'oliviers. Ces débris, ſitués au milieu du pays des *Nadis*, ne peuvent être viſités ſans de grands dangers.

Après Tagaſte nous navigâmes en face du *cap de l'Aigue* (le cap de l'Eau), ainſi nommé parce que l'on y trouve une ſource de très-bonne eau, à laquelle pluſieurs navigateurs ont eu ſouvent recours.

Enſuite vint le *cap Roux*. La couleur des rochers qui ſe préſentent à ſa pointe, lui ont fait donner ce nom par les Provençaux.

Le *cap des Gallines* (cap des Poules) que nous doublâmes, reçut ce nom, parce que les Maures y vendirent ſouvent des poules aux Corailleurs. Cependant ceux-ci eurent à s'en plaindre. Un jour qu'ils étoient mouillés avec leurs bateaux dans ce lieu, les Maures les preſsèrent vivement de reſter à terre, & d'y paſſer la nuit. Les Corailleurs s'y refuſèrent prudemment, & remontèrent ſur leurs bateaux; les Maures, irrités de ce refus, leur lâchèrent pluſieurs coups de fuſils, dont heureuſement perſonne ne fut bleſſé.

L'île de Tabarque, éloignée de la terre-ferme

d'environ cinq à six cens pas, peut avoir une demi-lieue de circonférence. L'on avoit, depuis quelque temps, formé, par des jettées abondantes, un passage que l'on traversoit à pied sec dans un temps calme, & à cheval, quand la mer étoit un peu agitée. Un orage violent arrivé quelques jours avant mon voyage, avoit détruit cette digue de communication.

Tabarque est un rocher très-élevé, coupé à pic du côté de la pleine mer, & descendant en pente douce en face de la terre-ferme. Les maisons étoient bâties sur le penchant de cette colline. De-là la vue, se portant sur les côtes opposées, étoit réjouie par un aspect des plus agréables : des côteaux fertiles & rians, une belle prairie coupée par plusieurs petits ruisseaux, des maisons en amphithéâtre, la beauté du ciel, la fertilité du climat, telle étoit la perspective & l'heureuse position des anciens Tabarquains.

Cette île fut prise par Charles-Quint, lorsqu'il porta la guerre en Barbarie avec tant de succès. Il en trouva la situation propre à mettre une garnison à l'abri des insultes du soldat barbaresque, & d'un grand secours pour les excursions sur ces côtes. D'après ces vues, il fit environner Tabarque de très-bonnes fortifications, & fit bâtir un château considérable sur la partie la plus élevée de l'île. Il céda ensuite ces possessions à un nommé *Doria*, noble Génois, lesquelles, par succession de temps, tombèrent

tombèrent enfin entre les mains de la noble famille des *Lomellini* de Gènes.

Tabarque s'étoit peuplée de pluſieurs familles Génoiſes, qui faiſoient, avec les Maures, le même commerce que fait aujourd'hui la Compagnie royale d'Afrique. L'on y bâtit nombre de maiſons ornées de beaux jardins. La bonté du climat dédommageoit les nouveaux colons de l'éloignement de leur patrie. Tabarque devint celle de leurs enfans & de leur poſtérité. Tout alla très-bien juſqu'en 1743, que les Tabarquains ſe rendirent d'eux-mêmes au Bey de Tunis. Il n'eſt pas aiſé d'aſſigner le vrai motif de cette action. Les uns prétendent que l'île manquoit, depuis quelque temps, de proviſions, par la négligence des *Lomellini ;* d'autres diſent qu'il étoit queſtion de céder cette place à la Compagnie d'Afrique, & que les Tabarquains préférèrent appartenir à Tunis plutôt qu'à la France.

Quoi qu'il en ſoit, le Bey de Tunis, en poſſeſſion de l'île, en fit démolir les remparts & les fortifications, ainſi que les maiſons. Il ne conſerva que le château, où il plaça une garniſon turque d'environ trois cens hommes. Les habitans, hommes, femmes, enfans, furent tous conduits en eſclavage à Tunis, ſans épargner les principaux de l'île, auteurs de la trahiſon, & qui eſpéroient une autre récompenſe de leur crime.

Depuis long-temps le Bey de Tunis vouloit faire

bâtir un château en terre-ferme qui puiſſe battre celui de l'île. L'on s'y étoit toujours oppoſé, & il n'avoit pu en bâtir un que derrière une colline, hors de la portée du canon de l'île. Il eſt encore aujourd'hui habité par une centaine de ſoldats Arabes. Le Bey profita de la circonſtance pour exécuter ſon premier projet. Il fit conſtruire en terre-ferme un ſecond château qui domine celui de l'île. Il y plaça des ſoldats Turcs; mais ce château eſt bien inférieur à celui de Tabarque pour la force & la ſolidité.

L'on ne voit plus aujourd'hui dans l'île de Tabarque que le château où réſident les ſoldats Turcs, des reſtes conſidérables de remparts & de fortifications, des maiſons en ruines, beaucoup de citernes, &c. Le Bey de Tunis, par un traité particulier, a permis à la Compagnie d'Afrique d'y avoir un Agent pour diriger, ſur ces côtes, la pêche du corail. Il faut autant de philoſophie & de prudence qu'en a M. Peyron pour vivre ſeul & tranquille au milieu de ces ruines, parmi quelques Maures & une ſoldateſque Turque très-inſolente. Il ne faudroit pas juger des Turcs du Levant par ceux que l'on rencontre en Barbarie. L'on écume ordinairement la Turquie pour faire des émigrations en Afrique, à la demande du Dey d'Alger & du Bey de Tunis, auxquels le Grand-Seigneur permet de temps en temps des levées dans ſes Etats.

Aucun Chrétien n'oſe approcher des châteaux gardés par les Turcs. Ils craignent toujours quelque trahiſon, & tout examen leur eſt ſuſpect. J'ai vu, tandis que j'étois à Tabarque, l'Aga faire appliquer cinq cens coups de bâton au ſoldat de faction pour avoir laiſſé entrer dans le château deux Chrétiens nouvellement arrivés, & qui ignoroient l'uſage du pays. Peu auparavant un matelot avoit été pourſuivi à coups de pierres & de bâton pour avoir dirigé ſa promenade un peu trop près du château. Ce château, ainſi que les deux de terre-ferme, furent tout-à-fait dépeuplés par la peſte qui y régna l'année dernière 1784.

Le rocher de Tabarque eſt un grès groſſier, jaunâtre, offrant dans ſes fiſſures beaucoup de fer & d'ochre rouge. Sa forme eſt en grandes maſſes, ſans ordre, ſans direction : les fentes ſont très-irrégulières : elles forment ſouvent dans le gré, ainſi que dans les couches argileuſes, des diviſions preſque cubiques qui paroiſſent comme autant de pierres réunies par un ciment ferrugineux. J'ai fait la même obſervation dans les environs de la Calle, & dans pluſieurs autres endroits le long des côtes de la Barbarie. Ces grès, ainſi diviſés, paroiſſent, au premier coup-d'œil, d'anciennes murailles bâties par les mains des hommes. C'eſt, à ce que je crois, de ſemblables murs que l'Abbé *Alberto Fortis* dit avoir obſervé en Dalmatie, & qu'il a fait graver

sous la dénomination de *filoni simili a muraglie in riva del mare sotto rogoniza* (1).

Ce rocher est appuyé sur une argile sèche, fissile, légérement calcaire, contenant beaucoup de sable, & formant, dans plusieurs endroits, des masses dures, écailleuses à leur superficie. L'île est presque par-tout recouverte d'une couche épaisse de terre végétale, très-bonne pour la culture, mais en friche par la paresse des soldats Turcs qui habitent le château.

Le lendemain de mon arrivée, je passai en terre-ferme pour y examiner de vieilles bâtisses, & les restes d'une ville très-ancienne, nommée *Tabrarca*. D'après mes observations, elle devoit avoir près d'une lieue de circonférence, bâtie sur les bords de la mer, partie en plaine, partie sur les collines environnantes. Il n'y existe plus que des vieux murs à moitié détruits, quelques morceaux de colonnes renversées, & grand nombre de citernes de la forme de celles que l'on voit encore aux ruines de Carthage, d'Hippone, & autres villes anciennes de la Barbarie. Au milieu de ces débris est placé le château de terre-ferme, bâti par le Bey de Tunis après la prise de Tabarque. Il est défendu par une centaine de soldats Turcs. La *Zaine*, rivière assez considérable, baignoit les murs de *Tabrarca*.

(1) Viaggio in Dalmazia, vol. 2, page 100.

Quelques jours après, en parcourant les sites agréables de ce lieu, je descendis derrière les collines de l'ancienne Tabrarca. Errant à l'aventure parmi des rochers couverts de brouſſailles, je me trouvai à la fin dans un vallon dont la beauté & la ſituation m'enchantèrent. Une eau fraîche, ſortie d'une roche vive, couloit entre les pierres & le ſable. Les bords de ce ruiſſeau étoient, de chaque côté, ornés d'une haie de lauriers-roſes, qui formoient, au-deſſus de l'eau, une voûte impénétrable aux rayons du ſoleil. Quoiqu'à la mi-janvier, la terre étoit couverte d'un gazon naiſſant. Quantité d'une très-belle eſpèce de Cacalia en fleurs me parfumoient par leur ſuave odeur. Ce vallon formoit pluſieurs détours parmi les monticules, & conduiſoit à une vaſte plaine, environnée de collines dont l'aſpect étoit fort réjouiſſant. Je ne pouvois me laſſer de parcourir un auſſi beau lieu, & je regrettois vivement de le voir ſans habitans.

Mais il n'en a pas toujours été ainſi. Quelques maſures, quantité de débris de pierres taillées me prouvèrent que jadis des peuples policés y avoient fait leur demeure. Ce qui me frappa le plus, & ce qui me parut difficile à expliquer, ce fut des rochers dans l'intérieur deſquels l'on avoit creuſé, à la pointe du ciſeau, pluſieurs petites chambrettes d'environ quatre pieds carrés en tous ſens. L'ouverture de deux pieds carrés reſſemble à celle d'une

fenêtre avec des embrasures. Dans la muraille du fond est une niche de près de deux pouces d'enfoncement, d'un pied de haut sur six pouces de large. Ces ouvertures, que je trouvai au nombre de cinq à six, sont toutes placées au haut des rochers, quelques-unes dans des endroits de difficile accès. Je cherchai inutilement à deviner quel pouvoit en avoir été l'usage. Rien ne vint au secours de mes conjectures. L'intérieur avoit une couleur sombre, presque noire. Etoit-ce des tombeaux? leur peu de profondeur & leur forme carrée s'opposent à cette idée. Des magasins, des lieux cachés, des retraites de solitaires? je ne peux vous l'affirmer; mais j'ai observé que l'ouverture est disposée de manière à être exactement fermée par une pierre carrée, qu'il est facile de dérober aux regards par des monceaux de terre ou de broussailles. La nature de ces rochers est d'un grès grossier à bâtir, & très-difficile à entamer.

Quel dommage que les idées agréables & gaies qu'excitoit en moi la vue d'une aussi belle nature, eussent été attristées par l'affreux tableau des ravages que la peste de 1784 & 1785 avoit faits dans ce lieu, & par tout le royaume de Tunis. Je rencontrois de distance en distance des tentes abandonnées, d'excellentes terres en friche, faute de bras pour les cultiver; la nation nombreuse des *Ouled'amours* réduite à trois ou quatre tentes, la garnison des

trois châteaux entiérement ruinée, à l'exception de cinq à ſix ſoldats.

La ſaiſon n'étoit point favorable pour herboriſer; j'obſervai cependant que toutes ces collines étoient couvertes des mêmes arbriſſeaux que celles des environs de la Calle, c'eſt-à-dire, de bruyères, de lièges, de chênes-verds, de genêts, de ciſtes, d'arbouſiers, de lentiſques, de filaria, de quelques palmiers ſtériles, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVI.

Au même.

QUOIQUE nous ne ſoyons encore, mon cher Docteur, qu'au commencement de février, la végétation ſe développe avec tant de beauté, qu'elle me promet, pour le printemps prochain, de bien grandes jouiſſances. J'ai déjà fait pluſieurs courſes fructueuſes. Aly-Bey m'en a fourni l'occaſion & les moyens. Il étoit, depuis près d'un an, privé de ſes femmes & de ſes enfans, que le Bey de Conſtantine gardoit en otage juſqu'à ce que ce Chef lui eût payé environ 30000 piaſtres qu'il lui avoit promiſes pour avoir la libre poſſeſſion du pays à la place de ſon frère El-Bey. Cette ſomme ayant été acquittée,

le Bey de Conſtantine a renvoyé au chef de la Mazoule ſes femmes & ſes enfans. Il invita le Gouverneur de la Calle (1) à venir partager ſa joie. Je fus auſſi de la fête. Nous partîmes avec un certain nombre de ſoldats pour nous eſcorter, & de domeſtiques pour nous ſervir.

Aly-Bey, inſtruit de notre arrivée, vint à notre rencontre juſqu'au bois de Freje, à une petite lieue de ſon jardin. Il étoit accompagné d'une centaine de

---

(1) M. Amalric, Gouverneur de la Calle, a eu pour moi, pendant mon ſéjour en ce Comptoir, tant de complaiſance & de bonté, que je lui ſuis redevable de la ſûreté & des adouciſſemens que j'ai éprouvés dans la plupart de mes courſes. Je trouvois à mon retour un repos très-agréable dans ſa ſociété & dans l'amitié dont il a bien voulu m'honorer. Je ne dois pas moins de reconnoiſſance à la plupart des autres Officiers de ce Comptoir pour leur honnêteté & leur zèle à m'obliger. M. de Cindrieux, qui occupoit la première place après le Gouverneur, m'a ſouvent fait oublier, par la douceur, l'aménité de ſes mœurs, par ſes connoiſſances & ſes lumières, que j'habitois un pays barbare. C'eſt à lui à qui je dois les détails que j'ai donnés ſur le commerce de la Compagnie. M. Gay, premier Chirurgien à la Calle, m'a très-ſouvent accompagné dans mes herboriſations aux environs de ce Comptoir, & a bien voulu me communiquer ſes recherches & ſes obſervations en Hiſtoire Naturelle. Il a quitté la Calle, au grand regret de ſes habitans, pour remplir la place de premier Médecin du Bey de Conſtantine.

ſes cavaliers, & d'une troupe de Muſiciens Maures qui avoient, pour inſtrumens, quelques mauvais tambours, & des eſpèces de fifres. D'auſſi loin qu'ils nous apperçurent, ils nous régalèrent d'une muſique très-monotone, répétant ſans ceſſe le même air. D'un autre côté, les cavaliers Maures firent faire mille caracolles à leurs chevaux, courant, bride abattue, à travers les brouſſailles, ſe pourſuivant à coups de fuſils avec beaucoup de confuſion, en pouſſant des cris aigus & menaçans. C'étoit l'image d'un de leurs combats. Ce ſpectacle offroit, au milieu de cette forêt, un tableau tout-à-fait pittoreſque. Les cris confus, répétés de toutes parts, le feu continuel, le henniſſement des chevaux, la figure, l'accoutrement des Maures, tout peignoit à mes yeux une nation ſauvage & guerrière.

Nous arrivâmes au milieu de ces évolutions, au jardin d'Aly-Bey; il étoit orné de beaucoup d'arbres fruitiers, & d'une foule de limons, de bergamottes, d'orangers & de citronniers, dont les fruits nombreux & dorés étaloient à nos yeux tout le faſte du jardin des Heſpérides. Nous dreſſâmes nos tentes en ce lieu; peu après Aly-Bey nous envoya d'abondans *courcouçons*. Nous le régalâmes à notre tour de café & de fruits ſecs de Provence. Le lendemain je quittai mes compagnons de voyage pour courir le pays avec quatre cavaliers qu'Aly-Bey me donna pour eſcorte.

Je m'arrêtai d'abord chez les *Zulmis*, nation d'Aly-Bey. Je contournai les bords d'un grand lac, peu distant du jardin de ce Chef, où je fis tuer plusieurs jolis oiseaux aquatiques, différentes espèces de courlis, de canards sauvages, la poule de riz, &c. La Botanique ne fut point oubliée. Quelques belles espèces de *cyperus*, des renoncules, des anémones, des liliacées furent le fruit de mes recherches. En m'avançant chez les Zulmis, je rencontrai des berceaux magnifiques de *clematis cirrhosa* qui formoient, au-dessus des vallons humides où ils croissent, des guirlandes de fleurs très-agréables à la vue. Le *spergula arvensis*, l'*antirrhinum reflexum* se trouvoient par-tout. Les *orchis*, les *serapias*, les *elléborines* commençoient à paroître. Ce pays est très-varié. Les plaines y sont fertiles, assez bien cultivées. Les collines sablonneuses & couvertes de cistes, de lentisques, de chênes-verds, de bruyères & de lièges. Il y a, dans les vallons, de très-bons pâturages où paissent de nombreux troupeaux.

M'étant avancé jusques chez les *Merdas*, nation nombreuse, mais soumise au Bey de Constantine, j'observai, dans les premières montagnes qui terminent la vaste plaine de la Mazoule, des eaux tièdes, dans lesquelles les Maures viennent se baigner. Je n'ai trouvé à ces eaux qu'un goût fade, sans âpreté, sans acidité. Les ayant éprouvées à une décoction de noix de galles, leur couleur limpide n'en fut

nullement altérée. Elles dépoſent cependant un ſédiment ochracé jaune. L'endroit où elles ſourcent plus fortement, eſt, au pied d'une montagne, dans un ſable noirâtre & ochreux. Ces eaux ont abandonné leur ancien lit, que j'ai retrouvé à mi-côte de la montagne, avec beaucoup de pyrites martiales enclavées dans des maſſes de grès, à travers leſquelles ces eaux ont coulé autrefois. En revenant je faillis périr au milieu d'un marais très-boueux, dans lequel mon cheval s'enfonçoit juſqu'au ventre. Heureuſement que quelques Arabes du pays m'indiquèrent les endroits les moins dangereux. Sorti de-là, il me fallut enſuite chercher un paſſage à gué dans un des bras de la rivière de *Ma-Fragg* (1), qui a ſon embouchure dans la mer, à quatre lieues *eſt* de Bonne, où elle ſe nomme plus vulgairement la rivière des *Seibaſs*, parce que cette nation en habite les bords. Je reſtai plus de trois heures à côtoyer la rivière, eſſayant à chaque pas de la traverſer. Comme le fond eſt très-limoneux, je n'oſois faire avancer mon cheval, qui avoit de l'eau juſques pardeſſus la ſelle. Je ne vous entretiens de ces embarras, mon cher Docteur, que pour mieux vous peindre combien il eſt difficile de voyager dans un

(1) Cette rivière paroît être le *Rubricatus* des Anciens. Elle prend ſa ſource dans les montagnes, au ſud des Merdaſs.

pays où, par insouciance & par paresse, les habitans ne s'occupent nullement à former des chemins, & à faciliter les voyages; ils ont au contraire, pour l'appât de quelques morceaux de fer, détruits plusieurs ponts bâtis par les Romains. J'ai traversé cette même rivière à son embouchure, d'une manière bien effrayante. Elle est en ce lieu plus large que la Seine, & très-grosse en hiver. Les Seibas la font passer alors aux Voyageurs sur une espèce de radeau formé avec quelques roseaux, & traîné par une très-foible corde. Ce radeau est presque toujours couvert par l'eau, & sur le point, à chaque instant, d'être submergé. Dans l'été on la passe très-aisément à gué.

Je revins chez Aly-Bey, que je quittai de nouveau pour aller visiter le *cap Rose*, où la Compagnie d'Afrique a eu autrefois un établissement pour le corail. L'on m'avoit vanté cet endroit, à cause des beaux & nombreux coquillages qu'offrent les bords de la mer. Le long de la route je ne rencontrai que des vallons sablonneux, quelques bois de lièges, beaucoup de broussailles, & des rochers dont les creux servent de retraite aux bêtes féroces. Je ne pus, le long de la route, me procurer d'eau fraîche; la chaleur étoit si forte, quoiqu'au mois de février, que j'arrivai au *cap Rose*, mes bouteilles vuides, & mourant de soif. L'on m'avoit assuré que j'y trouverois une source d'eau. Je fus

long-temps à la chercher avec les Maures qui m'accompagnoient, & qui n'étoient pas bien au fait du pays. Je déſeſpérois déjà de la trouver, & je me mourois de fatigue, de chaleur & de ſoif, lorſqu'étant monté ſur un arbre, j'apperçus dans un ravin quelques roſeaux parmi les brouſſailles. Ces plantes aquatiques ranimèrent mon eſpoir; & après des peines inconcevables pour pénétrer juſqu'à ce lieu à travers une haie très-épaiſſe & très-longue d'épines entrelacées, je me trouvai enfin ſur les bords de la ſource tant deſirée. J'étois enſanglanté, j'avois mes habits en lambeaux, & percés par une ſueur des plus abondantes. Rien, en cet état, ne peut ſe comparer au plaiſir de ſavourer une eau bien pure, & de la ſentir couler dans des organes altérés & deſſéchés. C'eſt le ſeul fruit que j'ai retiré de ce voyage. Le cap Roſe n'offre rien qui ſoit digne de curioſité. Un rocher de grès à filtrer, ſur lequel il reſte quelques vieilles murailles, une très-mauvaiſe anſe, des coquilles en fragmens ſur le ſable; ces objets ne valoient ſûrement pas la peine de courir le riſque de mourir de ſoif.

J'allai, à mon retour, remercier Aly-Bey de l'eſcorte qu'il m'avoit accordée, & je continuai ma route vers la Calle. Il n'y avoit pas une heure que je marchois, lorſqu'une forte pluie, mêlée de grêle & de tonnerre, m'accompagna juſqu'au bois de *Fréje*. J'étois déjà enfoncé de trois quarts de lieue

dans l'épaiſſeur de cette forêt, lorſqu'un ouragan des plus terribles ſe joignant à la grêle & au tonnerre, me jetta dans un très-grand danger. La violence du vent briſoit ou abattoit les arbres à chaque moment, & je trouvois, à meſure que j'avançois, le chemin barré par ces arbres renverſés. Je courois le riſque d'être écraſé par leur chûte; mais au bout d'un quart d'heure le vent ſe calma, & le ciel reprit ſa ſérénité. Je vous ferai obſerver à ce ſujet, mon cher Docteur, que ſur ces côtes la plupart des arbres ſont inclinés vers le *ſud-eſt*, & que le vent le plus violent & le plus commun eſt le *nord-oueſt*. L'inclinaiſon des arbres ne ſeroit-elle pas un moyen pour un Voyageur de juger quels ſont les vents les plus forts qui règnent dans un canton ?

Le bois de Fréje a plus de deux lieues de longueur. Il eſt ſitué dans un large vallon où le ſable abonde; le liège eſt l'arbre qui y domine. Malgré le mauvais temps, je fus encore aſſez heureux pour y recueillir quelques jolies plantes, des *iris*, des *ixia*, de très-beaux *orchis*, & pluſieurs autres plantes liliacées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVII.

Au même.

Je devois, mon cher Docteur, partir au commencement de mars prochain pour un voyage bien intéressant. Le Bey de Constantine va, tous les deux ou trois ans, à la tête d'un camp de trois à quatre mille hommes, lever les tributs que lui doivent plusieurs hordes Arabes habitantes du grand désert de Saara. Il étoit décidé que je l'accompagnerois dans cette expédition : vous jugez quel vaste champ s'offroit à mes recherches; mais comme je me disposois à partir, j'appris que la peste avoit gagné Constantine, & qu'elle étoit dans le camp du Bey. Cette affligeante nouvelle me fit renoncer à un projet dont sûrement j'aurois été victime, vu la difficulté d'éviter la communication au milieu du tumulte d'un camp aussi nombreux. Vous n'avez pas idée, mon cher Docteur, des ravages affreux que la peste a faits & continue de faire dans ce pays. *Tunis* est diminué d'un tiers. L'île de Tabarque, deux fois repeuplée, a servi deux fois de cimetière à ses nouveaux habitans : plusieurs villes sont absolument désertes, les moissons périssent sur pied, faute de bras pour les recueillir; d'immenses

troupeaux errent en liberté au milieu des champs, & ne reconnoiſſent plus de maîtres. J'ai rencontré pluſieurs Douares où il n'y avoit d'autres habitans que quelques cadavres qui pourriſſoient ſans ſépulture ſous leurs tentes. J'ai vu la nation des *Ouled-Amours* réduite à une quinzaine d'hommes échappés à la contagion. Parmi eux ſe trouvoit un vieillard, qui ſervoit d'interprète à l'Agent de la Compagnie d'Afrique à Tabarque. Un jour qu'il m'avoit conduit à ſa tente, il me fit monter ſur une colline d'où j'appercevois une très-belle plaine. *Tout ceci*, me dit-il, *m'appartient. Pourquoi*, lui dis-je, *un terrein auſſi fertile n'eſt-il pas cultivé ?* Il me fit, pour réponſe, l'hiſtoire de ſes malheurs.

« J'avois, me dit-il, deux femmes & ſix enfans, » tous à la fleur de l'âge & d'une ſanté robuſte; mes » femmes gardoient mes troupeaux, & mes enfans » cultivoient cette terre que tu vois aujourd'hui in- » culte. Ils furent tous frappés de la contagion, qui » d'abord m'enleva une de mes femmes & deux » de mes enfans. Je poſſédois une toile bénite de la » Mecque. Nous la partageâmes également, & nous » fûmes conſolés de voir que nous aurions chacun » notre linceul. Il ne me reſtoit plus que deux enfans. » J'avois enterré les autres, lorſque je tombai moi- » même malade. Nous n'avions perſonne dans notre » *Douare* pour nous ſecourir; je ne pouvois aider » mes enfans, & eux ne me connoiſſoient déjà plus,

» plus ; enfin je m'endormis pendant long-temps. » A mon réveil, foible, abattu, j'apperçois mes » deux enfans qui pourriſſoient à mes côtés. A ce » ſpectacle d'horreur, je veux ranimer mes forces » pour donner la ſépulture au reſte de ma malheu- » reuſe famille : mais il me fut impoſſible de changer » de place, & je reſtai encore long-temps au milieu » des cadavres empeſtés de mes enfans, que j'en- » terrai enſuite de mes propres mains. Pendant mon » long ſommeil, l'on m'avoit enlevé tout ce que je » poſſédois, ma récolte, mes troupeaux; on avoit » pillé juſqu'à ma tente, à peine en reſtoit-il un » lambeau pour me garantir des injures de l'air. » Je cherche mes ſemblables, je ne trouve perſonne. » La mort les avoit preſque tous frappés. A la fin » cependant, le petit nombre de ceux qu'elle avoit » épargnés ſe réunit; je me joignis avec eux. Nous nous » conſolâmes réciproquement en mêlant nos larmes, » & en nous ſoumettant à la volonté du ciel. Je ne » pouvois, à mon âge, reſter ſeul. J'épouſai une femme » veuve qui avoit quatre enfans. Je retrouvois par ce » moyen une nouvelle famille; mais j'ai perdu, avec » mes premiers enfans, ces bras vigoureux qui cul- » tivoient mes champs : de cette étendue de terrein » que tu vois, je n'en laboure qu'un très-petit » coin, à peine ſuffiſant pour ma ſubſiſtance, & ce » travail eſt encore au-deſſus de mes forces ».

Pendant le récit de ce bon vieillard, qui m'avoit

attendri jusqu'aux larmes, nous étions descendus dans la plaine, & nous nous promenions sur les bords de *la Zaine. Sauvons-nous*, s'écria-t-il tout à coup, *j'apperçois, de l'autre côté de la rivière, une troupe d'Arabes du cap Nègre, avec lesquels nous sommes en guerre ; mais comme il leur faut passer la rivière pour arriver jusqu'à nous, nous aurons gagné les montagnes avant eux.* En effet, nous ne tardâmes pas à y arriver, & nous perdîmes de vue nos ennemis.

C'est en m'instruisant par l'expérience, en causant avec les pestiférés, en observant les phénomènes de cette cruelle contagion, que je me suis dépouillé de beaucoup d'idées fausses que j'avois sur la peste. Si, de toutes les maladies épidémiques, il n'en est point de plus mortelle, & d'une communication plus rapide que la peste, il n'en est pas aussi de plus facile à éviter, & dont on puisse plus aisément arrêter les progrès, quand on remédie au mal dès le principe. L'air paroît être le véhicule de la plupart des épidémies. Imprégné des principes morbifiques, en circulant dans nos veines, il y porte la maladie & souvent la mort. Les atômes pestilentiels paroissent d'une espèce différente ; répandus dans l'air, ils perdent leur activité, & ne sont nullement à craindre : mais concentrés dans les étoffes de laine, de coton, de fil ou de soie, dans les poils des animaux, ils deviennent alors si dangereux, que le plus

léger contact suffit pour les faire passer dans les corps étrangers, & les répandre au loin.

D'après ce principe, que l'expérience confirme, il suffit, pour éviter la peste, de n'avoir, avec les pestiférés, aucune communication médiate, de ne toucher aucun des habits ou des meubles qui leur appartiennent; mais on peut les approcher, leur parler, & même pénétrer dans leur appartement. Aussi dans toutes les maisons consulaires, & dans les Comptoirs françois établis tant dans le Levant qu'en Barbarie, l'on se contente de se barricader quand la peste se déclare; avec ces précautions, les Européens, quoique souvent au milieu du foyer où elle fait les plus grands ravages, n'en sont jamais attaqués : il n'y a non plus aucun danger à recevoir les comestibles de la main des pestiférés. Le blé, l'orge, le pain, les fruits, les légumes, la viande, pourvu qu'il n'y ait ni poils ni plumes, ne communiquent point la contagion. C'est ainsi que, dans mes différentes courses, je me suis garanti de la peste. Lorsqu'elle existoit chez une nation que je visitois, je ne pénétrois jamais sous les tentes des Arabes, je faisois dresser la mienne à une portée de fusil des leurs, & je tenois à l'écart ceux qui venoient me visiter ou m'apporter du laitage, des fruits, le courcouçon, &c. Lorsque je craignois d'avoir touché quelque Arabe, aussi-tôt je changeois de vêtement, quand je le pouvois, ou bien je

trempois les miens dans l'eau, & je les expoſois à l'air. Je me lavois exactement, & je me frottois le corps avec du vinaigre des quatre voleurs.

Quant aux ſymptomes par leſquels la peſte ſe déclare, ils ſont très-difficiles à ſaiſir, & ſouvent cette affreuſe maladie a fait de grands progrès, avant même qu'on ſe doutât de ſon exiſtence. Tantôt le malade eſt attaqué d'un grand mal de cœur, de beaucoup de difficulté à reſpirer, & de violens maux de tête : d'autres fois c'eſt une fièvre ardente qui, en peu de jours, le conduit au tombeau; il ſe déclare auſſi avant, mais plus ſouvent après la mort, des taches livides par tout le corps. En général les ſymptomes les plus conſtans conſiſtent dans une fièvre lente ou ardente, & dans les bubons qui paroiſſent aux cuiſſes, aux aînes, & au cou. Lorſque ces bubons crèvent heureuſement, le malade guérit; mais ce genre de guériſon eſt bien rare. J'ai cependant connu des Arabes qui avoient eu la peſte trois & quatre fois.

C'eſt encore un préjugé aſſez généralement reçu, que les pays chauds ſont le foyer de la peſte, & que les grandes chaleurs en développent les principes. Je vous avoue, mon cher Docteur, que j'ai été fort ſurpris de voir arriver le contraire, & d'entendre un proverbe en langue Franque dicté par l'expérience. *Saint Jean venir*, diſent les Turcs, *Gandouf andar*. Quand la Saint-Jean arrive, la peſte

s'en va. En effet, la fin du mois de juin, qui eſt ici l'époque des grandes chaleurs, eſt auſſi la fin de la contagion. Si elle ne ceſſe pas entiérement, au moins elle diminue beaucoup, & je ne doute pas qu'avec de grandes précautions, l'on ne vienne à bout de l'éteindre tout-à-fait : mais les Muſulmans ſont ſi opiniâtres à refuſer les moyens qu'on leur indique, qu'ils tiennent enfermés leurs tapis, leurs vêtemens, même ceux des peſtiférés, quoique imprégnés des principes de l'épidémie. Lorſqu'en automne ils viennent à s'en ſervir, la peſte, ſuſpendue pendant deux ou trois mois d'été, recommence avec plus de force, & s'appaiſe pendan l'hiver, quand les froids ſont un peu vifs. C'eſt ainſi que l'ignorance propage chez les Orientaux, une maladie que la prudence écarte des nations éclairées. Il n'y a pas moyen de leur faire entendre raiſon ſur les quarantaines. Si, par haſard, ils s'y ſoumettent, les imprudences qu'ils commettent les rendent inutiles. J'ai rencontré un chef Arabe qui craignoit beaucoup la peſte. Il m'interrogea ſur les moyens de l'éviter. Je lui expliquai ceux que nous prenions ; il parut s'y ſoumettre. Etant repaſſé chez lui peu après, je le vis très-ſatisfait de ces précautions qui ſûrement, vu la manière dont il les employoit, ne l'auroient pas beaucoup garanti, ſi la contagion étoit venue dans ſon voiſinage. Quand il arrivoit chez lui quelque Arabe de conſidération, il commençoit

par l'embraſſer, & l'envoyoit enſuite en quarantaine ſous une tente ſéparée : ſi on lui apportoit des lettres, il les recevoit, & les trempoit lui-même dans le vinaigre, ſouvent après les avoir lues. Il me fut impoſſible de lui faire entendre raiſon. Il ne concevoit pas qu'il pût y avoir du danger à toucher un homme qui ſe porte bien.

Les animaux ne ſont point attaqués de la peſte ; du moins je n'en ai vu aucun exemple ; mais l'on croit qu'ils peuvent la communiquer ; la laine & les poils ſont très-dangereux après la mort de l'animal ; en eſt-il de même lorſqu'il eſt en vie ? Je n'ai pas eu occaſion d'en faire l'obſervation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVIII.

Au même.

JE vous ai entretenu plusieurs fois, mon cher Docteur, des mœurs des peuples qui habitent la Barbarie; pour achever le tableau, je vais vous tracer celles de ces Chefs arabes qui commandent aux Tribus errantes, & dont l'autorité n'est pas moins despotique, quoiqu'elle ne s'étende souvent que sur un très-petit nombre de sujets. Je ne peux mieux remplir cet objet, qu'en mettant sous vos yeux l'histoire des Chefs d'une de ces nations. La Mazoule ayant, avec la Compagnie d'Afrique, des rapports journaliers, j'ai été instruit très-fidellement, tant par les gens du pays, que par d'anciens commis de la Compagnie, de beaucoup de particularités intéressantes sur les Chefs qui ont gouverné ce pays.

Les Maures qui l'habitent vivoient d'abord, comme les Nadis leurs voisins, sans loix & sans frein, n'ayant d'autre dépendance qu'un léger tribut qu'ils payoient au Bey de Constantine. Ils faisoient alors beaucoup d'excursions qui troubloient le commerce, & portoient le désordre dans les Comptoirs françois. Pour se mettre à l'abri de leurs hostilités,

la Compagnie fit repréſenter au Divan d'Alger, *que puiſqu'elle étoit liſmataire*, c'eſt-à-dire, *que puiſqu'elle payoit les droits convenus pour la tranquille poſſeſſion du pays, il étoit juſte qu'Alger la garantît des vexations des Maures de la Mazoule.* Le Divan promit d'y remédier en donnant un *Schiek* (un Chef) à ces différentes nations, qui répondroit de tout le mal que les Maures de la Mazoule feroient à la Compagnie; mais qu'il falloit que la Compagnie fît les avances néceſſaires pour obliger ces nations à ſe ſoumettre au pouvoir d'un ſeul; qu'il falloit encore aſſigner à ce *Schiek* certains revenus pris ſur les différens objets de commerce. Tout fut accordé.

Le Divan donna au Bey de Conſtantine le droit de nommer un *Schiek* à la Mazoule. Il choiſit *Belhabesh*, un des principaux du pays, & le mit en poſſeſſion de ſa place à la tête d'un camp conſidérable. La loi du Divan étoit alors que ce *Schiek* ne ſeroit reconnu tel que du conſentement du Gouverneur de la Calle; mais après la mort d'*Abdallah*, qui ſuccéda à *Belhabesh*, le Bey de Conſtantine s'attribua ſeul ce droit. Ce premier *Schiek*, après avoir ſoumis quelques nations rebelles, eut un règne aſſez tranquille.

Abdallah lui ſuccéda. Ce monſtre, élevé & nourri dans le crime, ne ſignala que par les plus horribles forfaits un règne de plus d'un demi-ſiècle. Il ne

manquoit pas de courage, mais c'étoit celui des *Cartouche* & des *Mandrin*. Il ne s'en ſervoit que pour dépouiller ſes voiſins, & ſe révolter contre le Bey de Conſtantine, auquel il refuſa très-ſouvent de payer tribut. D'une ambition démeſurée, il étoit ſi jaloux de ſon autorité, que tout ce qui y portoit le moindre ombrage étoit à l'inſtant ſacrifié. Deux de ſes frères en furent les malheureuſes victimes. Ils vivoient d'abord avec lui dans une union paiſible : mais *Abdallah* s'imagina qu'ils avoient intrigué auprès du Bey de Conſtantine, pour avoir le gouvernement de la Mazoule. Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à s'en défaire. Ses frères furent heureuſement inſtruits des projets de ce furieux ; ils s'éloignèrent au plutôt. Quelque temps après, *Abdallah* paroiſſant entiérement revenu de ſes ſoupçons, écrivit à l'un des deux pour l'engager à venir vivre avec lui : il lui jura par tout ce que la religion, le ſang & l'amitié ont de plus ſacré, qu'il le traiteroit comme un frère chéri, & qu'il reconnoiſſoit combien ſes ſoupçons avoient été injuſtes. Celui-ci, ſéduit par ces vives proteſtations, ſe rendit auprès du *Schiek* ſon frère : il en fut accueilli avec la plus tendre affection. Tous deux, en s'embraſſant, verſèrent des larmes de joie. Ce ne furent, pendant pluſieurs jours, que feſtins & divertiſſemens. Cependant le frère d'*Abdallah* ne ſe livroit qu'avec réſerve à la confiance que celui-ci

vouloit lui inſpirer. Il n'oſoit ſortir du *Douare*. *Abdallah* lui en fit un jour de tendres reproches, & à force de careſſes, l'engagea à faire une promenade avec lui. Ce frère, trop confiant, ſe laiſſa ſéduire par ces proteſtations d'amitié. Ils ſortent enſemble, ſuivis de quelques cavaliers; mais à peine à quelques portées de fuſil du Douare, Abdallah ordonne de tirer ſur lui. Cet infortuné ſe ſauve vers une moſquée, lieu ſacré & privilégié, même pour les plus grands crimes. *Abdallah* ne reſpecte plus rien; il en arrache ſon frère innocent, & le fait maſſacrer ſous ſes yeux.

Il lui en reſtoit encore un autre, refugié du côté de Tunis. *Abdallah* fait un voyage dans ce pays. Il lui envoie des préſens, & l'engage à le venir voir. Celui-ci crut n'avoir rien à craindre en ſe rendant à ces inſtances. Il arrive; mais tandis qu'ils ſe donnent réciproquement le baiſer de paix, *Abdallah* tire un poignard de deſſous ſon *bernus*, & égorge ſon frère ſur ſes propres genoux.

D'après ces traits de cruauté, vous jugez aiſément, mon cher Docteur, tout ce dont ce monſtre étoit capable. Il ſe baignoit dans le ſang ſans aucun remords; tout étoit ſacrifié à ſes paſſions. Livré aux plus grands excès de la débauche, il la porta juſqu'à jouir, par force, de ſes propres filles. Ayant un jour fait violence à une jeune Maureſque, qu'il avoit attachée à un arbre, ſa brutalité ſatisfaite, il

poignarda cette malheureuſe de ſes propres mains, pour avoir oſé réſiſter à ſes inſtances. A l'âge de quatre-vingts ans, il avoit épouſé une jeune femme de quinze. Celle-ci interrogée par ſes compagnes ſur les plaiſirs qu'elle pouvoit éprouver avec le vieil *Abdallah*, leur témoigna combien un mari de cet âge la dégoûtoit. Malheureuſement elle en eſt entendue. Il ſort furieux de ſa tente, & plonge impitoyablement un poignard dans le ſein de cette infortunée qui embraſſoit ſes genoux.

Preſque toujours ſes crimes étoient dirigés par une politique des plus fines, quand il ſe croyoit obligé d'y avoir recours. Vous en jugerez par l'anecdote ſuivante, qui m'a été racontée à la Calle. *Abdallah* joignoit à tous ſes vices une ſordide avarice. Malheur à celui de ſes ſujets qu'il ſoupçonnoit être riche! il falloit ou qu'il déclarât & abandonnât ſes richeſſes, ou qu'il périt ſous les coups, & dans les plus affreuſes tortures. Un des principaux de la nation avoit amaſſé de grandes richeſſes par ſon induſtrie & ſon travail: *Abdallah* les convoita; mais comme le poſſeſſeur étoit très-conſidéré, il n'oſa faire un coup d'éclat. Il lui tendit un piège bien difficile à éviter. *Mon ami*, lui dit-il, *tu ſais combien j'ai de confiance en tes conſeils; je t'ai toujours regardé comme mon père, & mon meilleur ami. Les Chrétiens de la Calle m'ont trompé dans le commerce; j'ai eu patience; mais leur mauvaiſe foi, leurs injuſtices*

augmentent de jour en jour : ne ſerois-tu pas d'avis que je les puniſſe, que je tombe ſur leurs troupeaux, & que j'arme contre eux les nations voiſines. C'eſt mon deſſein. Abdallah, entier dans ſes volontés, ne conſultoit jamais les autres, que pour leur ordonner d'être de ſon avis. Cet Arabe courtiſan trouve que rien n'eſt plus juſte que la réſolution du *Schiek. Abdallah* ajoute qu'il veut, pour le lendemain, aſſembler ſon conſeil, & mettre la choſe en délibération : mais en attendant il lui ordonne le plus grand ſecret. Le lendemain les principaux Arabes ſe réunirent ſous la tente d'*Abdallah*, qui leur tint ce diſcours : *Vous ſavez tout le bien que nous recevons des Chrétiens de la Calle, & combien ils s'efforcent de rendre le commerce floriſſant : vous ſavez par quels ſermens je me ſuis engagé à les protéger & à les défendre. Que mérite un homme aſſez audacieux pour m'engager à violer mes ſermens, & à trahir les Chrétiens ?* Tous enſemble répondirent : la mort. *Abdallah* nomme l'Arabe opulent, qui fut maſſacré avant d'avoir eu le temps de ſe juſtifier. Je vous rapporte ces traits, mon cher Docteur, non pas comme ceux d'un ſimple particulier livré à la ſcélérateſſe, mais comme appartenant aux mœurs de la nation, & même comme un titre d'éloges chez ces peuples barbares.

Tant de cruautés donnèrent au *Schiek Abdallah* une grande réputation. Il l'augmenta encore, & termina une vie auſſi pleine d'atrocités, par un

voyage à la Mecque. Il mourut à ſon retour à moitié chemin, âgé de plus de quatre-vingts ans. On lui dreſſa une moſquée, où il eſt honoré comme un ſaint.

Abdallah avoit deux fils, *Aly-Bey* & *El-Bey*. L'aîné, *Aly-Bey*, avoit ſouvent eſſayé de ſe défaire de ſon père, au moins de le chaſſer de ſa place. Il réuſſit enfin à s'en emparer; mais ſes ſuccès furent de peu de durée. *Abdallah* reprit ſa première autorité; & comme il aimoit ce fils rebelle, il ſe contenta de l'envoyer dans les priſons de la Calle. A ſon départ pour la Mecque, *Abdallah* remit ſon fils au pouvoir du Bey de Conſtantine, & céda toute ſon autorité à *El-Bey*, ſon ſecond fils.

Celui-ci, ſans mœurs, ſans probité, ne ſe montra pas moins cruel & ſanguinaire que ſon père. Avant la contagion actuelle, il venoit ſouvent à la Calle, où il s'enivroit avec les ſoldats & les manœuvres. Sa figure eſt douce & prévenante, mais ſon cœur eſt celui d'un tigre. Je ne vous citerai de lui que ce ſeul trait, pour ne point davantage ſouiller ma plume par le récit de nouvelles horreurs. Une négreſſe, eſclave d'*El-Bey*, s'étoit abandonnée à un Maure. Elle en étoit enceinte. *El-Bey* en fut inſtruit. Il fit ſaiſir cette infortunée, & ordonna qu'on lui écraſât les mamelles entre deux groſſes pierres. Après quoi, il lui ouvrit lui-même le ventre, & en retira l'enfant. L'on m'a aſſuré qu'il avoit aſſiſté en riant à ce

ſpectacle d'horreur. Incrédule par libertinage, il ſe moque de la loi de Mahomet, & ſe livre tout entier aux excès de la plus infame débauche. Je l'ai vu à *Bonne* après ſa diſgrace, continuer le même genre de vie, & ſans ceſſe environné des compagnons de ſon libertinage.

Cependant *Aly-Bey*, renfermé dans les priſons de Conſtantine, ſollicitoit vivement le Bey de cette ville de lui accorder le gouvernement des Maures de la Mazoule, auquel il avoit droit par ſa naiſſance. Il appuya cette demande en promettant de payer des tributs bien plus conſidérables que ceux que payoit ſon frère. Ses offres furent enfin acceptées. Le *Bey* de Conſtantine, à la tête d'un camp conſidérable, vint fondre ſur le *Douare* d'*El-Bey*, qui n'eut que le temps de prendre la fuite. Dès ce moment *Aly-Bey* fut reconnu pour *Schiek*. Ces révolutions arrivèrent peu après mon arrivée en Afrique. Je vous ai entretenu aſſez au long, dans mes différentes Lettres, de ce Chef actuel, pour vous donner une idée de ſon caractère & de ſes mœurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIX.

Au même.

DES hommes auſſi cruels que ceux que je viens de vous dépeindre, une fois armés de la verge meurtrière du deſpotiſme, ſont des monſtres bien dangereux. Il ſemble qu'ils ne ſoient revêtus de l'autorité ſuprême que pour faire ſervir leurs propres ſujets d'inſtrumens à leurs paſſions, pour s'enrichir de leurs dépouilles, & s'abreuver de leur ſang. Vous avez vu les mœurs communes à ces petits Souverains, d'après ce que je vous ai dit de quelques-uns d'entre eux. Il me reſte à vous parler de leur gouvernement, & de l'étendue de leur autorité.

Avant d'entrer dans aucun détail à ce ſujet, il eſt bon de nous arrêter un inſtant ſur les gouvernemens de Tunis & d'Alger. Ces deux Etats confondus par la plupart des Hiſtoriens & des Géographes, ſont cependant très-différens. Tunis eſt un Etat monarchique, qui paſſe ſucceſſivement de père en fils. Le Bey, quoique indépendant du Dey d'Alger, envoie néanmoins tous les ans une eſpèce de tribut à ce Souverain, dont il appréhende la puiſſance. En effet, jamais les Algériens ne ſe ſont préſentés devant Tunis ſans en être revenus victorieux. Alger eſt

une république, dont le gouvernement eſt électif, & très-tumultueux. Lorſqu'il s'agit de nommer un Dey, la Régence, compoſée des principaux chefs de la milice, s'aſſemble, & en fait l'élection, qui ordinairement tombe ſur un des principaux miniſtres. A peine nommé, le nouveau Dey monte ſur le trône, & chacun vient lui rendre hommage : mais ſi quelqu'autre s'eſt formé un parti puiſſant parmi les troupes, s'il a aſſez de courage pour aſſaſſiner le Dey régnant, & le remplacer ſur le trône, l'autorité ſouveraine reſte entre ſes mains, à moins qu'un autre, auſſi hardi que lui, ne la lui enlève par les mêmes moyens. C'eſt ainſi que l'on a vu, à l'élection du *Dey* actuel, ſix *Deys* ſucceſſivement placés ſur le trône, & aſſaſſinés en vingt-quatre heures. Quoiqu'ils ne régnèrent que quelques momens, ils furent tous enterrés avec les honneurs dus au rang ſuprême. Il n'eſt pas un ſeul ſoldat, parmi la milice Turque, qui ne puiſſe aſpirer à la couronne. Il n'en faut pas d'autre exemple que le Dey actuel, qui fut d'abord ſimple ſoldat & Cordonnier au *Collo*. Quoique d'une auſſi baſſe condition, il gouverne ſes Etats avec des principes dignes des premiers Rois de Rome. En un ſeul mot il déclare ſes volontés, & jamais il ne revient ſur ce qu'il a décidé. C'eſt ainſi qu'il traite, même avec les Souverains de l'Europe, de la paix ou de la guerre. Fatigués de jetter des bombes inutiles ſur

Alger,

Alger, les Eſpagnols lui propoſent la paix & un traité de commerce. Le Dey qui, de ſon côté, ne s'ennuyoit pas de faire des eſclaves, leur accorda leurs demandes, mais à des conditions dures, qu'aucune négociation ne put adoucir. *Si ton Roi ne veut point la paix*, répondit-il froidement à l'Ambaſſadeur, *eh bien! qu'il faſſe la guerre.* Ce n'eſt qu'avec une fierté impérieuſe & ſouvent inſultante, qu'il traite les Conſuls des Puiſſances Européennes, ſans aucun égard pour le Souverain qu'ils repréſentent. *Qu'ai-je beſoin de ton Roi*, diſoit-il un jour à l'un d'eux; *il m'envoie des Ambaſſadeurs & des préſens. Je ne lui demande & ne lui envoie rien; il achète mon amitié, je me ſoucie peu de la ſienne.* Le Dey d'Alger eſt conſéquent à ces principes. S'il arrive qu'un bâtiment ſoit inſulté, la cargaiſon pillée, en vain l'on en demande réparation au Dey. *Ce qui eſt mangé eſt mangé*, dit-il; *quand tu as plumé une poule, & que le vent en a diſperſé les plumes, comment voudrois-tu les raſſembler?* Tout Chrétien qui paſſe devant le palais de ce Souverain eſt obligé d'ôter ſon chapeau & d'avoir un air très-reſpectueux. Un Conſul, pour y avoir manqué, fut un jour reconduit chez lui à coups de bâton. Un Officier de Marine éprouva le même traitement pour s'être aviſé de fredonner une chanſon, tout en paſſant chemin. L'air avantageux & petit-maître ne va point du tout dans ce pays.

Alger eſt preſque imprenable par ſa poſition. Bâti

ſur le penchant d'une montagne, il faut, pour y arriver par terre, paſſer dans des gorges effrayantes, où une poignée d'hommes ſeroit en état de maſſacrer une armée conſidérable. Du côté de la mer, l'entrée du port eſt défendue par trois fortes batteries de canon, dirigées par des renégats ou des eſclaves Chrétiens. Quant au bombardement, les Algériens le craignent peu. Outre qu'ils n'ont rien à perdre, ils ſavent auſſi bien vivre ſous une tente, qu'entre quatre murailles; d'un autre côté, le Dey, avide de richeſſes, voit avec plaiſir les maiſons s'écrouler. Il les fait rebâtir pour ſon compte, ſi le propriétaire ne peut en faire la dépenſe. Auſſi eſt-ce là le principe d'une réponſe que le Dey fit un jour à un Envoyé d'Angleterre. Celui-ci venoit porter plainte & demander raiſon d'une inſulte faite à un vaiſſeau du Roi. Il terminoit ſa harangue par faire entendre au Dey que le Roi d'Angleterre pourroit bien venir bombarder Alger. Le Dey, qui l'avoit écouté juſques-là ſans lui rien répondre, l'interrompant : *Combien en coûtera-t-il à ton maître pour bombarder Alger? Telle ſomme,* répond l'Ambaſſadeur. — *Eh bien, qu'il m'en envoie ſeulement la moitié, & je fais raſer Alger.* Cet Envoyé ne put obtenir d'autre réponſe.

Revenons actuellement au gouvernement intérieur du pays. Une poignée de Turcs, indépendans du Grand-Seigneur, donnent la loi à toute la Barbarie, & la donnent en deſpotes. La Régence d'Alger nomme

des *Beys* dans les différentes places fortes du royaume. Ils y jouissent du pouvoir le plus absolu. Tels sont ceux de *Constantine*, de *Mascara*, de *Tremecen*, *&c.* mais ils sont obligés de venir tous les ans ou tous les deux ans apporter eux-mêmes des tributs considérables au Dey d'Alger. S'ils déplaisent à ce Souverain, il profite de cette circonstance pour leur faire couper la tête, sans autre forme de procès. C'est ainsi que ce terrible Despote fait trembler devant lui ceux-là même qui, un instant auparavant, inspiroient la même frayeur à des milliers de Maures & d'Arabes.

Ces *Beys* ont à leurs ordres une bonne milice Turque qui fait respecter leur autorité, & soutient celle des *Kaïdes* & des *Schieks* qu'ils nomment dans les villes & les *Douares* de leur département. Ces derniers sont ordinairement choisis parmi les renégats, les esclaves des Beys, ou les Maures. Chacun d'eux peut, dans son gouvernement, se conduire comme il lui plaît. Pourvu qu'il paie ses supérieurs, on ne lui demande jamais compte de sa conduite. Le plus petit de ces chefs a autant d'autorité, est autant despote dans son *Douare* que le Dey à Alger. Il peut dépouiller les Maures, les assassiner, enlever leurs troupeaux, détruire leurs maisons, se livrer aux plus grands excès d'injustice & de cruauté; tant qu'il paiera, le Gouvernement supérieur ne se mêlera en rien de ses actions. Il entre même dans

la politique des Turcs de fomenter des diviſions, des guerres inteſtines parmi tous ces petits Chefs arabes. Ils conçoivent bien que ſi ces Barbareſques, guidés par l'intérêt commun, venoient à ſe réunir, leurs forces combinées briſeroient aiſément la chaîne de leur eſclavage; mais c'eſt un troupeau d'hommes lâches & vils qui ſe laiſſent conduire en aveugles, tremblant ſans ceſſe ſous la main qui les opprime.

D'après un ſi mauvais gouvernement, eſt-il étonnant que la Barbarie ſoit preſque inculte & déſerte? Sans ceſſe le cultivateur eſt dans la crainte d'être dépouillé ſoit par ſon propre chef, ſoit par une nation voiſine. D'un autre côté, les guerres continuelles diminuent la population, privent les campagnes de bras néceſſaires à leur culture, & font un vaſte déſert du plus beau pays de la terre. Auſſi ces contrées ſont ſi peu peuplées, que dans les lieux les plus habités, c'eſt beaucoup quand un Voyageur peut rencontrer deux ou trois *Douares*, dans leſquels ſouvent il n'y a pas cent hommes. Il n'eſt pas rare de faire trois & quatre journées ſans trouver d'autres êtres vivans que quelques bêtes féroces, quelquefois moins à craindre que les Maures.

Il n'exiſte, parmi ces peuplades errantes, aucune loi criminelle ou coactive, aucune qui venge le crime ou puniſſe l'injuſtice. La vengeance eſt le droit de chaque particulier, & le plus fort eſt toujours celui qui a raiſon. Dans les villes il n'en

eſt pas tout-à-fait de même. L'on peut y reclamer l'autorité du *Bey* ou du *Kaïde*. La peine du Talion y eſt aſſez généralement admiſe ; mais la punition du coupable dépend preſque toujours de la volonté de l'accuſateur ; il peut faire grace & pardonner : auſſi quand l'accuſé a de l'argent, tel coupable qu'il ſoit, il eſt rarement puni autrement que par la bourſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN DES LETTRES.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA NUMIDIE.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA NUMIDIE.

RÈGNE ANIMAL.

QUADRUPÈDES.

LE LION.

De tout temps les Lions de la Numidie ont été renommés. Ils faiſoient les honneurs des Cirques Romains, & les guerriers les plus redoutables ont toujours attaché beaucoup de gloire à entrer en lice avec ce terrible animal. Emblême de la force & du courage, ſa dépouille étoit l'attribut des héros de l'antiquité. Jamais Hercule n'a eu d'autre vêtement que la peau du lion de Némée. Malgré le laps des temps, il n'a rien perdu de ſa première réputation;

& quoique Marmol, cité par M. de Buffon, *prétende que les Lions qui habitent aux environs des villes & des bourgades de Barbarie, ayant connu l'homme & la force de ſes armes, aient perdu leur courage au point d'obéir à ſa voix menaçante, de n'oſer l'attaquer, de ne ſe jetter que ſur le menu bétail, & enfin de s'enfuir en ſe laiſſant pourſuivre par des femmes ou par des enfans qui leur font, à coups de bâton, quitter priſe & lâcher indignement leur proie;* malgré cette aſſertion, plus que douteuſe, le Lion n'eſt pas moins la terreur des hommes & des animaux. L'on peut s'en convaincre par le tableau fidèle que j'en ai tracé dans la douzième Lettre, par la terreur qui s'empare de tous les êtres vivans dès qu'il s'annonce par ſes rugiſſemens au milieu des ténèbres, enfin par les ſoins que l'on prend pour écarter ce redoutable ennemi. Je ne connois qu'un ſeul trait, de la vérité duquel je ſuis ſûr, qui prouve que l'on ait oſé lui réſiſter, encore n'eſt-il queſtion que d'un jeune Lionceau. Il s'étoit jetté ſur une vache dans un Douare près de la Calle. Un jeune Maure s'élance ſur l'animal féroce, veut l'arracher de ſa proie, l'étouffer, pour ainſi dire, entre ſes bras; mais il ne peut lui faire quitter priſe. Son père arrive armé d'une eſpèce de hache. Il veut en frapper le Lion, le coup tombe ſur la main du fils, & lui abat trois doigts. L'on eut beaucoup de peine à faire lâcher priſe au jeune Lion. J'ai vu ce Maure

traité par M. Cay, alors Chirurgien à l'hôpital de la Calle.

Les Lions qui vivent dans les gorges de l'Atlas & au milieu des forêts de la Numidie, ſont rarement à craindre pour les hommes, & même pour le bétail renfermé dans les Douares. Beaucoup d'autres animaux féroces qui habitent avec eux ces profondes ſolitudes, leur ſervent de nourriture. Les ſangliers, les loups, les renards, les chacals, &c. très-multipliés dans ces contrées, n'échappent que bien difficilement à la griffe redoutable du roi des forêts. La Panthère, l'Once, le Lynx, les Singes, &c. doués de la faculté de grimper aux arbres, ont un moyen ſûr de ſe ſauver, quand ils s'apperçoivent à temps du danger; car le Lion a deux manières de chaſſer. Quand il n'eſt pas bien affamé, il reſte caché dans les brouſſailles, attend que quelque gibier paroiſſe, s'élance deſſus avec une légéreté & une vîteſſe inexprimables, & manque rarement ſa proie; mais quand il eſt preſſé par la faim, cette chaſſe paiſible ne lui convient plus. Impatient & furieux, il abandonne ſa retraite, fait retentir les forêts de ſa tonnante voix, glace d'effroi tous les êtres vivans; aucun animal ne ſe croit en ſûreté dans ſa tanière; tous fuient en déſordre, ſans ſavoir ſouvent éviter l'ennemi commun dont ils deviennent la proie. Voici une remarque que j'ai eu occaſion de faire, & qui doit donner la plus haute idée de l'empire

deſpotique du Lion dans les forêts de la Numidie. Lorſque la nuit a couvert la terre de ténèbres, cette tranquillité ſilencieuſe qui l'accompagne eſt interrompue par les cris de divers animaux féroces : les Chacals ſur-tout glapiſſent en troupes nombreuſes, les Loups hurlent dans le lointain ; ce n'eſt ſouvent qu'une confuſion de cris qu'il eſt difficile de diſtinguer : mais à peine les échos ont-ils répété les longs rugiſſemens du roi des animaux, que ceux-ci n'oſent plus ſe faire entendre. La ſeule voix du Lion retentit dans ces vaſtes déſerts, & impoſe ſilence à tous les habitans des forêts. Saiſis d'épouvante, ils craindroient de ſe trahir par leurs cris, & d'attirer vers eux un ennemi qu'ils n'oſent attendre pour le combat, malgré le ſignal éclatant qu'il en donne à tous les animaux. Il n'en eſt aucun qui ne le craigne & ne fuie loin de ſa préſence. Le Lion eſt donc le ſeul des animaux qui n'ait d'autre ennemi que l'homme armé ; encore n'eſt-il pas épouvanté à ſa vue. S'il eſt affamé, il l'attaque ; s'il eſt raſſaſié, il paſſe avec une fierté impoſante, imprimant bien plus de terreur qu'il n'en éprouve.

Le Lion eſt plus furieux, plus à craindre dans le déſert de *Saara* que dans les vallées de l'*Atlas*. Les chaleurs exceſſives de ces plaines ſablonneuſes excitent dans ſes veines une fermentation, une eſpèce de rage qu'il n'éprouve pas dans les forêts : d'ailleurs, comme il mange beaucoup, qu'il trouve difficilement

de quoi se nourrir dans ces brûlantes solitudes, il est presque toujours affamé, & son appétit est la mesure de sa fureur. Alors rien ne l'épouvante. Il fond sur les caravanes, attaque indifféremment les hommes & les chameaux, se choisit une victime; & presque toujours victorieux, il se retire au loin pour dévorer sa proie. Quelquefois les Lions s'attroupent; ils suivent d'assez près, même pendant le jour, les plus nombreuses caravanes, les inquiètent dans leur route, les épouvantent, les tiennent en garde toute la nuit par leurs longs rugissemens, & finissent par les attaquer, malgré les feux & les coups de fusils continuels: le plus sûr moyen que l'on ait d'écarter ces cruels ennemis, est de leur sacrifier quelque bête. L'on attache à un arbre, ou, au défaut, on lie par les pieds une mule, un chameau, que l'on abandonne à ces animaux affamés. Dès qu'ils sont rassasiés ils restent tranquilles, & laissent les voyageurs continuer en paix leur chemin. Un vieil Arabe nommé *Batallah*, Drogman à la Calle, & qui avoit souvent chassé aux Lions, m'a assuré que lorsqu'ils étoient en troupe, ils n'attaquoient jamais, plusieurs ensemble, un seul ennemi; mais que si le premier étoit vaincu, un autre le remplaçoit; que lui-même avoit été un jour assailli par trois Lions, qu'il les avoit tués tous trois l'un après l'autre. Les Arabes aiment le merveilleux, particuliérement dans les exploits, &

j'avoue que ce récit m'a paru très-douteux, surtout au sujet de ces trois Lions tués par un seul homme. Il est vrai que cet Arabe avoit été un très-grand chasseur, & que pour rendre ce fait vraisemblable, il me disoit qu'après avoir lâché son coup de fusil sur le premier Lion, les deux autres, épouvantés, lui avoient laissé le temps de recharger avant qu'ils revinssent à l'attaque.

LA PANTHÈRE ET L'ONCE.

La Panthère, plus sanguinaire, plus terrible, mais bien moins noble que le Lion, habite les mêmes forêts. Quoiqu'elle soit, par la force, inférieure au Lion, il paroît néamoins qu'elle lui résiste, & que ces deux cruels animaux se livrent quelquefois des combats sanglans. L'on m'a assuré que plusieurs ouvriers, étant un jour sortis de *la Calle* pour aller couper, dans une forêt voisine, du bois de construction, avoient rencontré un Lion & une Panthère (1) qui s'entre-déchiroient. Tous deux se tenoient droits, réciproquement entrelacés, chacun la griffe enfoncée dans le corps de son

(1) L'on m'a dit *un Tigre*, mais c'est par l'abus général d'appeller *Tigre* tout animal qui a la peau mouchetée. Je présume que c'étoit une Panthère; l'Once étant trop foible & trop petit pour résister au Lion.

adverſaire, ſe déchirant l'un l'autre avec leurs redoutables mâchoires. Immobiles en cette poſition, combattant à forces égales, leur ſang ruiſſeloit en abondance. Il eſt à préſumer que ce combat ne ſe ſeroit terminé que par la mort des deux combattans; mais les ouvriers y mirent fin par une décharge générale de leurs fuſils, & rapportèrent en triomphe à la Calle la peau de ces deux animaux. Quoi qu'il en ſoit, je ſoupçonne, ou que ce Lion, trop jeune, n'avoit pas encore acquis toutes ſes forces, ou que, trop vieux, il en avoit perdu une grande partie: car il eſt bien difficile de croire que la Panthère, quoique très-bien armée, puiſſe ſe battre avec le Lion à forces égales.

L'on chaſſe la Panthère à peu près comme le Lion, avec cette différence qu'elle ſe fait plus craindre du chaſſeur, & que, moins délicate que le Lion, quelques quartiers de bête morte, même à demi-putréfiée, ſuffiſent pour l'attirer. L'on ſuſpend cet appât à un arbre, & à quelques pas de-là l'on établit une cabane: mais le chaſſeur n'oſe y paroître les premiers jours, de peur qu'il ne prenne fantaiſie à la Panthère de lui rendre une viſite. Il a ſoin, chaque jour, de renouveller l'appât, afin que ce cruel animal, accoutumé à trouver ſa proie au même endroit, ſe diſpenſe de la chercher ailleurs, & s'habitue à la vue de la cabane. Alors le chaſſeur s'y renferme; & dès qu'il apperçoit la Panthère,

il tâche de la bleſſer mortellement du premier coup de fuſil. Si elle a la force de ſe relever, elle cherche par-tout l'ennemi qui l'a bleſſée, & ſe venge avant d'expirer. Dans tous les cas, le chaſſeur reſte immobile dans ſa cabane juſqu'au lendemain matin. Alors il ſe retire, craignant toujours, malgré ſa victoire, de rencontrer l'ennemi qu'il a terraſſé. Il revient quelques jours après, accompagné d'un Chien dreſſé qui ſuit la piſte de l'animal. Si la Panthère reſpire encore, le chien eſt la première victime de ſa rage, & le chaſſeur, averti par les cris douloureux de ſon meſſager, ſe hâte de battre en retraite. Un Maure chaſſeur, qui me faiſoit ces récits, ajouta qu'un jour, pourſuivi lui-même par une Panthère expirante, ne s'étoit ſauvé qu'en laiſſant, dans ſa courſe, ſes habits ſur un buiſſon. L'animal féroce aſſouvit ſa fureur en les déchirant en mille morceaux. Il expira ſur ces lambeaux.

Avec des mœurs auſſi féroces, l'on ne doit pas douter que la Panthère n'attaque l'homme. Auſſi ce fait m'a été confirmé par pluſieurs Arabes, qui m'ont aſſuré qu'ils craignoient beaucoup plus la Panthère que le Lion, tant pour eux que pour leurs troupeaux. Cet animal a les mœurs du tigre. Sa rage conſiſte à s'abreuver de ſang; & lorſqu'il en eſt ſoul, à le voir couler, à s'y baigner, pour ainſi dire; jamais ſa fureur n'eſt aſſouvie; il paroît même recevoir un nouvel aliment des victimes multipliées

multipliées qu'il égorge. S'élance-t-il au milieu d'un troupeau nombreux ; ſi on ne lui donne pas la chaſſe, il n'y laiſſe aucun animal en vie. Il ne reſpire que le ſang, le carnage, & la mort. Il attaque tous les animaux, excepté le Lion, & il n'en eſt aucun ſur lequel il ne remporte la victoire. Extrêmement léger à la courſe, il les ſurpaſſe tous en vîteſſe ; ſes mouvemens ſont ſi ſouples, ſi prompts, qu'il eſt difficile de lui échapper. Les buiſſons, les foſſés, même les rivières peu larges ne peuvent l'arrêter dans ſa courſe. Il franchit tout avec légéreté ; & ſi l'animal qu'il pourſuit ſe ſauve ſur un arbre, la Panthère, malgré le volume de ſon corps, y eſt auſſi-tôt que lui. Par ce moyen elle déclare la guerre aux habitans de la terre & des airs. L'oiſeau trop jeune encore pour s'échapper de ſon nid, quoique placé au ſommet de l'arbre le plus élevé, devient la proie de la cruelle Panthère. Ses pattes ſont armées d'ongles longs, durs & pointus ; ſes mâchoires ſont terribles, & garnies de dents aiguës, fortes & nombreuſes. La ſoif du ſang ſe lit dans ſon regard ; ſon œil eſt toujours étincelant de colère & de rage : mais lorſqu'oubliant ſa férocité, l'on ne fait attention qu'à la belle robe dont la Nature l'a ornée, l'on trouve peu d'animaux plus élégamment habillé. Son poil eſt fin, liſſe, & court ; ſa peau eſt parſemée de taches noires arrondies en anneaux ou en roſettes ſur un fond

légérement fauve. Il en réſulte un enſemble qui a je ne ſais quoi de doux, de gracieux à la vue; auſſi les Anciens prétendoient-ils que la Panthère, en cachant au troupeau ſon regard féroce, & ne laiſſant voir que ſa belle robe, le charmoit au point de l'attirer à elle, & de le dévorer à ſon aiſe (1). Nous ſommes loin de croire ces fictions; mais au moins faut-il avouer que la Nature, qui a imprimé ſur la figure de cet animal le caractère de la férocité, paroît avoir voulu le dédommager en lui permettant de ſe faire admirer par la beauté & l'élégance de ſon vêtement. Cet animal a la queue forte, tachetée de noir en-deſſous, & terminée par des anneaux noirs & blancs. Il eſt de la grandeur & de la force d'un de nos plus gros chiens; mais il a les pattes courtes & fortes.

L'Once, dit M. de Buffon (2), *differe de la Panthère en ce qu'il eſt bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long auſſi, & d'une couleur griſe ou blanchâtre; & le Léopard differe de la Panthère & de l'Once, en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif & brillant, quoique plus ou moins foncé, avec des taches plus petites, & la plupart diſpoſées par grouppes, comme ſi chacune de ces taches étoit formée de quatre taches réunies.... le Léopard a*

(1) Solinus, c. 21.

(2) Hiſt. Nat. tom. IX, pag. 156, édit. in-4°.

les mêmes mœurs & le même naturel que la Panthère. Il eſt plus grand que l'Once, plus petit que la Panthère.

D'après cette diſtinction, que M. de Buffon a établie entre ces trois animaux, que les anciens Naturaliſtes ont ſi ſouvent confondus, il s'enſuit que le *Léopard* ne vient point en Barbarie, ou du moins qu'il y eſt très-rare. Parmi un grand nombre de *peaux tigrées* que j'ai eu occaſion d'examiner dans le pays, aucune ne m'a paru appartenir au Léopard. Il eſt aiſé de reconnoître, parmi les auteurs qui l'y citent, que leurs deſcriptions conviennent à la Panthère de M. de Buffon. Quant à l'Once, il y eſt très-commun : ſes mœurs ſont auſſi ſanguinaires que celles de la Panthère; mais comme il eſt beaucoup plus petit & moins fort, il n'eſt pas autant à craindre. Il s'approche des troupeaux avec plus de timidité; on l'en tient aiſément écarté, & on le chaſſe ouvertement à coups de fuſil. Il eſt donc borné à chercher ſa nourriture parmi les animaux d'une force inférieure. Il attaque & combat les Sangliers & les Loups; il dévore les Renards, les Chacals, pourſuit ſur les arbres les Chats ſauvages & les Singes, & ne laiſſe pas encore d'exercer un empire aſſez étendu dans les forêts, où il n'a guère d'autre ennemi que la Panthère & le Lion; mais il échappe facilement à ce dernier, en ſe ſauvant ſur les arbres. L'Hyène lui livre auſſi la guerre, mais l'Once a bien des moyens pour éviter un combat d'où,

quand il s'y engage, il sort rarement victorieux. Il craint l'homme, & n'approche qu'en tremblant des lieux qu'il habite, autour desquels il rode secrétement, afin de surprendre quelque animal domestique.

Le *Tigre* ne se trouve pas en Barbarie, ni même dans le désert de *Saara*. Comme bien des lecteurs pourroient confondre encore cet animal avec le Léopard ou la Panthère, je ne crois pas inutile de rapporter ici la description qu'en donne M. de Buffon. *Le vrai Tigre*, dit-il, *le seul qui doit conserver ce nom, est un animal terrible, & peut-être plus à craindre que le Lion : sa férocité n'est comparable à rien, mais on peut juger de sa force par sa taille. Elle est ordinairement de quatre à cinq pieds de hauteur sur neuf, dix, jusqu'à treize de longueur, sans y comprendre la queue : sa peau n'est pas tigrée, c'est-à-dire, parsemée de taches arrondies. Il a seulement sur un fond de poils fauves, des bandes noires qui s'étendent transversalement sur tout le corps, & qui forment des anneaux sur la queue dans toute sa longueur.... Heureusement pour le reste de la Nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve à Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'Eléphant & le Rhinocéros* (1).

(1) Hist. Nat. tom. IX.

LE LYNX ET LE CARACAL.

LE *Lynx* ou *Loup-Cervier*, dont les Anciens ont raconté tant de merveilles, eſt un animal féroce qui tient de la nature du Chat ; mais il eſt beaucoup plus fort & plus gros. Celui que l'on rencontre en Barbarie a le poil liſſe, ſans taches, les pattes courtes, les yeux vifs & brillans, d'où, ſans doute, l'on a prétendu qu'il voyoit même à travers les corps opaques. Il grimpe aux arbres, & y pourſuit ſa proie avec une très-grande légéreté : mais il n'oſe guère attaquer que les Chats ſauvages, les Bélettes, les Lièvres, & les animaux foiblement armés. Comme il ſaute avec vîteſſe, il ſaiſit ſouvent les oiſeaux au vol, ſur-tout ceux qui l'ont peſant & qui s'élèvent peu. D'autrefois, placé ſur un arbre, il s'élance ſur ſa proie avec une rapidité incroyable. Quand il n'eſt pas bien affamé, il ſe contente de ſucer le ſang de l'animal qu'il a tué ; & quoique raſſaſié, il ne fait grace à aucun, dès qu'il trouve à exercer ſes inclinations ſanguinaires. Cependant il ne porte point ſur ſa figure le caractère de la férocité ; ſon regard eſt doux, & l'enſemble de ſes traits n'a rien que d'agréable. Il vit dans les forêts de la Numidie, & s'approche fréquemment des lieux habités.

Le *Caracal*, que les Arabes nomment *Gat-el-kallah*, *le Chat aux oreilles noires*, eſt beaucoup plus gros

& plus long que nos Chats domestiques. Il ressemble au Lynx : il a, comme lui, les oreilles terminées par une petite touffe de poils noirs ; mais ses traits annoncent davantage un caractère de férocité. Son poil est d'un roux foncé ; il a le museau un peu effilé, & de couleur noire. Comme cet animal a les yeux perçans, l'odorat très-fin, l'on a prétendu qu'il étoit, pour la chasse, d'intelligence avec le Lion, dont la vue est plus courte & l'odorat moins parfait ; qu'il éventoit le gibier, & qu'en reconnoissance de ce service, le Lion lui abandonnoit le reste de sa proie, quand il étoit rassasié ; d'où vient qu'on la nommé *le Guide* ou *le Pourvoyeur du Lion*. Cette fiction n'a été imaginée que parce que *le Caracal* étant très-inférieur en forces aux grands animaux, n'osant attaquer que les plus foibles, est obligé, souvent, pour trouver de quoi se nourrir, de s'attacher à la suite d'un de ces animaux redoutables qui règnent dans les forêts : mais comme il auroit trop à craindre des dents de la Panthère, ou des griffes de l'Once, qui n'épargnent aucun animal, & grimpent facilement aux arbres, il préfere suivre, mais de loin & en tremblant, les pas du Lion qui lui permet, ainsi qu'aux autres animaux, de profiter de ses restes.

L'HYÆNE.

Il n'eſt peut-être aucun animal dont l'aſpect ſoit plus ignoble que celui de l'Hyæne. Son regard eſt farouche & ſauvage, ſon œil féroce, ſes inclinations cruelles, baſſes & dégoûtantes. Elle déchire impitoyablement les animaux qu'elle rencontre, les attaque tous, excepté le Lion & la Panthère, contre leſquels au moins elle oſe ſe défendre. Les hommes ne ſont pas à l'abri de ſa dent carnaſſière. Elle vit ſeule, éloignée de toute eſpèce de ſociété; jamais on ne l'a vue, comme bien d'autres animaux, s'attrouper avec ſes ſemblables. Lorſque la nuit a ramené ſur la terre le ſilence & les ténèbres, l'Hyæne alors ſort de ſa retraite, livre combat à tous les êtres vivans qu'elle rencontre, cherche les charognes, s'approche des lieux habités, ſent de très-loin l'odeur infecte des cadavres. Avec une griffe immonde, elle ouvre les ſépulcres, ſe raſſaſie des corps à demi putréfiés, & ſe plaît au milieu de l'infection des tombeaux. Lorſqu'elle ne peut ſatisfaire ſon appétit carnaſſier, elle devient frugivore, ſe nourrit de racines, principalement des rejettons du *petit palmier en éventail* (1). Ses pieds larges & armés de fortes griffes ſont très-propres à remuer

(1) Chamœrops humilis. L.

la terre. *C'eſt peut-être le ſeul de tous les quadrupèdes*, dit M. de Buffon, *qui n'ait que quatre doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière. Elle a, comme le Blaireau, une ouverture ſous la queue qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps* (1). Elle eſt de la grandeur du Loup; mais elle a les pattes plus courtes, & le corps plus ramaſſé. Elle porte une crinière. Son poil eſt roide, luiſant, d'une couleur brune très-foncée. Cet animal a toujours été un de ceux auxquels l'ignorance & la ſuperſtition ont prêté des vertus magiques. Les Arabes ne ſont pas encore revenus de cette erreur. Ils s'imaginent que ſa cervelle peut être employée efficacement dans les ſortilèges. Auſſi ont-ils grand ſoin, lorſqu'ils tuent un de ces animaux, d'en enterrer la tête dans quelque lieu ſecret.

LE LOUP.

DANS nos forêts d'Europe, le Loup y jouit preſque ſeul des droits de la ſouveraineté. C'eſt l'animal le plus redoutable que nous y connoiſſions: il y règne en deſpote. L'appareil impoſant avec lequel ſouvent on lui déclare la guerre, ſa tête miſe à prix comme celle d'un tyran que l'on craint, les chiens les plus vigoureux dreſſés pour l'attaquer &

(1) Hiſt. Nat. tom. X.

le combattre, tout cela a beaucoup ajouté à la réputation du Loup. Il eſt vrai qu'il ne craint, chez nous, que les hommes & leurs pièges. Il attaque impunément les mules, les chevaux & les bœufs: s'il n'oſe combattre, au moins n'appréhende-t-il pas le ſanglier; mais quand, preſſé par la faim, & attiré par les cris des troupeaux, il approche des bergeries ou des habitations, ce n'eſt qu'avec les plus grandes précautions, & en employant les ruſes & l'adreſſe. Il ſait combien l'on en veut à ſa tête; malgré cela, il exerce quelquefois des ravages cruels, tue les chiens, égorge les troupeaux, & ne ſe retire du combat que couvert de bleſſures & de ſang. Il eſt loin d'avoir, en Barbarie, une réputation auſſi étendue. Il occupe preſque le dernier rang parmi les animaux carnaſſiers, & les a tous pour ennemis. Obligé de ſe tenir caché pendant le jour, lâche & timide, à peine oſe-t-il ſortir de ſa tanière lorſque la nuit eſt arrivée. Il ne cherche ſa proie qu'en tremblant, & devient ſouvent celle d'un animal plus fort ou plus courageux que lui. Malgré ſon appétit dévorant, il n'oſe approcher des troupeaux: il n'eſt pas un ſeul Arabe qui ne ſoit armé de fuſils. Il ſeroit donc impoſſible au Loup de pénétrer dans un Douare, & même de roder autour ſans payer de ſa vie l'imprudence d'une entrepriſe qu'il n'eſt pas aſſez courageux pour conduire à ſa fin. S'il rencontre une vache, une brebis égarée, il la lai

faut souvent disputer avec d'autres animaux dont il n'ose attendre l'attaque. Ainsi le Loup, trop foible en forces, se méfiant trop de son propre courage, est réduit à vivre dans des craintes continuelles, & à périr souvent de faim. Les Arabes m'ont assuré que jamais les Loups ne se réunissoient en troupes, comme ils le font quelquefois en Europe, lorsqu'ils sont pressés par la faim, & qu'il s'agit d'une entreprise difficile. Il est vrai qu'il est plus rare en Barbarie qu'en Europe, & que les griffes de la Panthère & du Lion sont plus puissantes contre cet animal, que nos chasses de grand appareil, & que toutes les embûches que nous lui dressons.

LE RENARD ET LE CHACAL.

Il en est du Renard à-peu-près comme du Loup. Il a bien plus d'ennemis en Barbarie qu'en Europe; mais plus fin, plus adroit, plus hardi que le Loup, il s'approche des Douares, & trouve souvent moyen d'enlever quelque volaille. D'ailleurs, ayant un appétit bien moins dévorant, il trouve plus facilement à le satisfaire. Comme l'on chasse peu dans ces contrées, où l'on réserve la poudre & le plomb pour se défendre des hommes, les campagnes sont abondantes en Cailles, en Perdrix, dont les œufs ou les petits, ainsi que le menu gibier, servent à nourrir le Renard. Cet animal n'est pas très-commun

en Numidie, mais il eſt remplacé par le *Chacal*, dont les mœurs, les inclinations ſont à-peu-près les mêmes.

Le Chacal ou *l'Adive* que l'on rencontre en Barbarie, eſt d'une couleur rouſſe foncée, & à-peu-près de la même grandeur que le Renard. Il a le muſeau plus effilé, & tient de la nature du Loup. Il mange beaucoup, & il eſt preſque toujours affamé. Le beſoin de ſatisfaire ſa voracité lui inſpire du courage & de la hardieſſe : mais comme il connoît la foibleſſe de ſes forces en comparaiſon de celles de tant d'autres animaux qui lui font la guerre, il a l'adreſſe de les multiplier en s'attroupant avec ſes ſemblables, & de pouvoir, par ce moyen, livrer combat à des ennemis contre leſquels il ne pourroit ſe défendre s'il étoit ſeul. Cette armée de *Chacals*, réunis par des intérêts communs, & animés par le beſoin le plus preſſant, celui de la faim, cauſe quelquefois de grands dégâts. Elle parcourt les campagnes, s'approche des lieux habités, fond ſur la volaille, & même ſur les brebis. La vue de l'homme n'épouvante pas les Chacals ; néanmoins ils ne pénètrent dans ſa demeure que dans les cas extrêmes : mais toutes les nuits ils rodent dans les environs, & glapiſſent continuellement. Leur cri reſſemble à-peu-près à l'aboiement du chien ; il eſt fort déſagréable à entendre. C'eſt un ſon aigre, perçant, une eſpèce de gémiſſement triſte & lugubre. Les Chacals recherchent les cadavres avec autant d'avidité

que le fait l'Hyæne ; & à meſure qu'ils fouillent dans les tombeaux, & qu'ils ſentent l'odeur infecte du corps qu'ils déterrent, ils pouſſent des cris plus lugubres encore que les premiers, occaſionnés probablement par l'impatience, par l'avidité, ou par la joie de toucher au moment de ſatisfaire leur voracité. Les Chacals ſont très-nombreux en Numidie, & s'attroupent tous les ſoirs. Je n'ai preſque point paſſé de nuit au milieu des campagnes, qu'ils n'aient troublé mon repos par leurs cris continuels.

LE CHAT SAUVAGE, LE CHAT-TIGRE, ET L'ICHNEUMON.

LE CHAT, auquel nous accordons le ſecond rang parmi nos animaux domeſtiques, tout indigne qu'il eſt de cet honneur, a été tiré des forêts, où il vit dans un état ſauvage, tout entier livré à la férocité de ſon caractère. A raiſon de ſon extrême habileté à ſaiſir les ſouris & les rats, nous lui avons ouvert nos demeures, nous l'avons admis à notre familiarité ; malgré cela il conſerve le fond de ce caractère qui le porte à la trahiſon & au meurtre. C'eſt un hypocrite qui, ſous les dehors de la douceur, médite les ruſes & le carnage. Dans les forêts il vit, comme chez nous, de la chaſſe qu'il livre aux mulots, aux ſouris & aux rats. Il eſt ſur-tout terrible

pour les oiſeaux dont il va chercher les petits juſqu'au plus haut des arbres. C'eſt-là qu'il ſe tient le plus ſouvent, tant pour trouver ſa proie avec plus de facilité, que pour éviter beaucoup d'ennemis qui lui déclarent la guerre. Le Chat ſauvage eſt plus gros, plus fort & plus ſubtil encore que notre Chat domeſtique, dont l'éducation change beaucoup le phyſique, quoiqu'elle influe peu ſur ſes inclinations. Il y a quelques Chats domeſtiques dans les villes de Barbarie, mais je n'en ai jamais rencontré dans les *Douares* des Arabes.

L'on rencontre dans les mêmes forêts une autre eſpèce de Chat, connue ſous le nom de *Chat-Tigre*, que M. de Buffon nomme *Serval*. Il reſſemble à la Panthère par ſa peau couverte de taches noires & blanches; mais il a la figure, les inclinations, les habitudes du Chat. Il eſt beaucoup plus gros, plus féroce: comme lui, il vit ſur les arbres, fait la guerre aux oiſeaux, aux Ecureuils, aux Bélettes, & même aux Chats. Cet animal eſt aſſez commun dans les forêts. Son cri approche beaucoup du miaulement du Chat. On le chaſſe à cauſe de ſa peau, preſque auſſi belle que celle de l'Once ou de la Panthère.

L'*Ichneumon*, *la Mangouſte* de M. de Buffon, eſt beaucoup plus commun en Egypte, où il vit dans un état de domeſticité, qu'en Barbarie. Il a les mêmes inclinations que le Chat; les Egyptiens s'en

ſervent pour détruire les ſouris & les rats. Cet animal recherche avec paſſion les œufs des Crocodiles, & même les jeunes Crocodiles. Comme l'on veut en tout du merveilleux, l'on a débité qu'il entroit dans la gueule du Crocodile tandis qu'il dormoit, & qu'il lui rongeoit les inteſtins. A peine cet animal eſt-il de la groſſeur du Chat. Il a le muſeau très-alongé, le poil noir & blanc avec une légère teinte de roux, la queue forte, les jambes courtes, beaucoup de ſoupleſſe, de vivacité dans les mouvemens, des yeux étincelans, un caractère très-irritable, ne craignant ni les Chiens, ni les Chats, ni les Serpens dont il ſe nourrit. La vue d'un animal vivant le met en colère; il eſt rare qu'il ne ſoit pas le premier à l'attaquer.

L'OURS.

LE climat brûlant de l'Afrique ne convient point à l'Ours, qui ne ſe plaît qu'au milieu des neiges & des glaces. Cependant, comme le mont Atlas s'élève très-haut dans le royaume d'Alger vers celui de Maroc, & que pluſieurs montagnes ſont couvertes d'une neige preſque continuelle, les Ours bruns y habitent. Ils ſont très-carnaſſiers. Quelquefois ils deſcendent dans les plaines. Pendant mon ſéjour chez *Aly-Bey* à la Mazoule, un Arabe rapporta la peau d'un Ours qu'il avoit tué à la chaſſe. L'opinion

que l'Ours lance des pierres quand il eſt pourſuivi, eſt admiſe chez les Arabes, comme parmi le peuple de l'Europe. Cet Arabe me montra une bleſſure qu'il avoit reçue à la jambe étant pourſuivi, diſoit-il, à coups de pierres par l'Ours qu'il avoit tué. Ce rapport ne me convainquit point, étant très-poſſible que ce chaſſeur, pourſuivi par l'Ours, ait frappé le pied contre quelque pierre, & ſe ſoit bleſſé en fuyant un ennemi trop à craindre pour laiſſer de ſang-froid le chaſſeur qui l'attaque.

LE SANGLIER.

Les Sangliers ſont très-ſenſibles au froid; ils aiment beaucoup à vivre dans les pays chauds. Aucun peut-être ne leur convient mieux que la Barbarie. Outre que la chaleur du climat leur eſt très-favorable, ils y trouvent encore une nourriture abondante. Les forêts ne ſont preſque compoſées que de lièges, les rochers ſont couverts d'yeuſes. Il en réſulte une quantité prodigieuſe de glands que l'on ſait être le mets le plus délicat pour les Sangliers. Ils ſe nourriſſent auſſi des bulbes d'aſphodèles, qui dominent par-tout dans les plaines, dont on trouve ſouvent la terre bouleverſée par ces animaux. Ils ſont ſi abondans, qu'on les rencontre en troupes par-tout dans les brouſſailles, dans les forêts, & particuliérement dans les lieux humides & ombragés.

Ils paroiſſent avoir perdu en Barbarie la fineſſe de leur odorat, ou plutôt moins craindre les hommes qu'en Europe, puiſqu'ils ſe laiſſent approcher d'aſſez près, & que j'en ai rencontré quelquefois des troupes de cinq à ſix. Sans paroître épouvantés à ma vue, ils continuoient leur route avec tranquillité. Auſſi eſt-il très-aiſé de leur donner la chaſſe; il n'eſt pas même à craindre qu'ils reviennent ſur le coup du chaſſeur. Ils ſont moins féroces, moins défians qu'en Europe. Ils ſervent à la nourriture des grands animaux carnaſſiers, contre leſquels ils ne peuvent ſe défendre.

LE HÉRISSON.

Le Hérisson qui vit en Barbarie m'a paru un peu différent du nôtre. Il eſt plus court, plus ramaſſé, & a le muſeau plus effilé. Il habite les brouſſailles & les bois, fait ſa demeure aux pieds des arbres, dont les creux ſervent à le loger. Il ſe nourrit de racines ſauvages, d'inſectes, de vers & de ſauterelles. Souvent il rode autour des lieux cultivés, pénètre dans les vergers, s'y repaît de fruits tombés, & regagne tranquillement ſon habitation. Il eſt peu d'animaux plus heureux, plus tranquilles que celui-ci. Naturellement frugivore, quoiqu'il ne rejette point la viande, il n'a pas beſoin de répandre le ſang pour ſatisfaire ſon appétit. Il trouve

trouve par-tout de quoi se nourrir; souvent l'arbre qui ombrage sa retraite fournit seul à ses besoins. Amateur de la paix & du repos, il se plaît dans la solitude, & fuit les combats, pour lesquels en effet la Nature ne lui a donné ni forces ni armes. Mais comme sa foiblesse même pourroit lui attirer beaucoup d'ennemis, il est pourvu d'armes défensives qui le mettent à l'abri des insultes des animaux les plus furieux. Avec les piquans, qui remplacent les poils sur sa peau, il ne craint ni la dent du Lion, ni la griffe de la Panthère, ni la voracité du Loup. Dès qu'il se voit en danger, il se roule en boule, dresse ses piquans, & attend paisiblement l'ennemi, qu'il fatigue & rebute en rendant toutes ses attaques inutiles.

LE PORC-ÉPIC.

Le Porc-Épic, deux & trois fois plus gros que le Hérisson, porte les mêmes armes défensives. Au lieu de poils, il a de longs piquans d'une substance presque aussi légère que les grosses plumes des oiseaux; on les prendroit même pour des tuyaux de plumes sans barbe. Ils sont remplis d'une substance moëlleuse, aigus des deux bouts, un peu plus obtus à l'extrémité qui tient à la peau. Leur couleur est alternativement blanche & noire. Lorsque l'on irrite cet animal, il dresse ses piquans; mais il est

faux qu'il les lance contre ſon ennemi ; c'eſt une de ces erreurs imaginées par amour pour le merveilleux, & accréditées par l'ignorance. Il paroît que le Porc-épic eſt ſujet à la mue, puiſque l'on rencontre dans les forêts de ces piquans détachés de la peau de l'animal. Il vit, comme le Hériſſon, de fruits, de racines & de graines : mais il eſt beaucoup plus ſauvage ; il n'habite que l'intérieur des forêts, & ne s'approche jamais des endroits cultivés. Son odeur eſt forte & déſagréable.

LE CERF, LA GAZELLE ET LE BUBALE.

J'AUROIS eu peine à me perſuader que le Cerf, timide & ſans défenſe, eût peu ſe multiplier dans les forêts de la Numidie, ſi pluſieurs fois je n'euſſe trouvé ſon bois rameux, & ſi des Arabes ne m'euſſent aſſuré en avoir vus & chaſſés ; mais il n'y eſt pas commun. Il a de trop cruels & de trop nombreux ennemis pour terminer ſes jours tranquillement, & voir ſa poſtérité ſe propager. Souvent en une ſeule nuit la mère & les petits ſont égorgés par la dent ſanguinaire de la Panthère ou du Lion, malgré les précautions d'une mère alarmée & ſoigneuſe à choiſir, pour elle & ſa jeune famille, le lieu le plus ſecret, le plus inacceſſible. Le Cerf ne peut oppoſer que ſa légéreté aux attaques des bêtes féroces. Pour peu qu'il ait d'avance, je n'en connois point qui puiſſe

l'attraper à la courſe ; mais ſouvent, tandis que, ſans défiance, il broute paiſiblement l'herbe de la prairie, la redoutable Panthère, cachée parmi les brouſſailles, fond ſur lui & le dévore.

Que les animaux carnaſſiers s'entre-déchirent réciproquement, que les forêts retentiſſent de leurs cris de guerre, & que les déſerts de la Numidie ſoient arroſés de leur ſang, nous ne voyons là que des monſtres affamés qui ne reſpirent que le carnage & la mort, & nous ne ſommes pas fâchés que l'animal féroce qui en pourſuit un plus foible, ſoit dévoré par un plus fort ; mais que ces animaux innocens & pacifiques, qui, ſans faire mal à aucun être vivant, cherchent, parmi l'herbe des champs, la nourriture qui leur convient, que ces animaux ſans défenſe ſoient attaqués & dévorés par des ennemis ſanguinaires auxquels ils ne peuvent oppoſer que des gémiſſemens & des larmes inutiles, ce ſpectacle nous révolte, & nous nous intéreſſons vivement au ſort pitoyable de l'innocence opprimée ; telle eſt cependant la deſtinée du Cerf, telle eſt celle de la tendre & douce Gazelle, dont le ſeul regard eſt capable d'attendrir le cœur le plus féroce. Ses yeux ſont noirs, grands, remplis de vivacité & de feu. Ses mouvemens ſont légers & pleins de graces : elle a les jambes hautes & fines, le poil d'un fauve tendre, doux & luiſant. Ses cornes ſont légérement cannelées, courbées en arrière, & compoſées d'anneaux.

Elle a la grandeur & le port du Chevreuil. La Gazelle s'apprivoise aisément ; elle a beaucoup d'intelligence, plaît & amuse par sa vivacité & ses graces. Il y en avoit une *à la Calle* très-familière. Elle venoit aux heures des repas dans la salle à manger, & aimoit beaucoup à recevoir des mains de chaque personne, du pain, quelques feuilles de salade & d'autres herbes qu'on lui présentoit : mais sa vie fut de courte durée. Les Gazelles marchent en troupes, & habitent les confins du désert de *Saara*. Les animaux timides & foibles aiment à se réunir, & quoiqu'ils n'en soient pas plus en état de se défendre, cependant ils paroissent moins appréhender l'ennemi commun lorsqu'ils sont en grand nombre, que lorsqu'ils le rencontrent seul à seul. L'espoir qu'il ne se choisira qu'une victime, & que le reste sera épargné, rend le danger moins effrayant. En effet, qu'un troupeau de Brebis, de Chèvres ou de Vaches soit attaqué ou effrayé, son premier mouvement n'est pas de se séparer & de fuir : mais tous se pressent les uns contre les autres, & ne forment qu'un seul corps, qui s'avance pesamment en masse & sans ordre. Chez les animaux, comme parmi les hommes, la foiblesse est le principe de toute société.

Le *Bubale* est un de ces animaux sur lequel nous avons peu de notions, & dont les Anciens n'ont parlé que d'une manière très-obscure. Il est à

peu-près de la grandeur d'un jeune veau, d'une couleur fauve, le poil liſſe & court. Ses cornes ſont noires, épaiſſes, très-proches l'une de l'autre, compoſées d'anneaux, perſiſtantes, courbées en arrière. Il a la tête étroite, alongée, la queue longue, terminée par une touffe de poils rudes. Ses jambes ſont maigres & longues. Il eſt de la claſſe des animaux ruminans. M. Desfontaine en a rapporté un empaillé & très-bien conſervé.

LE TAUREAU.

Le Taureau, ſi fier, ſi terrible en Europe, quand il conſerve toutes ſes forces, eſt docile & ſoumis en Barbarie. Les Arabes n'ont pas beſoin, pour le dompter, de lui faire ſubir de cruelles mutilations. Ils n'ont recours à aucun acte de férocité pour engraiſſer ou ſoumettre leurs animaux : ſi ce n'eſt point chez eux un acte de pitié, c'en eſt un au moins de frugalité. Peu leur importe de manger une viande plus ou moins délicate, pourvu qu'ils ſatisfaſſent aux beſoins de la Nature. Cette modération dans le Taureau de Barbarie, fait que les Arabes ne le ſéparent point du troupeau, & l'on eſt étonné d'en voir quelquefois deux ou trois cens avec autant de Vaches brouter tranquillement l'herbe de la prairie, & ſe rendre, ſans réſiſtance, à la voix de leur maître. Que l'homme eſt grand à la

tête d'un aussi nombreux troupeau qu'il conduit & dirige à sa volonté ! D'où vient donc cette différence de mœurs dans les Taureaux de Barbarie & d'Europe ? Il me semble qu'elle ne peut être attribuée qu'à l'état d'esclavage où nous tenons cet animal. En Barbarie les Taureaux sont toujours au milieu des champs accoutumés à vivre à côté de la Géniſſe. Chez nous, au contraire, ceux de ces animaux que l'on destine à multiplier leur espèce, sont presque toujours renfermés, séparés de leurs femelles, très-bien nourris, rarement conduits au travail. Comment cet animal, plein de force & de vigueur, ne chercheroit-il pas, échappé de son étable, à jouir des courts instans de sa liberté ? Quelle révolution dans tous ses sens ! quel feu dévorant circule dans ses veines à la vue d'une Géniſſe ! Si pendant cette fièvre ardente, dans ce délire du plaisir, il apperçoit un rival, avec quelle fureur il s'élance sur lui ! C'est dans ces sortes de combats que le Taureau déploie toutes ses forces ; c'est alors qu'il est dangereux & terrible : mais ces accès lui prennent rarement lorsqu'il jouit d'une liberté continuelle.

Malgré l'abondance & la fertilité des pâturages de la Numidie, les Bœufs & les Vaches y sont toujours maigres, plus foibles, plus petits qu'en Europe. Leur chair a très-peu de sucs ; elle est seche & coriace. Il est vrai que ces animaux souffrent beaucoup pendant les grandes chaleurs, qu'ils

n'ont alors d'autres nourritures que les mauvaises herbes des marais; mais pendant plus de huit mois de l'année, la Nature les dédommage amplement de la mauvaise nourriture de l'été : au reste, l'expérience prouve qu'il faut à ces animaux un climat tempéré, que les grandes chaleurs les font dégénérer.

Les Vaches ne donnent qu'un mauvais lait, & en très-petite quantité. Le beurre qui en résulte est d'une très-médiocre qualité. Le lait des Vaches se perd quand elles quittent ou qu'on leur ôte leurs veaux. Les Arabes, jaloux d'avoir de nombreux troupeaux, tuent rarement les jeunes veaux. Comme ils ne leur coûtent d'autres soins que de les conduire aux pâturages avec le reste du troupeau, ils préfèrent les laisser croître pour en tirer un meilleur parti.

LES CHÈVRES ET LES BREBIS.

Les Chèvres, réunies en troupeaux nombreux dans les montagnes de l'Atlas, y trouvent une abondante nourriture, mais elles n'y paissent pas le thym, le serpolet, la lavande, & d'autres plantes odoriférantes, comme les Chèvres habitantes des montagnes de la Provence; leur chair est plus seche, leur lait moins abondant, & d'une qualité inférieure; malgré cela, il vaut mieux que celui des Vaches, & les Arabes le préfèrent pour le beurre & le

fromage. Ils ſe ſervent auſſi de celui des Brebis. Les Chèvres de Barbarie ont, en général, le poil noir, long & luiſant, qualités très-eſtimées dans les fabriques.

Les Brebis forment, en Barbarie, les troupeaux les plus conſidérables. La fineſſe, la beauté de leurs laines, la fertilité des pâturages, tout engage les Arabes à multiplier ces animaux, qui les nourriſſent de leurs chairs, de leur lait, & les enrichiſſent de leurs toiſons. Heureux, ſi, bornés à ces occupations paſtorales, ils ſavoient vivre en paix les uns avec les autres; & ſi, par un contraſte ſingulier, leurs mains ne portoient point des armes meurtrières au lieu d'une ſimple houlette!

L'on rencontre fréquemment dans les troupeaux des Béliers à quatre cornes. Ils m'ont paru plus grands, plus forts, plus vigoureux que les autres. Quant aux Brebis, outre l'eſpèce ordinaire, il y en a une ſeconde, diſtinguée par une très-groſſe queue. Elle eſt commune dans le royaume de Tunis; elle vient auſſi dans le Levant. Les unes ont cette queue également groſſe par-tout; dans d'autres, elle eſt un peu pointue: cette Brebis eſt très-eſtimée pour la beauté de ſa laine, mais ſa chair eſt bien inférieure à celle des autres: cependant les friands apprécient beaucoup la queue, qui n'eſt qu'un peloton de graiſſe. Le *Docteur Shaw* cite une troiſième eſpèce de Brebis qui vient dans le voiſinage du *Saara*. *Elle*

eſt preſque auſſi haute que notre Dain, & lui reſſemble aſſez, excepté la tête. La chair en eſt sèche, & la laine groſſière, approchant du poil de chèvre, ce qui vient probablement de la chaleur du climat, de la rareté de l'eau, & du mauvais pâturage du pays (1).

LE CHAMEAU.

Les vaſtes déſerts de l'Afrique & de l'Aſie ſeroient impraticables; ces eſpèces d'îles ſéparées des pays habités par des ſables brûlans & ſtériles, n'auroient jamais été connus ſans le ſecours du Chameau. Il eſt le ſeul, parmi nos bêtes de ſomme, en état de ſupporter la marche longue & pénible des caravanes, le ſeul que les chaleurs exceſſives & les travaux forcés ne peuvent abattre, le ſeul qui puiſſe ſe paſſer de boire & de manger pendant pluſieurs jours de ſuite ſans ceſſer de travailler, le ſeul enfin à qui, fort ſouvent, une heure de repos ſuffit en vingt-quatre heures, encore ne quitte-t-il point les fardeaux de ſept ou huit cens livres dont il eſt chargé. La Nature l'a conformé de manière à ce qu'il puiſſe ſupporter de ſemblables travaux. Outre les quatre eſtomacs qui lui ſont communs avec les animaux ruminans, il a encore une eſpèce de poche particulière,

(1) Voyage en Barbarie du Docteur Shaw, tome I, page 312.

dans laquelle il fait provision d'eau pour cinq ou six jours & plus. Elle s'y conserve sans se corrompre. Il l'en tire au besoin pour rafraîchir ses organes altérés. Un peu de foin, quelques poignées de noyaux de dattes, d'orge ou de feves, suffisent pour le soutenir pendant plus de vingt-quatre heures. Dès qu'il trouve de la verdure, il en fait également provision pour toute sa journée. L'on conçoit combien un tel animal est précieux pour les Arabes du désert. C'est le plus riche présent que le Ciel ait pu leur faire. Outre ces premiers avantages, le lait des Chameaux, très-abondant, est une nourriture excellente pour les Arabes; ils en mangent aussi la chair, & se servent de son poil pour faire des cordes & des étoffes. L'on prétend que cet animal aime beaucoup la musique, que le son des instrumens charme sa route, lui fait oublier ses fatigues, & ranime ses forces. Il en est peu qui aient plus de docilité & de courage. Au commandement de son maître, il s'agenouille afin qu'on le charge avec plus de facilité; & quand il a le fardeau qui convient à ses forces, il se relève de lui-même, jette des cris de mécontentement lorsque l'on augmente sa charge, qu'il refuse quelquefois de porter: mais sa docilité & son caractère de douceur se changent en une espèce de fureur au retour de chaque printemps, qui est le moment où les Chameaux s'accouplent. Ils sont alors très-difficiles à dompter, & méconnoissent

même la voix de leur maître. Ils attendent la nuit pour approcher de leurs femelles, qui ne mettent bas leurs petits que le printemps suivant.

Il semble que cet animal n'ait reçu l'existence que pour souffrir. Dès l'instant qu'il est en état de travailler jusqu'au moment de sa mort, il ne jouit pas d'un seul jour de repos. Il est toujours en marche, toujours chargé. Aussi est-il plein de difformités. Il est souvent couvert de plaies; sur sa poitrine & sur ses jambes il se forme des tumeurs, des callosités qu'il conserve toute sa vie. Il meurt au milieu du travail, après avoir vécu tout entier pour l'homme, très-peu pour lui-même.

LE CHEVAL.

Les Chevaux de Barbarie, connus en France sous le nom de *Chevaux-Barbes*, ont en général la taille médiocre, la tête haute, les jambes fines, le poil roux, le pas très-sûr, beaucoup de vigueur & de souplesse dans tous leurs mouvemens; mais ils ont beaucoup perdu de leur ancienne réputation, par la négligence des Arabes à multiplier & conserver les belles races. Comme ils préfèrent les Jumens aux Chevaux, ils prennent peu de soins de ces derniers, les maltraitent cruellement, & souvent les accablent de travaux. Quand ils ont quelques courses à faire, telles longues qu'elles soient, ils ne vont presque

jamais qu'au galop. A la fin de la journée les Chevaux ont la bouche en ſang, & le ventre ouvert par les longues fiches de fer qui ſervent d'éperons aux Arabes. Ces animaux ne mangent jamais que le ſoir, & encore ſouvent ne leur donne-t-on que de l'herbe hachée, ou des feuilles de roſeaux. Malgré cela, il eſt incroyable avec quelle force ils ſupportent la fatigue. Ils ne ſont point ferrés : ce ſeroit un mal qu'ils le fuſſent, ayant ſouvent à gravir contre des rochers eſcarpés qu'ils montent & deſcendent quelquefois au galop avec une facilité étonnante. Ils paſſent la nuit en plein air, ſans litière, droits ſur leurs jambes, renfermés dans les Douares, ou attachés par les pieds à un piquet vis-à-vis les tentes. Jamais ils ne ſont ni frottés, ni étrillés. Quoiqu'aucun de ces animaux ne ſoit mutilé, ils ſont preſque auſſi doux & auſſi faciles à manier que nos Chevaux hongres d'Europe : mais tranſportés en France, ils deviennent indomptables, quoiqu'ils paſſent d'un climat brûlant, dans un climat très-tempéré. La raiſon de ce changement ne me paroît pas facile à trouver.

Dans les grands travaux, les Arabes préfèrent les Mules aux Chevaux. Ils s'en ſervent même pour monture; & il faut avouer qu'en Barbarie les Mules ſont très-précieuſes pour le travail & pour la marche. Elles ſupportent plus long-temps la fatigue; & ſi en voyage elles ne vont pas toujours auſſi

vîte que les Chevaux, au moins elles achèvent de plus longues courſes.

LE CHIEN.

Le Chien perd, en Barbarie, une partie de ces qualités ſociales qui le rendent ami de l'homme. Ce n'eſt plus cet animal domeſtique, doux, careſſant, fidèle, plein d'ardeur pour les intérêts de ſon maître, toujours diſpoſé à le défendre, même aux dépens de ſa vie. Chez les Arabes il eſt cruel, ſanguinaire, toujours affamé, jamais raſſaſié. Son regard eſt féroce, ſa phyſionomie ignoble, & ſon aſpect déſagréable. Les Maures veulent bien le ſouffrir dans un coin de leur tente, mais voilà tout ce qu'ils lui accordent. Jamais ils ne le careſſent, jamais ils ne lui jettent aucune nourriture. C'eſt à ce traitement, je crois, qu'il faut attribuer l'indifférence des chiens pour leur maître. La ſeule diſtinction qu'ils lui accordent, eſt de ne pas aboyer après lui quand il entre : mais qu'il ſoit abſent ou préſent, ils n'en ſont ni plus triſtes, ni moins gais. Ils ne ſuivent leur maître qu'autant qu'il les y a accoutumés ; & paroiſſent ſi peu jaloux de cette faveur, qu'ils aiment autant reſter en place que de marcher à ſa ſuite. Fort ſouvent ils n'appartiennent à perſonne. Ils ſe choiſiſſent une tente pour abri ; on les y laiſſe, mais l'on ne s'inquiète point d'eux.

Ils vont chercher leur nourriture là où ils peuvent. Les ordures, les charognes, les immondices, tout leur est bon, pourvu qu'ils assouvissent leur faim. Ils sont maigres, décharnés, & n'ont presque point de ventre. Entre eux ils se battent rarement, mais ils se réunissent contre l'étranger qui approche des tentes Arabes, s'élancent vers lui avec fureur, & le dévoreroient, s'il n'avoit soin d'écarter cette troupe affamée. Heureusement ces chiens sont lâches, faciles à prendre l'épouvante. La seule vue d'un bâton les empêche d'approcher; & pour peu qu'on les menace, ils sont bientôt dispersés. Il est bon cependant d'être toujours sur ses gardes. Si l'on étoit dans l'impossibilité de se défendre, ou que l'on eût le malheur de tomber, l'on courroit risque d'être dévoré. Ces Chiens sont très-avides de chair humaine: ils mangent les cadavres qu'ils peuvent rencontrer, ce qui arrive rarement, vu l'extrême attention des Arabes à enterrer leurs morts; mais lorsqu'ils ont assassiné un Chrétien, ils le dépouillent & abandonnent son corps aux chiens. Ces animaux, malgré la famine qui règne presque toujours parmi eux, malgré la sécheresse & la grande chaleur du climat, ne sont point sujets à la rage, comme nos Chiens d'Europe. Cette maladie n'existe pas en Barbarie, du moins aucune des personnes que j'ai interrogées sur cet article, n'a pu m'en citer d'exemples.

Tous les Chiens de Barbarie, j'entends ceux qui

vivent ſous les tentes des Arabes, ſont de la même eſpèce, ſans mêlange. Ils ſont blancs, quelquefois marqués de grandes tâches rouſſes. Ils ont les oreilles droites, le muſeau un peu alongé, les pattes courtes, le poil liſſe & ras. Ils ſont un peu plus gros que le Renard. M. de Buffon cite les Epagneuls & les Barbets comme originaires de Barbarie & d'Eſpagne. Le fait peut être vrai, mais je n'ai preſque point rencontré de Chiens Barbets, encore moins d'Epagneuls dans les tentes des Arabes. Les Barbets ſont plus communs dans les villes & les Comptoirs François. J'ignore s'il exiſte en Barbarie des Chiens ſauvages, vivant dans les forêts, loin des habitations des hommes ; mais j'en ai vus de la race des Mâtins que l'on avoit trouvés dans *l'île de la Galite* (1). Ils étoient deſtinés à la garde du moulin

(1) *Les îles de la Galite* ſont des rochers très-dangereux, à ſix lieues environ de l'île de Tabarque. Les gros bâtimens n'oſent en approcher ; à deux lieues oueſt il y a des ſèches très-redoutés où pluſieurs navires ont péri ſans reſſource. Ces îles ſervent de retraite aux *Trapanais* (*), qui viennent en contrebande pêcher le corail dans les mers de Barbarie. Ils y trouvent du bois, des ſources d'eau, & y vivent de pêche & de chaſſe. D'ailleurs ces îles ſont inhabitées. Dans les naufrages, lorſque les gens de l'équipage ſe ſauvent & peuvent gagner la Galite, ils ont ſoin d'allumer de grands

(*) Habitans de *Trapano*, ville ſituée ſur la côte occidentale de Sicile.

de la Calle. Ils rempliſſoient leurs fonctions avec une grande fidélité, & étoient très-attachés à leurs maîtres. L'on m'a aſſuré qu'il y avoit beaucoup de Chiens dans cette île inhabitée, ainſi qu'un grand nombre de Chèvres ſauvages : d'où vient que les Anciens appelloient la Galite *Ægimuros*, abondante en Chèvres (1). Quant aux Chiens ſauvages, je ſoupçonne qu'ils viennent de quelque bâtiment échoué parmi ces dangereux écueils.

LES SINGES.

Ce ne ſont pas toujours les animaux les plus féroces qui ſont les plus nuiſibles à l'homme. Les Chenilles, les Sauterelles & les Vers font ſouvent plus de dégâts dans ſes vergers que n'en fera le Loup au milieu des bergeries, que n'en feront le Lion ou la Panthère parmi un grand troupeau ; les Arabes appréhendent ſouvent beaucoup plus ces armées de Singes qui ravagent leurs moiſſons, dévorent leurs fruits, que l'animal féroce qui, par haſard, leur enlève un Bœuf ou une Vache. Les Singes habitent ordinairement les forêts les plus

---

feux qui ſe voient des Comptoirs de Tabarque, & même de la Calle, d'où l'on envoie, lorſqu'il eſt poſſible, des chaloupes à leur ſecours.

(1) Plin. Liv. V, ch. 7.

épaiſſes ;

épaiſſes; ils ſe tiennent preſque toujours ſur les arbres, ſautent d'une branche à l'autre avec la plus grande légéreté. Réunis en troupes nombreuſes, ils paſſent leur temps en gaîté continuelle. La joie & les plaiſirs règnent toujours parmi eux, ſans que rien puiſſe troubler la ſérénité de leurs jours. Ils jouiſſent en liberté des bienfaits de la Nature, aiment leurs femelles avec paſſion, & ne trouvent jamais d'obſtacle à la ſatisfaction de leurs deſirs. Par amour pour la liberté, ils vivent loin des habitations des hommes; mais la nuit ils s'en approchent en grandes troupes, ſe diſperſent dans les vergers & les lieux cultivés, pillent, détruiſent tout autant par malice que pour ſe nourrir. Pendant ces incartades, pluſieurs d'entre eux, poſtés à une certaine diſtance, font ſentinelle, & à la moindre apparence de danger, ils pouſſent un cri, & toute la troupe diſparoît en un clin-d'œil : mais elle ne tarde pas à revenir. Des Arabes des environs du *Collo* m'ont aſſuré qu'ils avoient les plus grandes peines à garantir leurs poſſeſſions des ravages de ces ſortes de Singes. Il les faut garder jour & nuit; & pour peu qu'ils les perdent de vue, tout eſt détruit dans l'inſtant. Comme ces Singes ſont petits & ſans queue, à ce qu'ils m'ont dit, j'imagine que ce ſont autant de *Pithèques*, dont je parlerai plus bas. Tous les Singes ſont frugivores; ils vivent auſſi d'inſectes, de ſauterelles, de ſcarabées, &c. Ils n'aiment pas la viande. Les

fruits ſont la nourriture qu'ils préfèrent. Ils craignent beaucoup la préſence de l'homme : mais leur premier mouvement de frayeur une fois diſſipé, dès qu'ils s'en voient à une certaine diſtance, & ſur les plus hautes branches des arbres, alors ils deviennent impudens, & paroiſſent défier l'homme par la hardieſſe avec laquelle ils le regardent. On ne les ſaiſit vivans qu'en leur tendant des pièges. Ils ſont d'abord très-affectés de leur captivité ; mais bientôt leur gaîté naturelle l'emporte, ils ſe familiariſent avec leur maître, & ſe vengent, quand ils le peuvent, des coups qu'ils en reçoivent, par les eſpiégleries qu'ils lui font.

Les Singes que l'on trouve en Barbarie ſont les eſpèces ſuivantes : 1°. le *Pithèque*, petit Singe qui n'a pas plus d'un pied ou un pied & demi de haut. Il eſt ſans queue ; ſa face eſt applatie. Lorſqu'on le tourmente, qu'il eſt effrayé ou irrité, il grince les dents, & agite les mâchoires avec une grande vîteſſe. Ce Singe eſt très-doux. Il s'apprivoiſe facilement ; il eſt même ſuſceptible d'une eſpèce d'attachement pour ſon maître. Ce Singe eſt très-commun à *Stora*, du côté du *Collo*, & à *Bugie*. Nous ne le connoiſſions guère que d'après les deſcriptions que nous en avoient laiſſées les anciens Naturaliſtes : mais M. Desfontaine en a rapporté pluſieurs des côtes d'Afrique, & a donné, ſur ce Singe, les notions les plus exactes & les plus intéreſſantes dans différens Mémoires préſentés à l'Académie.

2°. *Le Magot* eſt au moins une fois plus grand que le Pithèque. Sa face n'eſt point applatie, mais elle forme une eſpèce de muſeau alongé. Il varie par ſon poil d'un gris plus ou moins foncé. Il n'a point de queue. Ses mœurs ſont plus ſauvages que celles du Pithèque ; il mord très-ſouvent pour peu qu'on le tourmente, & ſur-tout quand il n'eſt pas encore bien familier : il conſerve toujours un caractère rempli de méchanceté & de malice. Il habite les mêmes lieux que le précédent.

3°. *La Mone*, Singe à longue queue, eſt encore une eſpèce très-commune en Numidie. Il eſt peu de perſonnes qui ne connoiſſent la figure de cet animal, qui, avec le *Magot*, ſert à amuſer le peuple au milieu des rues. *Elle a la face brune avec une eſpèce de barbe mêlée de blanc & de jaune, le poil de deſſus la tête & du cou mêlé de jaune & de noir, celui du dos mêlé de roux & de noir, le ventre blanchâtre, auſſi bien que l'intérieur des cuiſſes & des jambes* (1).

M. de Buffon cite une quatrième eſpèce de Singe qui ſe trouve en Mauritanie, & dans les terres de l'ancienne Carthage. Il l'appelle le *Callitriche. Il eſt d'un beau verd ſur le corps, d'un beau blanc ſur la gorge & le ventre, & il a la face d'un beau noir.*

(1) Hiſt. Nat. tome XIV, page 258.

LE PHOQUE ou VEAU-MARIN.

CET animal singulier ressemble à un enfant au maillot. Il ne peut jouir que très-imparfaitement de l'usage de ses bras & de ses jambes, qui sont presque entièrement renfermés dans son corps; il n'en sort que les mains & les pieds. Ses cinq doigts sont réunis par une membrane, & forment des espèces de nageoires. Poisson quand il est dans la mer, il devient reptile lorsqu'il est sur terre. Il se traîne comme les serpens: ses pieds ne lui servent qu'à s'accrocher aux rochers & à faciliter ses mouvemens: mais si la Nature a privé le Phoque de la perfection de quelques membres, par comparaison avec les autres animaux, elle l'a, d'un autre côté, amplement dédommagé en lui permettant de vivre également sur terre, comme dans la mer, & en le rendant insensible aux fortes impressions du froid & du chaud. Il vit sur la glace aussi bien que sous la zone torride. Dans la mer il se nourrit de poissons, sur terre il broute l'herbe. L'on en rencontre très-souvent le long des côtes de Barbarie. Ils dorment sur les rochers exposés au soleil: il est difficile de leur donner la chasse. Au moindre danger, ils se précipitent dans la mer. Il est rare qu'un coup de fusil les blesse au point de les empêcher de fuir. Il est peu d'animaux plus durs de mort.

De quelques autres Animaux qui ſe trouvent en Numidie & en Europe.

Il me reſte bien peu de choſes à dire ſur quelques autres quadrupèdes qui vivent en Numidie comme en Europe, & qui n'offrent rien de particulier. La *Bélette* rode autour des tentes Arabes, épie le moment favorable pour tomber ſur les poules, égorger les jeunes poulets, & en manger les œufs. Elle ſe tient, pendant le jour, cachée parmi les brouſſailles, & n'oſant approcher des lieux habités, elle donne alors la chaſſe aux oiſeaux aquatiques, les pourſuit parmi les roſeaux, & cherche à découvrir leurs nids : elle mange auſſi les Rats, les Souris, les Couleuvres & Lézards.

Les *Rats* & les *Souris* ſont d'autant plus communs & incommodes dans les habitations fixes, que, comme je l'ai fait obſerver, les Arabes n'élèvent point de Chats : mais les hordes errantes qui changent fréquemment de place, ſont peu tourmentées par ces animaux. Le long des rivières & des étangs il y a beaucoup de *Rats-d'eau*, & quantité de *Mulots* dans les champs cultivés, & où l'on sème l'orge & le bled.

Les *Lièvres*, les *Lapins*, & beaucoup d'autres gibiers, offrent aux chaſſeurs des plaiſirs multipliés. Ils ſeroient bien plus communs, s'ils n'avoient pour

ennemis tous les animaux carnaſſiers. La Barbarie eſt la patrie du *Furet*, l'ennemi mortel des Lapins, & que l'on dreſſe en Europe exprès pour cette chaſſe : *Strabon* prétend qu'il a été tranſporté d'Afrique en Eſpagne, & que de-là il eſt paſſé dans une grande partie de l'Europe.

LES OISEAUX.

TANDIS que des guerres cruelles enſanglantent les forêts de la Numidie, & que les animaux féroces portent par-tout le carnage & la mort, les habitans des airs ont auſſi leurs combats, & la plaine aérienne eſt un autre champ de bataille qui retentit au loin des cris de joie des vainqueurs, & des gémiſſemens douloureux des vaincus. L'*Aigle* exerce ſur les Oiſeaux le même empire deſpotique que le Lion ſur les animaux terreſtres : ſon bec, ſes ongles, & la vigueur de ſes muſcles ſont les titres de ſa royauté. L'on rencontre en Barbarie les eſpèces ſuivantes.

1°. LE GRAND AIGLE *ou* L'AIGLE ROYAL. Il paroît rarement dans les plaines. Son ſéjour ordinaire eſt ſur les montagnes les plus élevées de l'Atlas, où il vit ſolitairement dans le creux des rochers. Son empire eſt cruel, mais il eſt ſilencieux. L'on prétend qu'il ne crie jamais : il ne quitte la ſolitude que pour chercher un ennemi digne de lui : il rejette la chair morte, & n'en veut qu'aux grands oiſeaux. Non content de régner

dans les airs, il daigne quelquefois descendre sur notre globe, & faire sentir son pouvoir à quelques quadrupèdes, aux lièvres, aux lapins, aux jeunes agneaux qu'avec une serre redoutable & meurtrière il enlève au milieu des airs, & dévore en sûreté sur le sommet d'un rocher isolé. Sa couleur est d'un fauve obscur.

2°. L'AIGLE COMMUN plus petit, moins vigoureux que le précédent, est aussi moins délicat sur le choix de sa nourriture. Il attaque indifféremment tous les oiseaux, &, quand le besoin le presse, il tombe sur les cadavres. On le rencontre plus fréquemment dans les plaines, où de temps en temps il fait entendre un cri aigre & perçant. Sa couleur varie du brun au noir.

3°. LE PETIT AIGLE est presque roux, tacheté de noir. Il a une espèce de cri plaintif fort désagréable. On le voit souvent perché sur les arbres dans les lieux marécageux, le long des rivières & des étangs. Il attaque particuliérement les oiseaux aquatiques : mais comme il digère vîte, qu'il a besoin de manger souvent, & qu'il ne trouve pas toujours de quoi se rassasier, il a recours alors aux insectes & aux reptiles. Je lui ai souvent trouvé dans l'estomac des grenouilles, des lézards, des sauterelles, & plusieurs autres insectes. Il vole bien plus près de terre que les deux espèces précédentes.

4°. L'AIGLE DE MER, *ou* LE BALBUZARD de M. de Buffon, d'un naturel moins vorace, moins féroce que les véritables Aigles, fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés, proche les rivières & les lacs. Il ne vit preſque que de poiſſons.

5°. LE GRAND AIGLE DE MER, *ou* L'ORFRAIE de M. de Buffon, vole fréquemment ſur les bords de la mer où il cherche à ſaiſir les poiſſons, quoiqu'il vive également de gibier. Il eſt preſque auſſi grand que le grand Aigle. On l'apprivoiſe aſſez facilement. J'en ai vu un à la Calle qui, ſans être renfermé, ſe laiſſoit approcher & careſſer ſans effroi.

LE CRUEL VAUTOUR, par la férocité de ſes mœurs, eſt bien digne d'habiter la Barbarie, où la Nature ſemble avoir réuni tous les monſtres de l'Univers. Quoique le Vautour ſoit bien armé, & très-vigoureux, il n'oſe attaquer les autres oiſeaux qu'autant qu'ils lui ſont très-inférieurs en forces. Son défaut de courage met au moins des bornes à ſes cruautés, & il préfere ſouvent ſe nourrir de cadavres infectes, plutôt que de livrer combat à des êtres vivans : mais quand il veut faire la guerre, il ſe joint à d'autres Vautours; la chaſſe ſe fait en commun, & l'on ſe partage le gibier, non ſans le diſputer.

LE MILAN, non moins cruel, eſt auſſi lâche que le Vautour; mais on lui paſſe plus aiſément ſa lâcheté, vu l'infériorité de ſes forces. Il ne fait la guerre qu'aux petits oiſeaux, aux jeunes poulets, aux colombes, &c. Du haut des airs où il paroît immobile, il fond avec rapidité ſur la proie qu'il s'eſt choiſie; mais au moindre danger il fuit avec un cri de frayeur.

LA BUSE, qui eſt, parmi nous, l'emblême de la ſtupidité, n'oſe quitter l'arbre ſur lequel elle eſt perchée pour aller chercher ſa proie; mais elle attend, pour la ſaiſir, qu'elle vienne s'offrir à ſes regards. Sa foibleſſe ne lui permet que d'attaquer les plus petits oiſeaux.

L'ÉPERVIER habite les grandes forêts; il vole dans les plaines pour y ſaiſir les Cailles & les Perdreaux. J'en ai rencontré une variété dont le plumage fauve étoit tacheté de noir.

L'AUTOUR ſe retire dans les gorges des montagnes. Ses mœurs ſont auſſi ſanguinaires que celles du Tigre. Il aime le carnage, & ne ſe plaît qu'à mettre à mort tous les êtres vivans qu'il rencontre, & qu'il peut combattre.

LE FAUCON, dont nous tirons un ſi grand parti pour la chaſſe, vit auſſi dans les rochers ſtériles & inhabités de la Numidie.

Tous ces oiſeaux chaſſent pendant le jour ; mais en voici d'autres qui n'oſent paroître que lorſque le ſoleil eſt retiré. Le *grand Duc*, le *Hibou* ou *moyen Duc*, le *Chat-huant*, la *Chouette*, la *petite Chouette* ou la *Chevèche*, à l'approche de la nuit, ſortent des fentes des rochers, du creux des vieux arbres, rempliſſent l'air de leurs lugubres cris, & déclarent la guerre aux Chauves-ſouris, aux Rats, aux Mulots & aux Inſectes.

LE HOU-BAARA *ou* LA PETITE OUTARDE HUPPÉE. Cet oiſeau habite vers les confins du déſert. Il vit de vers, d'inſectes, & ſouvent des jeunes pouſſes des plantes. C'eſt une eſpèce d'Outarde qui ne diffère de l'*Outarde commune* que par la belle huppe qui orne ſa tête. Elle a autour du cou un collier ou une eſpèce de groſſe cravatte compoſée de plumes longues & ſouvent hériſſées. Elles ſont blanches avec des raies noires ; celles du corps ſont fauves, tachetées d'un brun obſcur. Cet oiſeau eſt de la groſſeur d'un Coq ordinaire, mais il a le corps plus alongé. Il a trois doigts aux pieds, ſans orteil.

LE RHAAD *ou* SAF-FAF eſt une autre eſpèce d'Outarde d'Afrique de la même groſſeur que la précédente, mais elle en diffère en ce qu'elle n'a point le cou orné de l'eſpèce de cravatte dont j'ai

parlé plus haut. Sa tête eſt noire, & les plumes de ſa huppe ſont d'un bleu foncé. Le ventre eſt blanc, le dos & les aîles de couleur fauve avec des taches brunes. Cet oiſeau vole par troupes.

Il y en a une autre eſpèce qui paroît n'être qu'une variété de la précédente. Elle eſt de moitié plus petite, n'a point de huppe, & offre quelques variétés dans le plumage.

LA PINTADE *ou* LA POULE DE NUMIDIE. Quoique ſon plumage n'ait point l'éclat de celui des oiſeaux d'Amérique, néanmoins il plaît à l'œil par ſa ſimplicité & la variété des couleurs. Sur un fond gris-bleu ſont placées des taches rondes & blanches très-régulières, qui forment comme autant de perles : mais la Pintade n'a pour elle que l'élégance de ſon plumage : elle ſe tient mal ; ſa queue eſt tombante, ſon cou alongé ; elle paroît boſſue ; ſes aîles courtes & la diſpoſition de ſes plumes forment une eſpèce d'élévation au haut du dos. Elle n'eſt guère plus groſſe que notre Poule commune. Un attribut particulier à cet oiſeau eſt d'avoir au-deſſus de la tête, une très-groſſe calloſité en forme de caſque. Cet oiſeau ne vit que de grains. Il vole dans les lieux enſemencés en troupes plus ou moins nombreuſes. Il eſt très-commun, ſur-tout du côté de *Conſtantine*.

LA GÉLINOTE se plaît particuliérement dans les forêts; mais elle ne fait point son nid au haut des arbres. On la trouve à terre parmi les bruyères & les lentiques. Toutes celles que j'ai rencontrées en Afrique ne m'ont paru différer en rien de notre Gélinote d'Europe.

LE GANGA *ou* LA GÉLINOTE DES PYRÉNÉES, vulgairement appellée par les Arabes *Kattah*, est remarquable par deux longues plumes étroites qu'il porte à la queue. Il a le bec court & gros, à peu-près comme celui de la Perdrix. Ses pattes, velues en devant jusques sur les doigts, sont presque nues par-derrière. Ses doigts sont au nombre de trois, avec un ergot; son plumage est très-varié. C'est un fond gris parsemé de taches, souvent en demi-lune, rouges, blanches, noires, &c. Les couleurs de la femelle sont plus uniformes que celles du mâle. Cet oiseau a un collier assez semblable à celui de la Perdrix rouge. Il est granivore, & vole par troupes de six, huit, & davantage dans les plaines cultivées. Son vol est pesant, & près de terre. Le *Ganga* s'apprivoise très-facilement. J'en ai conservé deux pendant plusieurs mois. Ils étoient presque toujours blottis, & ne quittoient cette position que pour manger. Je les avois laissés en liberté dans ma chambre. Je n'ose pas assurer que cet oiseau n'ait point de cri, mais je ne l'ai jamais entendu.

LA PERDRIX ROUGE DE BARBARIE. Elle diffère peu de celle d'Europe ; elle eſt un peu plus petite que la griſe. Le tour de ſes yeux, ſon bec & ſes pattes ſont d'un beau rouge. Elle porte un collier formé par un grand cercle noir ; les autres plumes du cou ſont brunes avec quelques taches blanches. Elle habite les hauteurs, les brouſſailles, & ſe réunit en troupes plus nombreuſes que la griſe.

LE FRANCOLIN. Il eſt à peu-près de la groſſeur de la Perdrix. Son plumage eſt beau & remarquable par ſes nuances. Il a un collier d'un jaune d'orange. Il fait ſon ſéjour ordinaire dans les brouſſailles. C'eſt encore une oiſeau granivore.

LES CAILLES, LES PIGEONS, LES RAMIERS, LES TOURTERELLES ſe rencontrent en Barbarie auſſi-bien qu'en Europe. Ils habitent, excepté les Cailles, les forêts & les bois. Ils ſont de paſſage. La *Caille* paroît au mois de novembre ou à la fin d'octobre. Elle paſſe l'hiver, & diſparoît au printemps. L'on trouve en Barbarie une eſpèce de Caille qui n'a point d'orteil, & dont les couleurs ſont beaucoup plus claires que celles de la Caille ordinaire.

LE CORBEAU. Ceux que j'ai vus ſont de la groſſeur d'un Coq-d'Inde. Ils habitent les lieux élevés, & les montagnes de l'Atlas. Il y a, du côté de Conſtantine

& vers le déſert de Saara, un Corbeau dont le bec & les pieds ſont rouges. Il eſt un peu plus gros que notre Corbeau commun.

LE GEAI. Cet oiſeau ſe retire dans l'épaiſſeur des bois, où le chêne, le liège, l'yeuſe fourniſſent à ſa nourriture par leurs fruits abondans. Il mange auſſi des jujubes, des arbouſes, &c. Le Geai de Barbarie a, comme celui d'Europe, les ailes terminées par des nuances de bleu & de blanc preſque rangées en quadrille : mais il en diffère par quelques variétés dans les couleurs des plumes de ſa tête. Il eſt de la groſſeur d'un pigeon.

L'ÉTOURNEAU, vulgairement LE SANSONNET, eſt très-commun en automne, &c. Il ſe nourrit d'inſectes, de fruits, de graines. Il vole en troupes quelquefois ſi nombreuſes, qu'ils reſſemblent de loin à un nuage épais & noir.

LE LORIOT, de la groſſeur du Merle, n'habite guère la Barbarie que pendant l'hiver. Il a les ailes tachetées de noir. Les autres parties ſont d'un beau jaune. Il vit également d'inſectes & de fruits. Il eſt rare d'en rencontrer des troupes.

LA GRIVE COMMUNE ſe rend en Barbarie dans le mois d'octobre, où elle reſte tout l'hiver. Elle y

vit de baies de ſorbier, d'arbouſe, & de fruits mols.

LE GREEN-THRUSH eſt une autre eſpèce de Grive, nommée par M. de Buffon *la Grive baſſette de Barbarie.* Elle diffère de la Grive ordinaire par ſes pieds, qui ſont beaucoup plus forts & plus courts, & par la variété de ſes couleurs. Elle a la tête, le cou & le deſſus du corps d'un verd clair; ſa poitrine eſt couverte de taches noires ſur un fond blanc; le jaune domine vers le croupion. Son bec eſt le même que celui de la Grive ordinaire.

LE MERLE ſe plaît dans les brouſſailles formées par les myrthes, les arbouſiers, les lauriers, &c. dont la couleur toujours verte paroît lui inſpirer de la gaîté, & dont les baies ſervent à le nourrir; quand les fruits lui manquent, il vit d'inſectes. Sa couleur eſt d'un noir luiſant. L'on m'a aſſuré que le *Merle ſolitaire* habitoit les mêmes lieux; je ne l'ai point rencontré.

LE MOINEAU & ſes différentes variétés ſont très-communs en Barbarie, principalement dans les lieux habités. Le *Moineau aux dattes*, ou *le Dattier*, ſe tient particuliérement dans les lieux où l'on cultive les palmiers. Il s'y réunit en troupes nombreuſes qui ravagent les dattes. La couleur dominante de la

tête, du cou & du corps, tant en deſſus qu'en deſſous, eſt d'un gris tirant ſur le roux; le devant de la tête & la gorge ſont noirs. Il a le bec court, épais à la baſe, avec quelques mouſtaches. L'on prétend que ſon chant eſt très-doux & agréable.

LE PINÇON. Il habite les bois, & réjouit, par ſon chant, le voyageur ſolitaire. Je ne l'ai trouvé que dans le printemps, & je n'ai pu ſavoir s'il vivoit en Barbarie pendant les autres ſaiſons.

L'ALOUETTE. Elle m'a paru habiter en toute ſaiſon les côtes d'Afrique. L'on rencontre fréquemment aux environs de Biſerte, une eſpèce d'Alouette cendrée.

LE ROSSIGNOL. Qu'il eſt agréable d'entendre les chants harmonieux de ce charmant oiſeau, dans des contrées où l'oreille eſt ſi ſouvent offenſée par les cris des animaux de proie & des bêtes féroces!

LE MOTTEUX, vulgairement CUL-BLANC, ne diffère en rien de celui d'Europe. Il ſe tient ordinairement ſur les mottes de terre, & dans les ſillons nouvellement remués pour y chercher les vermiſſeaux dont il fait ſa nourriture.

LE COUCOU. Cet oiſeau choiſit pour ſa retraite les plus épaiſſes forêts. Dès que l'hiver approche, il ſe dépouille de ſes plumes, en forme un nid dans

le creux d'un arbre, & passe ainsi la mauvaise saison avec d'abondantes provisions. Les plumes lui reviennent au printemps; il quitte sa retraite, s'accouple, & va déposer ses œufs, non dans un nid fait à dessein, mais dans celui des autres oiseaux. Il ne pond qu'un ou deux œufs au plus dans des nids séparés, & ne s'occupe nullement du sort de sa postérité. Il abandonne aux oiseaux étrangers le soin de l'élever. Il se nourrit d'insectes, de chenilles, & sur-tout d'œufs d'oiseaux, dont il est très-friand.

LA HUPPE est remarquable par une touffe de plumes d'environ deux pouces de haut, placées longitudinalement sur sa tête. Ces plumes sont rousses, terminées par une tache noire; quelques-unes sont marquées de blanc. La couleur des ailes de son corps est un mêlange de roux, de gris & de blanc; mais la couleur rousse étoit celle qui dominoit le plus dans les huppes que j'ai vues en Barbarie. Elle vit d'insectes & de vers. Elle ne fréquente les lieux humides & marécageux, que pour y chercher sa nourriture; elle se retire ensuite dans les bosquets & les lieux ombragés où elle fait son nid. D'après ce qu'en rapporte M. de Buffon, cet oiseau s'apprivoise très-aisément, & a, pour son maître, une affection qui l'attriste lorsqu'il en est éloigné.

LE GUÉPIER. Cet oiseau a été ainsi nommé à cause des guèpes dont il fait sa nourriture, quoiqu'il

ne dédaigne pas les autres insectes. Quand ils lui manquent, il vit de grains & de fruits. Il forme en terre, sur les côteaux, des trous qui lui servent de nids. Je n'ai point remarqué que les Guépiers allassent par troupes en Barbarie, comme ils y vont en Grèce, particuliérement dans l'île de Candie, où ils sont très-communs. Leurs couleurs sont belles & éclatantes. C'est un mêlange de bleu, de jaune & de noir de différentes nuances. Le Guépier de Barbarie est presque de la grosseur d'un Pigeon.

L'HYRONDELLE. Ces oiseaux paroissent en Barbarie dans le mois de mai, & disparoissent dans le courant du mois d'août, au moment des plus fortes chaleurs. C'est ce que j'ai eu occasion de remarquer à la Calle. J'ignore où ils vont.

LE PIC-VERT. Il n'habite que les forêts, où il vit en solitaire. La Nature ayant borné sa nourriture aux insectes & aux larves qui vivent sous l'écorce des arbres, cet oiseau est sans cesse occupé à visiter les trous, & avec un bec ferme & pointu, à fendre & déchirer l'écorce pour y trouver de quoi vivre. Alors, à l'aide d'une langue effilée & longue, enduite d'une humeur gluante, il amène, du fond de leurs retraites, les petits insectes, les fourmis, &c. Le Pic-vert fait son nid dans le creux des vieux arbres, souvent à une très-grande profondeur.

LE MARTIN-PÊCHEUR. Celui que j'ai rencontré en Barbarie eſt le même que ce joli petit oiſeau qui fréquente en Europe le bord des rivières & de la mer. Il ne vit que de poiſſons, ſur leſquels il fond avec beaucoup d'adreſſe & de ſubtilité, ſe tenant ſans ceſſe en embuſcade ſur une branche d'arbre, ou ſur la pointe d'un rocher. Il bâtit ſon nid ſur le rivage avec des brins de bois, des arêtes de poiſſons, &c. raſſemblés groſſiérement avec un peu de terre. Il paroît que cet oiſeau étoit l'*Alcyon* des Anciens, d'après le rapprochement qu'en a fait M. de Buffon.

LA CIGOGNE. Elle paroît ſur les côtes d'Afrique en automne, dans le mois d'octobre ou de novembre. Amie de l'homme, elle aime à habiter les mêmes lieux avec lui. C'eſt dans les cheminées, ſur les tours, dans les grands bâtimens, qu'elle place ſon nid. Les Arabes reſpectent cet hôte, qu'ils regardent comme l'aſſurance de leur bonheur, & de celui de toute leur famille. C'eſt un crime que de violer envers lui les droits de l'hoſpitalité. Cependant, comme l'on vient à bout de tout avec de l'argent, j'ai aiſément levé les ſcrupules d'un Arabe chaſſeur, en lui promettant une piaſtre pour chaque Cigogne. Il m'en apporta deux. Cet oiſeau vit de ſerpens, de lézards, &c. Il eſt à peu-près de la groſſeur du Héron, monté comme lui ſur deux longues jambes.

LE HÉRON. Il eſt peu de pêcheurs plus patient que celui-ci. Il reſte des heures entières ſeul ſur le bord des étangs & des rivières, ſes longues pattes enfoncées dans l'eau, ſans que le mauvais temps puiſſe lui faire abandonner ſon poſte. Il guette le poiſſon pour le ſaiſir au paſſage. Il ſe nourrit auſſi de grenouilles, de lézards, &c.

LE HÉRON DE MADAGASCAR. C'eſt le nom que M. de Buffon a donné à cet oiſeau, lorſque je le lui ai préſenté. Son plumage eſt par-tout d'un très-beau blanc. Il a ſur la tête une grande tache d'un roux clair. Il n'eſt pas beaucoup plus gros qu'un fort Pigeon, mais il eſt plus long. Les Arabes l'appellent l'*Oiſeau du bœuf*, ou le *Pic-bœuf*, parce que, comme il eſt toujours à la ſuite des troupeaux, ils prétendent qu'il cherche ſur le dos des bœufs les inſectes dont il fait ſa nourriture. J'en ai diſſéqué pluſieurs, & je ne leur ai trouvé dans l'eſtomac que des végétaux & quelques débris d'inſectes. Cet oiſeau vit en ſociété. L'on en rencontre des troupes de huit, dix, & plus.

LA SPATULE. Elle eſt de la groſſeur du Héron, mais moins élevée ſur les jambes. Son plumage eſt blanc. Elle vit de poiſſons, habite les bords de la mer, & fait ſon nid ſur la ſommité des grands arbres voiſins. Cet oiſeau eſt remarquable par ſon

bec qui s'arrondit en ſpatule à ſon extrémité, & forme comme une double cuiller.

LA BÉCASSE paroît en octobre juſqu'au printemps ; elle fait ſon nid à terre. Elle ne diffère en rien de celle d'Europe. La *Bécaſſine* paroît dans le même temps.

LE CHEVALIER. Cet oiſeau vit le long des marais & des étangs, où il eſt occupé à la chaſſe des vermiſſeaux. Son plumage eſt un mêlange confus de gris & de blanc. Il a de longues pattes griſâtres, la tête petite, le cou ainſi que le bec alongés.

LE CHEVALIER A PIEDS ROUGES. Celui-ci ne diffère du précédent que par la couleur de ſes pattes qui ſont du plus beau rouge. Il y a auſſi quelques variétés dans ſon plumage.

LE COURLIS reſſemble beaucoup aux *Chevaliers ;* mais il a les pattes plus courtes. Son plumage eſt plus foncé, agréablement mélangé de blanc, de gris & de noir. Cet oiſeau, ainſi que les deux précédens, ſont bons à manger.

L'ÉCHASSE. Ce nom lui vient de ſes longues pattes, ſur leſquelles elle peut à peine ſe ſoutenir. Elles ſont jaunes, d'un pied de haut. Son bec eſt noir, long de deux pouces ; ſa tête blanche en

devant, noire ſur le derrière. Elle a le cou blanc, le deſſous tacheté de noir. Son ventre eſt blanc, ſes aîles noires, & ſa queue courte & griſâtre. Elle a les mêmes inclinations, & habite les mêmes lieux que les précédens.

LE VANNEAU. Bien avant le lever de l'aurore, ces oiſeaux en troupes nombreuſes couvrent les champs, & livrent la guerre aux vermiſſeaux. Ils ſont gais, folâtres, légers; ils courent plutôt qu'ils ne volent: ils ont un petit cri perçant peu agréable; malgré cela ils divertiſſent le voyageur du matin, diſſipent, en partie, pour lui les horreurs des ténèbres, & font diverſion aux idées mélancoliques qu'inſpire la vue d'une nature ſolitaire & ſilencieuſe.

LA POULE D'EAU, les SARCELLES & les MACREUSES ſont très-abondantes ſur les lacs & les étangs.

LES CANARDS y ſont également nombreux & très-variés; la plupart de ceux que j'avois apportés ayant été détruits à la quarantaine de Marſeille, je ſuis forcé de renoncer à les décrire, ne pouvant le faire que d'après des notes imparfaites.

LE GOELAND. Cet oiſeau voltige continuellement au-deſſus de la mer, dans laquelle il plonge

pour y saisir le poisson qui se joue à la surface de l'eau. On en voit des troupes nombreuses dans les temps orageux; ils annoncent ordinairement les tempêtes, d'où vient qu'on les appelle *Oiseaux de tempête*. L'espèce la plus commune est d'un blanc de lait, avec une couleur cendrée au-dessus du corps, un peu plus grosse que notre Pigeon : mais j'en ai vu dont le plumage étoit marqueté d'un gris sale tirant sur le noir. Ils étoient presque aussi gros qu'un Dindon.

LE FLAMMANT *ou* PHÉNICOPTÈRE. Ce bel oiseau est presque aussi gros que le *Héron :* son plumage est aussi blanc que celui du Cigne, mais ses ailes sont d'un rouge éclatant, qui tranche très-agréablement sur un fond blanc. Son bec est un peu crochu. Il vit en société sur le bord des rivières, où il se nourrit de poissons. On le rencontre dans les environs de Bonne & de Tunis.

L'AUTRUCHE. Ces déserts arides, ces brûlantes solitudes du *Saara*, sont habités par un animal aussi étonnant à nos yeux que la terre même où il vit. L'Autruche n'a que deux jambes comme les oiseaux, mais ses pieds, ses jambes & ses cuisses ressemblent à ceux des quadrupèdes. Son corps est couvert de plumes ; mais ces plumes paroissent, par leur finesse & leur légéreté, être plutôt un duvet destiné

à couvrir sa nudité, que des instrumens propres à l'élever dans les airs; elle a une queue & des ailes non pour voler, mais pour conserver l'équilibre que son corps pesant, porté sur deux longues jambes, perdroit facilement, si, dans sa course précipitée, elle ne se servoit de ses ailes comme de deux balanciers qui dirigent ses mouvemens. Son cou est nud, très-long, ayant la peau d'un rouge de sang. Sa tête & sa bouche ne ressemblent ni au bec des oiseaux, ni à la gueule des quadrupèdes. En un mot, l'Autruche est un être qui arrête court le Naturaliste au milieu de ses divisions systématiques. Il faut établir pour elle une classe particulière, dans laquelle il n'y aura qu'un genre & une seule espèce.

Les Autruches vivent en troupes nombreuses, mais elles se tiennent très-éloignées des lieux habités. Elles sont si légères à la course, que le meilleur cheval est incapable de les suivre. Quand on les chasse, il faut les poursuivre long-temps, les harceler, les fatiguer. Alors elles se rendent. On peut même les prendre en vie. Malgré l'amour violent qu'elles ont pour la liberté, elles supportent l'esclavage avec assez de douceur, & sont très-faciles à apprivoiser. J'en ai vu deux à *Bonne* qui, quoique nouvellement captives, ne témoignoient aucun regret, aucun ennui. Elles se laissoient approcher & toucher à volonté.

Les Autruches ne pondent qu'une seule fois l'année,

dans la saison la plus brûlante, au mois de juillet & d'août; c'est alors que le sable échauffé par les rayons du plus ardent soleil, est propre à faire éclorre les œufs que l'Autruche y dépose. Elle ne les couve pas; mais elle s'écarte peu de l'endroit où elle les a placés; elle y revient souvent. L'on prétend même qu'elle se pose dessus de temps en temps. Les Autruches perdent tous les ans ces belles plumes, qui sont un objet de commerce si considérable; mais qui n'ont de prix qu'autant qu'elles sont prises sur l'animal vivant. Qui croiroit que c'est au milieu des sables brûlans de la Lybie, qu'il faut aller chercher le plus bel ornement de la coëffure des femmes de l'Europe!

ANIMAUX AMPHIBIES.

LES REPTILES.

TESTUDO. TORTUE.

— *CORIACEA.* (Lin.) *Pedibus pinniformibus muticis, Testa coriacea, cauda angulis septem exaratis.*

TORTUE CORIACE. Pieds en forme de nageoires, sans ongles; coquille coriace; queue avec sept angles.

Cette Tortue est très-commune dans la Méditerranée. Son écaille, au lieu d'être divisée en écussons, ressemble à un cuir dur & très-épais, formant plusieurs angles sur le dos.

— *GRÆCA.* (Lin.) *Pedibus subdigitatis, testa postice gibba, margine laterali obtusissimo, scutellis planiusculis.*

TORTUE DE GRÈCE. Pieds presque digités; coquille en bosse à la partie postérieure, une bordure latérale très-obtuse; petits écussons un peu plans.

C'eſt principalement ſur terre & le long des bords des rivières de la Numidie, que l'on rencontre cette Tortue. Les Maures en ont peur, & s'imaginent que ce ſont autant de malins eſprits envoyés par des Magiciens. Ils fuient à l'aſpect de cet animal. J'ai ſouvent été témoin des combats très-amuſans que les mâles ſe livrent entre eux lorſqu'ils ſont en fureur. Ils ſe précipitent les uns contre les autres avec colère. Ils ne ſe font, & ne peuvent ſe faire d'autre mal que d'entre-choquer fortement leurs écailles, trop dures pour que ce choc puiſſe les briſer.

LES SERPENS.

Les Couleuvres & les Serpens ſont très-communs & extrêmement variés en Barbarie. J'avoue que j'ai peu d'obſervations ſur ces animaux, ne m'étant point muni d'eſprit-de-vin pour les conſerver : j'ai été obligé très-ſouvent d'en abandonner qui me paroiſſoient très-intéreſſans : j'ai cependant, à la fin, mais trop tard, trouvé un moyen de conſerver les plus gros, en les dépouillant comme on dépouille une anguille, & en rempliſſant leur peau d'un ſable fin : mais pour cela il faut avoir ſoin de couper leur peau circulairement & à moitié vers la tête. On ſépare la tête du corps auquel néanmoins elle tient encore par la partie de la peau que l'on n'a point

coupé; en retournant la peau avec précaution, l'on vient à bout de la détacher du corps de l'animal. Quant à la tête, il en faut enlever le plus de chair qu'il eſt poſſible, en prenant bien garde néanmoins de porter les doigts ſur-tout à la mâchoire, où ſe trouve le réſervoir de leur venin. Il faut auſſi nettoyer exactement les inſtrumens qui ont ſervi à cette diſſection. On peut remplir les vuides avec du coton trempé dans du camphre pulvériſé, de l'alun, de la cendre, &c. L'on coud l'ouverture de l'anus, & l'on remplit la peau avec du ſable fin. Cela fait, l'on coud la partie de la peau que l'on avoit coupée au-deſſous du cou. Par ce moyen la peau des Serpens ſe conſerve très-bien ſans ſe corrompre, ſans ſe retrécir; & quand elle eſt bien sèche, l'on peut, en ouvrant l'anus, en faire ſortir le ſable, & la remplir d'une matière plus légère, de coton, d'étoupes, &c. J'ai cru devoir indiquer ce procédé, qui peut être très-utile aux Voyageurs, & ménager l'eſprit-de-vin.

Le Zurreiche eſt un ſerpent d'environ quinze pouces de long, qui vient du côté du *Saara*. Son corps eſt tout couvert d'écailles larges; il eſt très-mince & s'élance avec tant de rapidité, qu'il eſt très-difficile à ſaiſir. Il paroît que ce ſerpent eſt le *Jaculus* des Anciens.

LE LEFFAH eſt un autre ſerpent très-dangereux, qui n'a pas tout-à-fait un pied de long. Les Arabes le craignent beaucoup. Le D. Shaw croit qu'il eſt le même que celui que Lucain appelle *Torrida dipſas*. Son nom arabe ſignifie *brûler*, parce qu'en effet ſon venin excite dans les veines un feu dévorant qui donne la mort à ceux qui en ſont attaqués.

LACERTA. LÉZARD.

— *AGILIS*. (Lin.) *Cauda verticillata longiuſcula, ſquamis acutis, collari ſubtus ſquamis conſtructo.*

LÉZARD VERT. Queue verticillée, un peu alongée; écailles aiguës; un collier placé ſous les écailles.

Ce Lézard eſt très-fort. Il a environ un pied de long ſur un pouce de large. Son corps eſt d'un jaune verdâtre. J'en ai conſervé un pendant plus de huit jours. Lorſque j'approchois de lui, il ſe retiroit dans un angle, & ſembloit me menacer avec la gueule ouverte, & en formant une eſpèce de ſifflement. Si je l'attaquois avec un bâton, il ſaiſiſſoit l'inſtrument & le ſecouoit avec une force étonnante. Je le nourriſſois de viandes, de reptiles & d'inſectes. Il ne refuſoit rien; il s'emparoit avec avidité, & comme en colère, de la proie que je lui préſentois, me l'arrachoit des mains par une forte

ſecouſſe de tête, & l'avaloit toute entière. La corde qui le retenoit s'étant rompue, il ſe refugia dans un poulailler, où je fus témoin d'une ſcène aſſez plaiſante. Une poule l'ayant apperçu refugié derrière une borne, l'examina d'un peu loin, tourna autour de lui, & alla rejoindre d'autres poules. Elle revint peu après avec pluſieurs autres, qui formèrent un cercle autour du Lézard. N'oſant approcher, elles l'examinoient de loin en alongeant le cou avec un air d'inquiétude. Pendant ce temps-là, le Lézard ouvroit la gueule & les menaçoit. Il fit un mouvement, qui jetta la frayeur parmi cette troupe timide; elle ſe mit à fuir, ſe diſſipa, & ne revint plus. Ce Lézard fut tué d'un coup de pierre. Je l'ouvris, & je trouvai dans ſon eſtomac, qui régnoit depuis le goſier juſqu'à l'anus, toute la nourriture qu'il avoit priſe depuis trois jours, entre autres un petit Lézard en entier, ſans avoir ſouffert aucune décompoſition : mais je n'y retrouvai point un os de cuiſſe de poulet que je lui avois donné quatre ou cinq jours auparavant.

— *ALGIRA.* (Lin.) *Cauda verticillata longiuſcula; corpore lineis utrinque duabus flavis.*

LÉZARD D'ALGER. Queue verticillée, un peu longue; deux lignes jaunes de chaque côté du corps.

Ce Lézard eſt très-commun. Il n'a que trois à quatre pouces de long. Il a le deſſus du corps brun

avec quatre lignes jaunes : ſon ventre eſt d'un blanc jaunâtre. Il eſt très-agile & difficile à ſaiſir.

— *CHAMŒLEON.* (Lin.) *Cauda tereti brevi incurva, digitis duobus tribuſve coadunatis.*

LÉZARD CAMÉLÉON. Queue arrondie, courte, recourbée, deux ou trois doigts réunis.

Cet animal ſingulier vit ſur les arbres & dans les buiſſons. Ses mouvemens ſont très-lents. Tantôt ſon corps s'alonge & s'amincit ; d'autrefois il ſe gonfle & ſe raccourcit. Il lance très-ſouvent ſa langue longue, étroite, un peu gluante pour ſaiſir les petits inſectes dont il ſe nourrit. Il n'eſt guère poſſible de lui aſſigner de couleur conſtante, puiſqu'il ſe colore de celles qui l'environnent : cependant celle qui domine, & qu'il reprend toutes les fois qu'il change de couleur, eſt d'un gris ſale. J'en ai conſervé un ſur lequel j'ai obſervé les faits ſuivans. Toutes les fois que je le plaçois devant une muraille blanche, peu-à-peu la couleur griſe de l'animal s'éclairciſſoit, & devenoit d'un blanc de craie : ſi je le tranſportois ſur une étoffe jaune, ſa couleur devenoit griſe, & paſſoit à celle d'un jaune obſcur : le rouge, quoique très-ſaillant, ne s'imprimoit ſur le Caméléon que par une teinte confuſe de jaune & de rouge ; le verd ne tranchoit pas non plus, mais la peau du Caméléon étoit griſe, avec une légère teinte de

de verd. Les autres couleurs, telles que le noir, le violet, le pourpre, n'y occasionnoient d'autre changement que de rendre sa couleur grise plus obscure : en un mot, il m'a paru qu'il n'y avoit que le blanc, le gris & le jaune qui tranchassent le plus sur le Caméléon. Cet animal aime beaucoup la liberté. Il est très-difficile de le conserver long-temps en captivité.

— *CHALCIDIS.* (Lin.) *Cauda tereti longa, pedibus pentadactylis brevissimis.*

LÉZARD CHALCIDIQUE. Queue arrondie, longue; pieds à cinq doigts très-courts.

Ce Lézard ressemble beaucoup à un Serpent. Il est d'une couleur luisante, grisâtre. Son corps est rond. Il a quatre petits pieds dont il ne paroît pas se servir pour marcher; mais il rampe comme les Serpens. Il n'a pas un pied de long. Sans ses oreilles, qui le rangent parmi les Lézards, ce seroit un vrai Serpent. On prétend que sa morsure est très-dangereuse. Il est très-commun dans les prairies des environs de la Calle.

— *VULGARIS.* (Lin.) *Caudâ tereti mediocri, pedibus unguiculatis, palmis tetradactylis, dorso linea duplici fusca.*

LÉZARD COMMUN. Queue arrondie, de moyenne grandeur; pieds onguiculés, avec quatre doigts, deux lignes brunes sur le dos.

Ce Lézard eſt un des plus communs. Il eſt le même en Barbarie qu'en Europe.

— *PALUSTRIS.* (Lin.) *Cauda lanceolata mediocri, pedibus muticis, palmis tetradactylis.*

LÉZARD DES MARAIS (*vulgairement Salamandre aquatique*). Queue lancéolée, de moyenne grandeur; pieds ſans ongles, quatre doigts.

Cette eſpèce de Salamandre vit dans les étangs, où elle ſe nourrit de petits poiſſons.

— *SALAMANDRA.* (Lin.) *Cauda tereti brevi, pedibus muticis, palmis tetradactylis, corpore poroſo nudo.*

LÉZARD SALAMANDRE. Queue arrondie, courte; pieds ſans ongles; quatre doigts; corps poreux & nu.

L'on a débité bien des fables ſur cet animal, comme, par exemple, qu'il pouvoit vivre long-temps dans un braſier ardent. M. de Maupertuis y a fait des obſervations plus vraies. Il a trouvé, dans pluſieurs Salamandres qu'il a ouvertes, des œufs, & en même temps des petits vivans. Ce phénomène le rapproche du Puceron, qui eſt vivipare dans la belle ſaiſon, & ovipare dans l'automne. Les Provençaux nomment ce Lézard *Tarente*. Ils ſont ſi effrayés à la vue de cet animal, qu'ils ne dorment pas tranquilles dans une maiſon où ils ont vu une Salamandre, juſqu'à ce qu'ils ſoient venus à bout de la tuer.

INSECTES.

Scarabæus marginatus * (nobis), *scutellatus, muticus clypeo rhombeo; elytris connatis, punctatis, glabris, lateribus marginatis.*

Scarabé a étuis saillans, avec un écuſſon, ſans arêtes, bouclier rhomboïdal; étuis réunis, ponctués; glabres, terminés par un large rebord.

Cet inſecte eſt parfaitement noir. Sa tête eſt recouverte par un bouclier arrondi, ſans rugoſités. Ses étuis n'ont point d'aîles en deſſous. Ils dépaſſent le corps par une bordure très-ſaillante, que je regarde comme le caractère eſſentiel de cet inſecte. Ils ſont relevés en boſſe, marqués de pluſieurs lignes longitudinales, formées par une ſuite de petits points qu'il eſt difficile d'appercevoir ſans le ſecours de la loupe. Ce Scarabé a beaucoup de rapports avec le *Scarabæus Hemiſphericus*, dont Pallas nous a donné la figure dans ſon Livre intitulé : *Icones Inſectorum*, Tab. 6, fig. 23. Mais celui dont il eſt ici queſtion eſt de moitié plus petit. Son bouclier eſt preſque glabre; il a, outre cela, un écuſſon entre les deux

* Cet inſecte a été gravé dans le Journal de Phyſique. *Août 1787, pag. 111.*

étuis, attribut qui ne se trouve pas dans celui de Pallas.

Cet insecte habite les lieux sablonneux. Il forme, sous la bouze de vache, dont il se nourrit, un trou, souvent d'un pied de profondeur. C'est au fond de cette retraite qu'il se tient ordinairement. Dès qu'il est sur le point de pondre ses œufs, il dépose au fond de son trou d'amples provisions de bouche pour les jeunes larves; il y place ses œufs, & bouche avec du sable l'entrée de sa demeure. C'est dans ce séjour ténébreux & pendant l'hiver que les Larves subissent leurs différentes métamorphoses. Ces insectes, parvenus à leur état de perfection, attendent la belle saison pour abandonner leur retraite, à moins que les provisions ne viennent à manquer; mais dans ce cas ils n'ont pas besoin d'aller loin, leur trou étant, comme je l'ai dit plus haut, placé sous une bouse de vache. Comme il leur seroit difficile de remonter par une ouverture perpendiculaire, lorsqu'ils veulent sortir, ils forment une nouvelle issue, en traçant, à travers le sable, un chemin oblique. La forme de leurs premières pattes, la mobilité de leur tête, l'espèce de bouclier dont elle est recouverte, leur facilitent le moyen de sortir de leur tombeau.

SCARABŒUS RHINOCEROS (Lin.) *Scutellatus, thorace inermi, capite cornu simplici, clypeo bifido, elytris punctatis.*

SCARABÉ RHINOCÉROS, portant un écuſſon ; thorax ſans arêtes ; tête avec une corne ſimple ; bouclier diviſé en deux ; étuis ponctués.

— *NASICORNIS.* (Lin.) *Scutellatus, thorace prominentia triplici, capitis cornu incurvato, antennis heptaphyllis.*

SCARABÉ MOINE, portant un écuſſon, trois éminences au thorax ; corne de la tête recourbée, antennes à ſept feuillets.

J'ai trouvé une variété de ce Scarabé qui n'avoit que deux fortes éminences au thorax, & une corne plus mince & plus courte.

— *SACER* (Lin.) *exſcutellatus, clypeo ſexdentato, thorace inermi crenulato, tibiis poſticis ciliatis, vertice ſubbidentato.*

SCARABÉ SACRÉ, ſans écuſſon ; bouclier à ſix dents ; thorax ſans arêtes, crenelé ; pattes de derrière ciliées, avec deux dents au ſommet.

Je ne peux m'empêcher de donner ici quelques détails ſur ce célèbre Scarabé, que les Egyptiens avoient en ſi grande vénération, & dont ils avoient fait l'emblême de *Neitha* ou de leur Minerve, comme Horapollon nous l'apprend dans ſes Hiéroglyphes (1). Cet inſecte, que l'on croyoit être de deux ſexes &

(1) Liv. I, ch. 12.

produire sans accouplement, étoit un hiéroglyphe inventé pour désigner *Minerve créatrice*, que les Egyptiens regardoient comme mâle & femelle. Ælien (1) nous apprend que ce même Scarabé étoit encore l'emblême d'un soldat, parce que ceux qui alloient à la guerre avoient coutume de le faire graver sur leurs anneaux.

Mais écartons de cet insecte tout ce merveilleux que lui a prêté l'obscure antiquité; laissons les Egyptiens en faire un emblême sacré, & les empiriques lui attribuer une foule de vertus chimériques; il ne sera pas moins intéressant pour le Naturaliste qui aura le courage de le suivre parmi les bouses de vache, où il fait sa principale demeure. Cet insecte est très-commun sur les côtes de Barbarie, où j'ai suivi ses opérations dans le plus grand détail.

Errant d'abord sur le sable, dans les lieux exposés au soleil, ce n'est qu'après la fécondation que ce Scarabé se fixe parmi les bouses de vache. Dès ce moment, il n'est plus occupé que du soin de mettre en sûreté le précieux dépôt de sa postérité. Pour cet effet, il creuse un crottin, dépose ses œufs dans l'intérieur, & les recouvre de fiente, nourriture propre pour les larves. Il ne se contente pas de leur avoir choisi une retraite sûre & abondante

(1) De animalibus, Liv. X, ch. 15.

en nourriture; pendant long-temps il roule encore ce paquet ſur une terre légère & ſablonneuſe. Il en forme, par ce moyen, une eſpèce de boulette de la groſſeur d'une petite orange, qui inſenſiblement eſt recouverte d'une couche terreuſe d'environ deux lignes d'épaiſſeur.

Cet inſecte eſt infatigable au travail. Il n'y a pour lui de tranquillité & de repos, que lorſqu'il a trouvé dans le ſable un lieu propre à y dépoſer ſon fardeau. Il le traîne par-tout avec lui, à l'aide de ſes deux pattes de derrière. Quand celles-ci ſont fatiguées, il fait uſage de ſa tête & de ſes pattes de devant; mais il ne tarde pas à revenir à ſon premier moyen. Si, tandis qu'il quitte un inſtant ſa boulette, on la lui enlève, auſſi-tôt l'inquiétude s'empare de lui, il s'agite vivement, rode de tous côtés, & ne ceſſe ſes recherches que lorſqu'il a recouvré ſon précieux fardeau. J'ai ſouvent pris plaiſir à lui donner de ſemblables inquiétudes, & j'ai vu avec ſurpriſe qu'il ſe dirigeoit preſque toujours du côté où j'avois jetté ſa boulette. Si je la portois à la main, l'inſecte me ſuivoit comme un animal privé, & je ſuis parvenu pluſieurs fois à avoir à ma ſuite pluſieurs de ces Scarabés dont je tenois en main les boulettes.

Lorſque cette boulette eſt ſuffiſamment durcie, ſéchée extérieurement & encroûtée, alors l'inſecte creuſe dans le ſable un trou de huit à dix pouces

de profondeur, il y dépose sa future famille, & devient lui-même habitant de ce ténébreux séjour, où il termine son existence. Il est à remarquer que cette opération ne regarde que les femelles, auxquelles la Nature a accordé, pour cet objet, une plus longue vie qu'aux mâles, qui meurent peu après l'accouplement.

Les larves naissent vers la fin de l'automne, passent l'hiver sous cette première forme, & ne deviennent insectes parfaits qu'au printemps. J'ai cependant rencontré plusieurs fois, même au milieu de l'hiver, des insectes parfaits avec des larves, sans pouvoir décider s'ils appartenoient à la dernière génération, ou s'ils étoient les auteurs de la nouvelle famille.

Il suffit de voir travailler ce Scarabé, pour comprendre l'usage des divers instrumens dont l'a fourni la Nature. Ses deux premières pattes sont larges, applaties, armées, le long de l'avant-bras, de quatre dents fortes & obtuses. C'est avec ces instrumens qu'il fend les crottins, les éparpille, ou se cramponne, lorsque ses deux dernières pattes sont employées à traîner un fardeau beaucoup plus gros & plus pesant que lui. S'il veut pénétrer dans le sable ou dans un crottin, il emploie le bouclier à cinq ou six dents qui recouvre sa tête, & s'en sert comme d'une palette pour soulever les fardeaux & écarter les obstacles. Pendant ces pénibles opérations, sa tête

& ſes antennes ſe trouvent à l'abri ſous la largeur de ce bouclier qui déborde de toutes parts. Les deux dernières pattes de cet inſecte ſont beaucoup plus longues & plus grêles que celles de devant. Auſſi leur uſage eſt-il bien différent, étant particuliérement deſtinées à ſaiſir & traîner des fardeaux.

SCARABŒUS HISPANICUS. (Lin.) *Exſcutellatus, thorace mutico, clypeo cornuto emarginato, elytris ſtriatis, femoribus ſecundis remotiſſimis.*

SCARABÉ D'ESPAGNE. Sans écuſſon; thorax ſans arêtes; bouclier cornu, échancré; étuis ſtriés; les ſecondes cuiſſes très-écartées.

Cet inſecte eſt d'un beau noir luiſant. Il habite les lieux ſablonneux, dans l'intérieur des terres.

— *TAURUS.* (Lin.) *Exſcutellatus, thorace inermi, occipite cornibus binis reclinatis.*

SCARABÉ TAUREAU. Point d'écuſſon; thorax ſans arêtes; ſur le devant de la tête deux cornes recourbées.

Ce Scarabé ſe rencontre fréquemment dans les mêmes trous avec le *Scarabé ſacré.* La femelle n'a point de cornes.

— *SABULOSUS.* (Lin.) *Scutellatus muticus niger opacus, tuberculis rugoſis, antennis baſi piloſis.*

SCARABÉ DES SABLES, ayant un écuſſon, ſans

arêtes, noir, couvert de tubercules ridées; antennes avec des poils à leur baſe.

J'ai trouvé cet inſecte avec les précédens, dont les mœurs me paroiſſent être les mêmes. Il n'eſt cependant pas auſſi commun que les autres eſpèces.

SCARABŒUS FULLO. (Lin.) *Scutellatus muticus, antennis heptaphyllis, corpore nigro, pilis albis, ſcutello macula duplici alba.*

SCARABÉ FOULON, ayant un écuſſon, ſans arêtes; antennes à ſept feuillets; corps noir couvert de poils blancs; écuſſon marqué de deux taches blanches.

Ce Scarabé ſe plaît dans les forêts de liège. Il a près d'un pouce & demi de long.

— *ŒRUGINOSUS.* (Lin.) *Scutellatus muticus auratus, ſupra viridis.*

SCARABÉ CUIVREUX, ayant un écuſſon, point d'arêtes; doré, verd en deſſus.

C'eſt ſur les fleurs à fleurons & à demi-fleurons que j'ai trouvé cet inſecte.

HISTER. ESCARBOT.

— *MAJOR.* (Lin.) *Totus ater, elytris ſubſtriatis, thoracis marginibus ſubtus piloſis.*

ESCARBOT DE BARBARIE, parfaitement noir; étuis preſque ſtriés; les bords du thorax velus en deſſous.

Cet insecte a près d'un demi-pouce de long. Sa tête & ses pattes sont quelquefois tellement cachées sous les rebords de son bouclier & de ses étuis, que l'on n'apperçoit de cet insecte qu'une écaille ronde. Il habite les lieux secs, & se nourrit d'immondices.

GYRINUS. TOURNIQUET.

— *NATATOR.* (Lin.) *Substriatus.*

TOURNIQUET NAGEUR. Presque strié.

Cette espèce ne m'a paru différer en rien de celle qui est gravée dans *l'Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*, de M. Geoffroy, pag. 194, pl. 3, fig. 3.

CURCULIO. CHARANSON.

— *CRACCÆ.* (Lin.) *Longirostris niger, ovatus, rostro subulato, abdomine pallido.*

CHARANSON DE LA VESCE. Noir, ovale, avec une trompe longue, en forme d'alène; le ventre pâle.

Cet insecte n'a pas plus d'une ligne de long. Il se nourrit sur plusieurs espèces de vesce.

— *ALGIRUS.* (Lin.) *Longirostris subcylindricus, lævis fuscus, punctis prominulis adspersus.*

CHARANSON D'ALGER à longue trompe, corps

preſque cylindrique, liſſe, brun, couvert de points ſaillans.

Il vit le long des eaux ſur les plantes aquatiques.

CURCULIO BARBARUS. (Lin.) *Breviroſtris, ater, thorace ſubſpinoſo, elytris angulo duplici criſpato.*

CHARANSON DE BARBARIE à courte trompe, d'un noir obſcur; thorax preſque épineux, deux angles criſpés ſur les étuis.

Celui que j'ai trouvé a une trompe de près de trois lignes; ſes étuis ſont hériſſés de tubercules de diverſe groſſeur.

CERAMBYX. CAPRICORNE.

CERAMBIX ATER, elytris rugoſis integris, antennis corpore longioribus. (Geoffroy, p. 201.)

PETIT CAPRICORNE NOIR. Etuis ridés, entiers; antennes plus longues que le corps.

Ce Capricorne eſt très-commun dans les forêts. Il ne m'a paru différer en rien de celui qu'a décrit M. Geoffroy. Lorſqu'on le ſaiſit, il rend un ſon aſſez aigu par le frottement du corcelet avec le haut des étuis.

— *CANTHARINUS.* (Lin.) *Thorace ſubmutico, corpore rufo, oculis femoribuſque nigricantibus, elytris mollibus, antennis longioribus.*

CAPRICORNE ROUX. Thorax preſque ſans épines; corps roux; les yeux & les cuiſſes noirâtres, étuis mols plus longs que les antennes.

DITISCUS. DITIQUE.

— *PICEUS.* (Lin.) *antennis perfoliatis, corpore levi, ſterno carinato, poſtice ſpinoſo.*

DITIQUE HYDROPHILE. Antennes perfoliées, le corps liſſe, le ſternum en carêne, la partie poſtérieure épineuſe.

Il ne diffère en rien de celui d'Europe.

— *STICTICUS.* (Lin.) *Pallens, elytris griſeis punctо oblongo laterali nigro impreſſo.*

DITIQUE DE NUMIDIE, pâle, les étuis gris, marqués ſur les côtés d'un point noir, oblong.

Cet inſecte habite particuliérement les ruiſſeaux qui coulent entre les rochers. Il a environ huit lignes de long. Son thorax eſt d'un blanc pâle, & ſes étuis d'une couleur griſe avec un point noir, alongé ſur les bords.

CARABUS. CARABOT.

— *GRANULATUS.* (Lin.) *Apterus, elytris longitudinaliter convexè punctatis.*

CARABOT CUIVRÉ. Point d'aîles; étuis convexes, ponctués dans leur longueur.

Sa couleur eſt d'un jaune de cuivre un peu mate; on le trouve ſur le ſable, dans les lieux arides, où il court très-vîte.

CARABUS COMPLANATUS. (Lin.) *Pallidus elytris faſciis duabus undulatis nigricantibus.*

CARABOT APPLATI, d'une couleur pâle, avec deux bandes ondulées & noires ſur les étuis.

TENEBRIO. TÉNÉBRION.

— *GIGAS.* (Lin.) *Apterus niger, thorace æquali, colæoptris levibus truncatis.*

TÉNÉBRION GÉANT. Point d'aîles; noir; le thorax égal; les étuis liſſes & tronqués.

— *SPINOSUS.* (Lin.) *Apterus niger lævis, pedibus ferrugineis, antennis breviſſimis.*

TÉNÉBRION ÉPINEUX. Point d'aîles; noir, liſſe; les pieds couleur de rouille; les antennes très-courtes.

J'ai trouvé ces deux eſpèces dans les bois.

STAPHYLINUS. STAPHYLIN.

— *HIRTUS.* (Lin.) *Hirſutus niger, thorace abdomineque poſtice flavis.*

STAPHYLIN HÉRISSÉ. Noir, hériſſé; le thorax & le ventre jaunes à leur partie inférieure.

J'ai trouvé cette eſpèce le long des bords de la mer.

— *ERYTROPTERUS.* (Lin.) *Ater, elytris pedibusque rufis.*

STAPHYLIN COULEUR DE ROUILLE. Les étuis & les pieds roux.

Ce Staphylin habite parmi les cadavres & les immondices.

BLATTA. BLATTE.

— *AFRICANA.* (Lin.) *Cinerea, thoracis clypeo villoso.*

BLATTE D'AFRIQUE, cendrée, le bouclier du thorax velu.

Cette Blatte eſt d'un gris matte; elle a l'extrémité du thorax bordé de blanc, & quelques poils légers ſur tout le corps.

MANTIS. MANTE.

— *ORATORIA* (Lin.) *Thorax lævis, elytris viridibus, alis macula nigra antice rufescentibus.*

MANTE PRIE-DIEU. Thorax liſſe, étuis verds; aîles rouſsâtres, avec une tache noire à leur extrémité.

Celles que j'ai examinées n'avoient point la tache noire aux extrémités des aîles dont parle ici Linné. Je les ai toujours trouvées avec des aîles à réſeau, d'une couleur rouſſe très-légère. Les cuiſſes de devant étoient marquées de petits points noirs

intérieurement. C'eſt la même eſpèce que celle que l'on trouve dans la Provence & le Languedoc, & ſur laquelle j'ai eu occaſion de faire pluſieurs obſervations curieuſes, imprimées dans le Journal de Phyſique, mois de novembre 1784, tome XXV, page 334.

MANTIS RELIGIOSA. (Lin.) *Thorace lævi ſubcarinato elytriſque viridibus immaculatis.*

MANTE DÉVOTE. Thorax liſſe, preſque en carêne; les étuis verds & ſans taches.

Elle ne diffère de la précédente que par une bordure jaune qui règne autour de ſes étuis & de ſon c o celet.

J'ai trouvé pluſieurs autres eſpèces de Mantes que je ne ferai qu'indiquer ici d'une manière un peu générale, & d'après les notes que j'en ai conſervées, ces inſectes étant du nombre de ceux que j'ai perdus à la quarantaine de Marſeille.

1°. Une Mante dont les étuis & les autres parties du corps étoient d'un gris cendré, les aîles de même couleur & en réſeau. Cette eſpèce n'étoit pas plus grande que le mâle de la *Mante-prie-Dieu*, de laquelle elle ne m'a paru différer que par la couleur. Peut-être n'ai-je trouvé que des mâles.

2°. Une Mante dont les étuis, d'un beau verd, étoient couverts de grandes taches d'un blanc jaunâtre.

jaunâtre. Même groſſeur & même port que la *Mante-prie-Dieu.*

3°. *MANTIS SPHINX.* (nobis) *ferruginea, thorace ſubulato brevi, elytris dimidio abdomine brevioribus.*

MANTE SPHINX, couleur de rouille, thorax court, en forme d'alène; étuis de moitié plus petits que le corps.

Cette Mante n'a pas un pouce de long. Tout ſon corps & ſes étuis ſont d'une couleur de rouille très-foncée. Son corcelet s'élargit à ſon inſertion avec le ventre, & diminue inſenſiblement vers la tête. Il eſt plus court que celui des autres Mantes, en proportion avec les autres parties du corps; ſon ventre eſt plat, élargi; cet inſecte tient toujours recourbée en demi-cercle, la partie qui n'eſt point couverte par les étuis; de ſorte que quand cette Mante eſt droite, elle imite aſſez bien la poſition du *Sphinx*. Ses étuis ſont deux écailles preſque ovales, qui vont à peine juſqu'à la moitié du ventre. Elle ne vole jamais. J'aurois pu prendre cette Mante pour une larve; mais, outre que je ne l'ai jamais rencontrée ſous une autre forme, une femelle que je conſervois ſous un bocal a pondu des œufs.

Comme cette Mante eſt foible, elle ne chaſſe qu'aux petits inſectes; mais les eſpèces précédentes attaquent même les groſſes Sauterelles. On les trouve

toutes dans les prés. J'ai rencontré ce même insecte aux environs de Marseille.

GRYLLUS. GRILLON, SAUTERELLE.

Il paroît que les pays chauds sont les contrées les plus favorables aux Sauterelles. Aussi ces insectes, si nuisibles à nos moissons, forment, en Barbarie, vers la fin du printemps, des nuées si épaisses dans les campagnes & les prairies, que le voyageur est souvent incommodé par leur fuite tumultueuse : mais la végétation est si abondante dans ce pays, les terres ensemencées si peu multipliées, que ce nombre prodigieux de Sauterelles ne fait pas ordinairement des dégâts aussi considérables qu'on pourroit l'imaginer. Il en faut excepter les années où elles s'avancent par troupes, & parcourent une grande étendue de pays, en n'épargnant ni les moissons, ni les prairies. Je n'ai pas vu ce phénomène, qui paroît ne pas arriver souvent ; mais voici ce qu'en raconte le Docteur Shaw, témoin oculaire de ces désastres.

« Les Sauterelles, dit-il, que je vis en 1724 & » 1725, étoient beaucoup plus grandes que nos » Sauterelles ordinaires : leurs ailes étoient tachetées » de brun, & leurs corps & jambes d'un beau jaune. » Elles commencèrent à paroître sur la fin de mars, » le vent ayant été *sud* quelque temps auparavant.

» Vers le milieu d'avril, elles s'étoient ſi prodigieu-
» ſement augmentées, qu'au plus fort du jour elles
» formoient des eſpèces de nuées qui obſcurciſſoient
» le ſoleil. Environ la mi-mai, leurs ovaires étant
» pleins, elles commencèrent à ſe retirer les unes
» après les autres dans les plaines de *Meldjiah* &
» autres lieux voiſins, pour y poſer leurs œufs. Le
» mois ſuivant, l'on commença à voir de jeunes Sau-
» terelles; & il eſt remarquable que dès qu'elles étoient
» écloſes, elles ſe joignoient enſemble & formoient une
» troupe ſerrée qui couvroit pluſieurs centaines de
» verges en quarré. Prenant enſuite leur route en
» droiture, elles grimpèrent ſur les arbres, les murs &
» les maiſons, & dévorèrent toute la verdure qu'elles
» trouvèrent en chemin, enſorte que rien ne leur
» échappa. Pour les arrêter, les habitans du pays
» creuſoient des foſſés à travers leurs champs &
» leurs jardins, & les rempliſſoient d'eau, ou bien
» ils rangeoient ſur une même ligne une grande
» quantité de bruyère, de chaume & d'autres ma-
» tières combuſtibles, en y mettant le feu à l'ap-
» proche des Sauterelles: mais toutes ces précautions
» ne ſervirent de rien. Les foſſés furent bientôt
» comblés, & les feux éteints par les eſſaims ſans
» nombre qui ſe ſuccédoient les uns aux autres.
» Celles qui marchoient à la tête s'avançoient ſans
» rien craindre; & celles qui ſuivoient ſerroient les
» premières de ſi près, qu'il leur étoit impoſſible

» de reculer. Un jour ou deux après qu'un de ces
» grands corps eut passé, d'autres Sauterelles nou-
» vellement écloses leur succédoient, & venoient
» glaner après les premières. Elles rongeoient les
» petites branches & l'écorce des arbres dont les
» autres avoient déjà dévoré le fruit & les feuilles.

» Ces Sauterelles ayant ainsi vécu pendant près
» d'un mois, détruisant tout ce qu'elles pouvoient
» rencontrer de verdure, se trouvèrent enfin par-
» venues à leur grandeur naturelle, & changèrent
» leur état rampant en se défaisant de leur peau. Pour
» faciliter cette métamorphose, elles s'attachèrent
» par les pieds de derrière à quelque buisson, branche
» d'arbre ou coin de pierres, & faisant ensuite un
» mouvement semblable à celui des chenilles quand
» elles marchent, on voyoit d'abord paroître leur
» tête, & puis le reste du corps : toute la trans-
» formation s'achevoit en sept ou huit minutes,
» après quoi elles demeuroient, pendant un court
» intervalle, dans un état de langueur ; mais
» aussi-tôt que le soleil & l'air avoient durci leurs
» ailes, & séché l'humidité qui y restoit, elles
» reprenoient leur première voracité, devenant
» même plus fortes & plus agiles qu'auparavant.
» Elles ne subsistoient pourtant pas long-temps dans
» cet état, & se disperſoient bientôt, comme leurs
» mères, après avoir mis bas leurs œufs. Comme
» leur vol & leur marche étoient toujours du côté

» du nord, il y a apparence qu'elles périrent dans » la mer, qui, à ce que les Arabes disent, sert de » tombeau à toute sorte d'insectes ailés (1) ».

Heureusement les Sauterelles ont une foule d'ennemis auxquels elles servent de nourriture. Quoique naturellement *herbivores*, elles se livrent entre elles des combats continuels, & les vaincues sont toujours dévorées, au moins en partie, par les victorieuses. Elles sont encore la proie des Serpens, des Lézards, des Grenouilles, des Singes même quand ils ne trouvent pas mieux, & de plusieurs oiseaux carnassiers. J'en ai trouvé dans l'estomac du petit Aigle, de la Chouette & du Hibou. Les Maures, peu délicats sur le choix de leur nourriture, ne font point difficulté d'en manger. Ils vont à la chasse des Sauterelles, comme nous allons à la pêche des Grenouilles. Ils les font frire dans un peu d'huile & de beurre, & les vendent publiquement à Tunis, à Bonne, à Constantine, &c. L'on ne sera plus surpris, d'après cela, de voir un de nos prophètes, *Jean-Baptiste*, se borner à ce seul aliment, & au miel sauvage, dont le goût est très-délicat.

Gryllus Nasutus (Lin.) *Capite conico, antennis setiformibus, corpore viridi.*

Truxalis Nasutus. Fabricius.

(1) Voyages de Shaw, tome I, page 331.

GRILLON A ANTENNES PRISMATIQUES. Tête conique, antennes en forme d'épée, corps verd.

Cet insecte est remarquable par sa tête conique, plus alongée, plus longue que le corcelet, & par ses antennes très-grosses, triangulaires, terminées en pointe, & creuses comme la lame d'une épée. Elles sont placées très-proches l'une de l'autre; l'insecte les réunit très-souvent; elles semblent alors être une continuation de la tête qui, en cet état, a la forme d'un pain de sucre.

J'en ai trouvé deux belles variétés, si toutefois ce ne sont pas deux espèces distinctes. L'une a les bords des ailes vertes, environnés d'une lisière blanchâtre. L'autre est grise par tout le corps. Ses ailes sont marquées dans leur longueur de plusieurs lignes saillantes. Il y a, dans leur milieu, une espèce d'enfoncement où l'on apperçoit plusieurs lignes confuses formées par des points noirs & alongés. Le mâle est de la même couleur, mais de moitié plus petit. La larve de ces insectes paroît pendant l'hiver. Elle est d'une couleur terreuse ou jaunâtre. On la trouve fréquemment dans les prairies avec les Mantes & les différentes espèces de Sauterelles.

— *SUBULATUS.* (Lin.) *Thoracis scutello abdomine longiore.*

GRILLON A CORCELET ALONGÉ. (Geoffroy.) L'écusson du thorax plus long que le ventre.

— *NUMIDICUS* (1) (nobis.) *Thorace carinato, alis minimis squameis, cauda non armata.*

GRILLON DE NUMIDIE. Thorax en forme de carène; ailes petites, en écailles; queue sans épée.

Cet insecte est, dans ce genre, le plus gros que j'ai rencontré. Il approche beaucoup du *Gryllus Elephas* figuré dans Roësel; mais il en diffère par des caractères bien tranchés. L'*Eléphas* n'a point d'ailes; il est plus gros, plus ramassé; son corps est hérissé en plusieurs endroits de pointes & de tubercules. Celui-ci n'est pas aussi gros; mais il est beaucoup plus long. Son corps est très-lisse, d'un beau verd. A l'insertion des anneaux, de la tête, du corcelet & des pattes, l'on remarque, quand il se développe, des taches de feu d'un rouge vif; mais ces taches sont peu visibles quand l'insecte est en repos & sans mouvement. Il n'a que deux petites ailes très-courtes, ovales, écailleuses, sortant de dessous le corcelet comme deux petites écailles. La femelle n'a point de sabre à la queue; mais son dernier anneau est terminé par quatre espèces de dents semblables aux *ergots* des oiseaux. Les mâles ont le même attribut; il est aisé cependant de les distinguer des femelles, celles-ci étant presque une fois plus grosses.

(1) Mal gravé dans le Journal de Physique. Août 1787, page 111.

La larve de cet insecte paroît vers la fin de septembre. Elle est d'une couleur terreuse, jaunâtre. C'est par cette couleur & par le défaut d'ailes qu'elle diffère de l'insecte parfait; elle est encore facile à reconnoître par son extrême foiblesse, & par son épiderme, qui alors ne paroît que membraneux; il ne devient écailleux que lorsque l'insecte est arrivé à son dernier degré de perfection. A mesure que cette larve grossit, elle change de peau; sa couleur jaunâtre prend des teintes plus foncées; & sur le point d'achever sa dernière métamorphose, qui arrive dans le courant d'avril ou de mai, elle verdit un peu, & le rudiment de ses ailes commence à paroître. Lorsque le froid est vif, elle se retire dans le sable, où elle reste sans mouvement & sans appétit; mais dès que le temps se radoucit, alors elle reparoît dans les campagnes, s'attache aux boutons des arbres & aux jeunes plantes qu'elle dévore avec avidité.

J'ai parlé plus haut de la différence qu'il y avoit entre le mâle & la femelle. Celle-ci pond ses œufs dans le courant de juillet & d'août. Elle s'enfonce dans le sable perpendiculairement jusqu'au corcelet, développe ses anneaux pour rendre son corps plus effilé, & pénétrer avec plus de facilité dans ce sol mouvant. Elle a, dans cet état, près de six pouces de long, dont quatre sont tout-à-fait enfoncés dans le sable. Elle rend ses œufs en masse, sous la forme

d'un paquet cylindrique, arqué d'environ un pouce de long sur un demi-pouce de large. Ils sont tous serrés, collés ensemble par une glue noirâtre qui forme, avec le sable dont elle est mêlangée, un mastic très-tenace. La femelle reste dans cette position pendant plus de huit jours, & expire enfin sur sa famille.

Environ deux mois après, lorsque le sable, échauffé par le soleil, a développé le germe des œufs, les jeunes larves paroissent; mais avant de sortir de leur retraite, elles attendent que leurs forces puissent fournir à leurs excursions. Elles ont soin de choisir, pour leur première sortie, un temps doux & un beau soleil.

D'après la manière dont cette Sauterelle pond ses œufs, & le lieu où elle les dépose, son organisation ne doit plus étonner. Le sabre ou le long dard dont sont pourvues les autres Sauterelles femelles, lui auroit été inutile pour s'enfoncer dans un sable mobile: mais si son corps étoit moins effilé, si elle n'avoit point la faculté de développer ses anneaux, de les retrécir, & de former de son corps une espèce de pivot, elle ne pourroit déposer ses œufs à une profondeur suffisante pour les garantir des injures de l'air, & la chaleur, qui doit les faire éclorre, seroit bien moins concentrée. L'on conçoit encore combien de longues ailes l'auroient gênée dans ses opérations.

Cette remarque m'a conduit à observer beaucoup d'autres Sauterelles d'une espèce différente, & j'ai reconnu que leur organisation étoit presque toujours relative à la manière dont elles pondoient leurs œufs. Il en est dont les ailes sont aussi longues que le corps, & dont le ventre est terminé par un long dard. Celles-ci déposent leurs œufs en terre, un à un, à plus ou moins de profondeur. Elles répandent dessus une liqueur gluante. A chaque œuf qu'elles pondent, leur dard, composé de deux parties creusées intérieurement, s'entre-ouvre, & chaque œuf glisse le long de la future : d'autres ont les ailes de la longueur du corps, souvent même plus longues, mais elles sont privées d'aiguillon. Les voilà donc forcées de déposer leurs œufs sur la terre nue, ce qu'elles font en effet. Elles les rendent en masse avec une glue abondante, propre à les fixer & à les garantir des injures de l'air. Les œufs enterrés produisent, en Barbarie, des larves dès la fin de l'automne, tandis que ceux qui restent exposés à l'air n'écloſent qu'au printemps.

Ces observations pourroient devenir très-utiles aux cultivateurs, & leur fournir peut-être les moyens de détruire, au moins en partie, ces insectes voraces. Si la terre étoit remuée peu après le temps de leur pondaison, si elle l'étoit à une profondeur convenable, la plupart de ces œufs exposés à l'air, à la pluie & au froid, ne pouvant plus recevoir la

chaleur qui leur eſt néceſſaire pour éclorre, périroient infailliblement, ou les jeunes larves, cachées dans le ſein de la terre juſqu'à ce qu'elle ſe couvre de verdure, & que l'atmoſphère ſoit échauffée par le ſoleil du printemps, forcées d'abandonner trop tôt leur retraite, ſupporteroient difficilement la faim & le froid : elles ſeroient encore dévorées par une foule d'autres animaux que le défaut de nourriture, dans la mauvaiſe ſaiſon, rend moins difficiles ſur le choix. Je reviens à notre inſecte, dont j'ai trouvé la variété ſuivante.

Gryllus Numidicus cruentatus. Corpore maculis ſanguineis cooperto.

Grillon de Numidie ensanglanté. Tout le corps couvert de taches couleur de ſang.

Cette variété eſt couverte par-tout de grandes taches rouges nuancées. On croiroit, au premier aſpect, que cet inſecte eſt enſanglanté & déchiré par les bleſſures. Il n'a que les pattes & les antennes un peu vertes. Il m'a paru, par des obſervations conſtantes, que cette variété n'étoit pas un changement de couleur dans le *Gryllus Numidicus*, mais qu'elle appartenoit à un individu ſéparé, que les eſpèces vertes ne devenoient point rouges : comme cependant je n'ai pu m'aſſurer ſi cette variété ſe perpétuoit ſans mêlange, je n'ai pas oſé en faire deux eſpèces différentes.

— *GRYLLOTALPA.* (Lin.) *Thorace rotundato, alis caudatis elytro longioribus, pedibus anticis palmatis tomentosis.*

GRILLON COURTILLIÈRE. Thorax arrondi; ailes en queue, plus longues que l'étui; pieds de devant velus, en forme de mains.

Cet insecte m'a paru beaucoup plus petit que celui que l'on trouve en Europe, & que les Jardiniers connoissent sous le nom de *Taupe-Grillon*. Il vit sous terre dans les prairies & les lieux cultivés.

— *CAMPESTRIS.* (Lin.) *Thorace rotundato, cauda bifeta stylo lineari, alis elytro brevioribus, corpore nigro.*

GRILLON DES CHAMPS. Thorax arrondi; queue à deux filets linéaires en forme de stylet; ailes plus courtes que l'étui, corps noir.

Voici la description d'un autre Grillon peu commun, & que je n'ai jamais trouvé que dans les forêts; mais je n'oserois décider s'il est larve ou insecte parfait, quoique je l'aie toujours rencontré dans le même état. Il a le corcelet arrondi, la partie antérieure enveloppe la tête; la postérieure est relevée, élargie, ridée, avec trois angles obtus; de dessous ce corcelet sortent deux étuis ou ailes, croisés l'un sur l'autre, ovales, en forme d'écaille, bordés de jaune, qui dépassent à peine de deux lignes. Cet insecte

a la tête & le thorax verds, le ventre brun & nu; les anneaux du ventre bordés d'un jaune clair. Sa queue eſt un ſabre recourbé. Ses antennes ſont filiformes, beaucoup plus longues que le corps. Il rend un ſon clair & agréable par le frottement de ſes étuis & de ſes ailes. Il s'eſt conſervé dans ma collection en aſſez bon état. Il tient ordinairement ſon ſabre recourbé ſous le ventre.

CICADA. CIGALE.

— *PLEBEIA.* (Lin.) *Scutelli apice bidentato; elytris anaſtomoſibus quatuor, lineiſque ſex ferrugineis.*

CIGALE DE PROVENCE. Deux dents au ſommet de l'écuſſon; quatre étuis en anaſtomoſes, avec ſix lignes noirâtres.

Cette Cigale ſe tient ſur les arbres & dans les buiſſons.

— *HÆMATHODES.* (Lin.) *nigra, immaculata; abdomine inciſuris ſanguineis.*

CIGALE DE PRÉS, noire, ſans taches, avec des eſpèces d'inciſions couleur de ſang ſur le ventre.

Cette Cigale, au moins celle que j'ai trouvée, eſt de moitié plus petite que la précédente. Je n'y ai point remarqué les taches de ſang dont parle Linné; le reſte de la deſcription y convient bien.

Cette espèce est très-commune dans les prés où son chant continuel & perçant se fait entendre, sur-tout dans le haut du jour. En général sa couleur est d'un brun noir ; mais lorsqu'elle sort de sa chrysalide, son corcelet, sa tête & ses ailes sont d'un très-beau verd. Elle perd cette couleur en moins d'une demi-heure, à mesure qu'elle se sèche, & que ses ailes se développent.

LIBELLULA. DEMOISELLE.

— *MACULATA.* (Lin.) *Alis posticis basi omnibusque medio antico macula nigricante.*

DEMOISELLE FRANÇOISE. Une tache noirâtre à la base des ailes inférieures, & à toutes la même tache au milieu du bord extérieur.

— *FLAVEOLA.* (Lin.) *Alis basi luteis.*

DEMOISELLE JAUNE. Ailes jaunes à leur base.

— *DEPRESSA.* (Lin.) *Alis omnibus basi nigricantibus, thorace lineis duabus flavis, abdomine lanceolato lateribus flavescente.*

DEMOISELLE APPLATIE. Toutes les ailes noires à leur base ; deux lignes jaunes sur le thorax ; ventre lancéolé avec les côtés jaunes.

Cette espèce a le ventre gros, large, & comme applati.

— *Forcipata.* (Lin.) *Thorace nigro characteribus variis flaveſcentibus cauda unguiculata.*

Demoiselle a crochets. Thorax noir, avec différens caractères jaunâtres, & la queue onguiculée.

— *Ænea.* (Lin.) *Thorace Œneo-viridi.*

Demoiselle azurée. Thorax d'un verd d'airain.

— *Virgo.* (Lin.) *Alis erectis coloratis.*

Demoiselle vierge. Ailes droites, colorées.

J'en ai trouvé beaucoup de variétés dont les ailes avoient différentes teintes de noir, de brun, de roux,

— *Puella. Alis erectis hyalinis.*

Demoiselte enfant. Ailes droites, couleur d'eau.

Ephemera. Éphémère.

— *Lutea.* (Lin.) *Cauda triſeta, corpore luteo; alis hyalinis reticulatis.*

Éphémère jaune. Queue terminée par trois ſoies; corps jaune; ailes réticulées, tranſparentes, de couleur d'eau.

— *Nigra.* (Lin.) *Cauda biſeta, corpore nigro; alis nigricantibus; inferioribus minimis.*

ÉPHÉMÈRE NOIRE. Queue terminée par deux soies; ailes noirâtres; les inférieures très-petites.

HEMEROBIUS. HÉMÉROBE.

— *PERLA.* (Lin.) *Luteo-viridis, alis hyalinis: vasis viridibus.*

HÉMÉROBE PERLE, d'un jaune-verd; ailes couleur d'eau; les vaisseaux verds.

SPECIOSUS. (Lin.) *fuscus, alis griseis nigro maculatis.*

HÉMÉROBE BRILLANT, brun; ailes grises, tachetées de noir.

MYRMELEON. FOURMILION.

— *LIBELLULOIDES.* (Lin.) *Alis nigro punctatis maculatisque.*

FOURMILION-DEMOISELLE. Ailes ponctuées de noir, avec de grandes taches de même couleur.

Ce bel insecte est assez commun dans les lieux sablonneux, où probablement il dépose ses œufs, & où vit sa larve. Ses ailes sont grandes, larges, arrondies, plus longues que le corps, ornées de lignes, de points & de taches noires, dont la plupart forment un quadrille noir & jaune. Les deux premières, étendues en ligne droite, ont quatre pouces d'une extrémité à l'autre. Le corps a dix-huit lignes de long. Il présente des cercles alternativement jaunes

&

& noirs : les côtés ſont blanchâtres, le deſſous du ventre eſt plus noir que jaune, le corcelet couvert de poils épais. Je n'ai pas pu trouver la larve de cet inſecte.

— *LONGICORNE.* (Lin.) *Alis flavis ; maculis duabus nigris difformibus, antennis longitudine corporis.*

FOURMILION A LONGUES ANTENNES. Ailes jaunes; deux taches noires irrégulières ; antennes de la longueur du corps.

— *BARBARUM.* (Lin.) *Alis hyalinis, antennis longitudine corporis : clava ſuborbiculata.*

FORMILION DE BARBARIE. Aîles de couleur aqueuſe, antennes de la longueur du corps ; le bout des antennes preſque orbiculaire.

Ces deux dernières eſpèces ſont beaucoup plus rares que la première. Je n'ai pas rencontré notre Fourmilion d'Europe (*Myrmeleon formicarium*) ; mais j'ai trouvé des larves qui reſſembloient parfaitement à la ſienne. Comme je n'ai pas ſuivi leur développement, j'ignore ſi elles lui appartenoient.

PANORPA. PANORPE.

— *COA.* (Lin.) *Alis erectis ; poſticis ſublinearibus longiſſimis.*

PANORPE DE L'ISLE DE CO. Aîles droites ; les inférieures preſque linéaires, très-longues.

Ce joli insecte est très-remarquable par ses ailes inférieures que l'on prendroit plutôt pour deux balanciers. Elles sont longues, presque linéaires, très-effilées à leur origine, s'élargissent un peu jusques vers leur extrémité, où elles forment une palette ovale qui finit par une queue plate à demi-tordue. Leur couleur est alternativement blanche & brune. Les ailes supérieures sont larges, presque ovales. Son ventre est orné de bandes jaunes & verdâtres, alternatives & longitudinales.

SPHEX. SPHEX.

— *BIDENS.* (Lin.) *Atra, abdomine petiolato brevissimo, tibiis posticis clavatis denticulatis rufis.*

SPHEX A DEUX DENTS, d'un noir matte, le ventre attaché à un pétiole très-court, les pattes de derrière en forme de clous, denticulées, rousses.

— *MAURITANICA.* (Lin.) *Nigra, capite antennis pedibusque ferrugineis, alis limbo nigro.*

SPHEX DE MAURITANIE, de couleur noire; la tête, les antennes & les pieds couleur de rouille; le limbe des ailes noir.

— *MAXILLOSA* (1) (nobis), *nigra, abdomine*

(1) Très-mauvaise gravure dans le Journal de Physique, mois d'Août 1787, page 111.

petiolato violaceo-apice fulvo ; maxillis arcuatis acutis longitudine & forma capitis.

SPHEX A FORTES MACHOIRES. De couleur noire ; ventre attaché à un pétiole, violet, jaunâtre à son extrémité ; mâchoires arquées, aiguës, de la forme & de la longueur de la tête.

J'ai trouvé ce bel insecte dans la toile d'une araignée, dont je parlerai plus bas. Je n'ai pu le rencontrer ailleurs. Peut-être avoit-il été imprudemment l'attaquer ; car l'on sait que le Sphex s'empare des araignées ou des larves d'insectes, qu'il les tue, & dépose ses œufs dans leur cadavre ; ensuite, avec ses deux pattes de derrière, il forme un trou en terre, y place l'insecte qui renferme sa famille, & en bouche l'ouverture avec soin. Ses petits, un à un dans chaque insecte, trouvent en sortant de l'œuf, une nourriture qui leur convient. Ils ne quittent leur prison que lorsqu'ils sont devenus *insectes parfaits*. Un caractère frappant dans ce Sphex est la longueur de ses mâchoires. Elles sont très-fortes, en forme de pinces, longues, effilées, très-aiguës, couvertes de plusieurs petits poils roussâtres. Sa tête est plate, hémisphérique. Son corcelet a, sur la partie antérieure, deux grosses tubercules noires. La tête & le corcelet sont noirs, les ailes fauves, l'extrémité des premières marquées d'une tache bleuâtre. Le ventre a une très-jolie forme ovale.

Il eſt liſſe, d'un bleu d'acier trempé, un peu tacheté de roux aux derniers anneaux. Les pattes ſont fauves; cinq articulations aux tarſes; à chaque articulation des poils rudes en forme de broſſettes.

APIS. ABEILLE.

— *CINERARIA.* (Lin.) *Nigra, thorace hirſuto albicante; faſcia nigra, abdomine cæruleſcente.*

ABEILLE EN DEUIL, de couleur noire, thorax hériſſé de poils blanchâtres, avec une bande noire; ventre couleur d'azur.

Cette Abeille fait ſon nid en terre dans les plus épaiſſes brouſſailles.

— *RUFA.* (Lin.) *Fuſca, abdomine rufeſcente, fronte alba.*

ABEILLE ROUSSE. Rouſſe par tout le corps, le ventre rouſsâtre, le front blanc.

— *MELLIFICA.* (Lin.) *pubeſcens, thorace ſubgriſeo, abdomine fuſco, tibiis poſticis ciliatis, intus tranſverſe ſtriatis.*

ABEILLE MOUCHE A MIEL. Velue; thorax preſque gris; ventre roux; pattes de derrière ciliées, ſtriées en dedans tranſverſalement.

Les Abeilles ſauvages, en Barbarie, dépoſent leurs rayons dans les fentes des rochers, dans le creux

des arbres. Leur miel a une saveur délicieuse. Les Arabes forment les ruches avec des écorces de liège, qu'ils réuniſſent en tuyaux cylindriques, & qu'ils étendent par terre en les environnant de brouſſailles. La cire eſt un objet de commerce aſſez conſidérable.

— *CUNICULARIA.* (Lin.) *Pubeſcens, thorace ferrugineo, abdomine fuſco, pedibus undique villoſis.*

ABEILLE TERRIÈRE. Velue; thorax couleur de rouille, ventre roux, pieds velus par-tout.

J'ai trouvé un très-grand nombre de ces Abeilles dans les citernes qui ſe trouvent aux ruines d'Hyppone. Elles logent dans des trous qu'elles ſe ſont formés dans une terre sèche & noire.

— *BARBARA.* (Lin.) *Nigra, thoracis ambitu rufo.*

ABEILLE DE BARBARIE, de couleur noire; la circonférence du corcelet rouſsâtre.

Cette Abeille eſt très-petite, toute noire, excepté le corcelet, qui a un peu de roux ſur le bord.

— *VIOLACEA.* (Lin.) *Hirſuta, atra, alis cæruleſcentibus.*

ABEILLE VIOLETTE, velue, d'une couleur matte; les aîles d'un bleu azur.

Cette Abeille se nourrit particuliérement de fruits. Elle loge dans le tronc des arbres.

— *TERRESTRIS.* (Lin.) *Hirsuta, nigra, thoracis cingulo flavo, ano albo.*

ABEILLE TERRESTRE, velue, noire, une ceinture jaune sur le thorax, l'extrémité du ventre blanche.

— *MUSCORUM.* (Lin.) *Hirsuta fulva, abdomine flavo.*

ABEILLE DES MOUSSES; velue, d'une couleur fauve, le ventre jaune.

FORMICA. FOURMI.

— *BARBARA.* (Lin.) *Atra, capite antennis plantisque ferrugineis.*

FOURMI DE BARBARIE, d'un noir matte, la tête les antennes & les pieds couleur de rouille.

Cette Fourmi habite dans les bois. Elle est grosse, forte; ses piquures sont très-douloureuses.

— *RUFA.* (Lin.) *Thorace compresso toto ferrugineo, capite abdomineque nigris.*

FOURMIE ROUSSE. Thorax comprimée, couleur de rouille; la tête & le ventre noirs.

Cette Fourmi est moins grosse que la précédente; elle n'en est pas moins méchante. Elle habite les bois

& les jardins, attaque les fruits des arbres, fait la guerre aux Pucerons, ou plutôt à la liqueur mielleuse qui découle de leur corps.

— *NIGRA.* (Lin.) *Tota nigra nitida, tibiis cinerascentibus.*

FOURMI NOIRE. Entiérement noire, luisante; les pattes un peu grisâtres.

Cette espèce est une des plus petites. Elle fréquente les appartemens, s'insinue dans les buffets, y attaque les sucreries, les confitures, &c. & se multiplie, sur-tout dans les pays chauds, à un tel point, qu'il est presque impossible de se débarrasser de ces hôtes importuns. M'étant absenté pendant quelques jours de la Calle, à mon retour je trouvai ces fourmis établies par milliers dans l'appartement où je tenois mes boîtes d'insectes. Elles les avoient tous mutilés à un tel point, que je fus obligé de travailler à une nouvelle collection. Je ne garantis mes nouveaux insectes de l'attaque de ces Fourmis, qu'en répandant dans mes boîtes beaucoup de camphre & de térébenthine. Je pris ensuite le parti de suspendre des planches au milieu de mon plafond avec des cordes trempées dans l'essence de térébenthine, que je renouvellois de temps en temps. Ce moyen me réussit parfaitement.

Ayant de cette manière mis mes insectes en sûreté, j'imaginai de profiter de la visite de ces Fourmis

pour étudier leurs mœurs, & m'amuſer à quelques expériences. Quoique cette petite république ait été aſſez bien obſervée, l'on me permettra de préſenter ici quelques obſervations particulières ſur ces inſectes, dont les travaux ont ſi ſouvent excité notre admiration.

Il eſt peu d'êtres dans la Nature, plus actifs, plus laborieux que la Fourni, ſi l'on en excepte l'induſtrieuſe Abeille. Par le moyen d'un petit Lézard à demi putréfié, que je plaçai ſur une caiſſe où j'avois des arbuſtes, je raſſemblai, en moins de douze heures, des milliers de Fourmis. Il y avoit du plaiſir à les voir accourir de tous côtés, ſans trop ſavoir d'où elles venoient. Elles attaquèrent leur proie avec tant d'acharnement, que dès le lendemain elle fut dévorée, & que ces Fourmis s'étoient déjà logées dans la caiſſe. Je leur préſentai pluſieurs petits oiſeaux; elles les anatomisèrent promptement, & avec tant de propreté, que l'art ne pourroit parvenir à avoir des ſquelettes plus parfaitement dépouillés de toutes portions cartilagineuſes ou graiſſeuſes. Il n'eſt point de meilleurs & de plus habiles anatomiſtes, & ceux qui s'occupent de cette ſcience, pourroient, pour les petits ſujets, profiter avec avantage des travaux des Fourmis; mais il faut les ſuivre de près, parce qu'elles s'emparent fort bien des os, après avoir coupé les nerfs qui les uniſſent.

Rien de plus admirable que de voir ces Fourmis, à peine visibles, enlever des fardeaux très-pesans, & se charger d'énormes rochers qu'elles transportent au loin, sans être arrêtées par les vallées, les montagnes, les précipices qu'elles rencontrent en leur route. Je les ai vues, chargées d'une patte, d'une cuisse à moitié rongées, descendre du haut d'un vase de quinze pouces, qui se retréciſſoit vers sa base, & formoit un précipice rapide & dangereux; je les ai vues, dis-je, le franchir avec courage, & se rendre avec leur butin dans leur demeure commune, située au pied de ce vase. Trois, six, huit tout au plus, suffisoient pour descendre un fardeau au moins trente fois plus gros qu'elles. Dans ces opérations elles s'entre-aident avec une intelligence admirable. Tandis que les unes saisissent le fardeau & le tirent avec leurs pinces, d'autres passent dessous & le soulèvent pour faciliter le transport. Si elles rencontrent un obstacle insurmontable, elles retirent leur fardeau en arrière, sans se décourager, enlèvent l'obstacle, si elles le peuvent, ou ont recours à des moyens relatifs aux circonstances.

Il seroit difficile, même avec la plus scrupuleuse attention, de deviner le but de toutes leurs démarches. A peine ont-elles trouvé une proie considérable, telle qu'un oiseau, qu'aussi-tôt elles commencent par l'environner de terre, de sable & de gravier, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement enterrée.

Quand elles veulent y travailler, elles découvrent les parties qu'elles vont attaquer ; & le travail fini, elles les recouvrent avec soin. Quel est donc leur but dans ces pénibles opérations, & qu'elles regardent comme si essentielles, que si l'on détruit les monceaux de terre qui recouvrent le cadavre, elles s'empressent bien vîte de les rétablir ? Seroit-ce pour cacher leur proie aux autres insectes voraces ? ou bien pour faciliter leurs travaux, en formant une espèce de glacis en pente douce jusqu'aux parties les plus élevées de l'animal ; ou pour dérober leurs opérations aux yeux des spectateurs, ou plutôt se dérober elles-mêmes aux ardeurs du soleil (1) ? Quoi qu'il en soit, il est probable que tous ces grands travaux ne tendent qu'à procurer à la république des jouissances plus paisibles, & pour lesquelles l'on sacrifie le repos du moment. C'est sûrement dans les mêmes vues, qu'après avoir enterré leur proie, elles creusent en dessous différens canaux qui vont aboutir à la demeure commune.

S'il s'agit au contraire d'une mouche, d'un scarabé, ou de quelque autre insecte de médiocre grosseur, elles l'attaquent en grand nombre, le

(1) Le soleil étoit si brûlant dans l'angle où elles se trouvoient, qu'elles cessoient de travailler pendant la grosse chaleur, excepté lorsque je les garantissois avec un vase ou un autre instrument.

saisissent, & le descendent tout vivant dans leur obscure caverne. C'est-là qu'il trouve son supplice & son tombeau. Je les ai vues attaquer & vaincre de très-gros hannetons que j'avois livrés à leur voracité. Ces combats se passèrent au fond d'un vase à hauts bords, où, par le moyen d'un appât, j'avois assemblé la fourmillière. Elles saisirent l'animal par les pattes, par les antennes, par l'extrémité de ses ailes, &, malgré ses efforts, elles traînèrent courageusement vers le lieu de sa destination ce colosse renversé sur le dos. Celui-ci se relève, s'agite, veut fuir, & entraîne avec lui de nombreuses Fourmis qui lui pendent de toutes parts. Mais bientôt ses forces sont épuisées; il succombe, & plie sous les efforts multipliés de ses nombreux ennemis. Il n'a pas même l'espoir de se sauver par la course. S'il y est trop habile, les ennemis qu'il entraîne avec lui, chemin faisant lui coupent les jarrets. Les pattes tombent; alors plus de difficultés. L'insecte est conduit dans l'antre ténébreux : mais souvent l'ouverture en est trop étroite. Dans ce cas, après avoir essayé en tous sens de faire entrer l'animal, si l'on ne peut y réussir, le parti est bientôt pris. L'on élargit l'ouverture, & l'on y transporte par morceaux ce qui ne pouvoit y entrer en entier.

Il ne suffit pas à l'observateur de la Nature de suivre pas à pas les opérations des insectes, il doit encore mettre leur intelligence à l'épreuve. Par-là

il reconnoîtra que ces petits animaux ne ſont point de pures machines, mais qu'ils ſavent très-bien combiner les moyens avec la fin; & que ſi on les détourne de leur route ordinaire, ils en choiſiſſent une autre appropriée aux circonſtances. Ma petite république m'en fournit la preuve. Ayant traverſé un Lézard d'une longue épingle noire; j'appuyai les extrémités de cette épingle ſur les bords d'un vaſe, de ſorte que la proie étoit ſuſpendue au milieu du vaſe. Point d'autre chemin pour y arriver que l'épingle qui ſervoit de pont; mais d'un pont ſi étroit, qu'il ne pouvoit y paſſer qu'une Fourmi de front; & lorſque deux ſe rencontroient, il falloit que l'une paſsât pardeſſus l'autre. Mes Fourmis, attirées par l'odeur, eurent bientôt trouvé la ſource des émanations. Elles s'y rendirent en foule. Il étoit facile d'y arriver. Mais s'agiſſoit-il de revenir, & ſur-tout de revenir chargé? c'étoit alors que les inconvéniens ſe faiſoient ſentir. Les Fourmis s'embarraſſoient les unes les autres: elles culbutoient par douzaines: le déſordre étoit affreux. Enfin les ouvrières, fatiguées par les embarras & les chûtes, prirent le parti d'abandonner le travail & de reſter fixées à leur proie, qu'elles rongèrent tranquillement. Dans cette poſition, point d'inquiétudes pour la vie. C'étoit fort bien; mais les intérêts communs en ſouffroient, & l'égoïſme eſt le vice le plus deſtructeur des républiques. Ces républicaines ne

purent donc se souffrir long-temps loin de leur patrie, malgré la position la plus avantageuse. Les travaux communs étoient interrompus, les provisions manquoient au magasin, la famille languissoit, les petits mouroient de faim. Mais, que faire? toutes les fois que l'on essayoit de passer le pont, de nouvelles venues barroient le passage : les chûtes étoient fréquentes, mais point dangereuses. Guidées par l'expérience, ces intrépides républicaines résolurent de se laisser tomber avec leur fardeau, non pas du pont, mais de la partie inférieure du Lézard, qui touchoit presque le fond du vase. Ce moyen une fois trouvé, les Fourmis se précipitoient en foule avec leur charge, & remontoient contre les parois du vase. Dès-lors tout fut de nouveau en activité. Plus d'obstacles, plus d'embarras. Quelques-unes, il est vrai, troubloient l'ordre; mais le plus grand nombre observoit cette marche.

Je n'ai pu recueillir qu'un très-petit nombre d'observations sur les mœurs des Fourmis. Cette partie exige, de la part de l'observateur, beaucoup de précision, de discernement, & le tact le plus délicat. Les membres d'une société particulière, réunis par des intérêts communs, semblent devoir exclure de leur corps tout étranger qui viendroit se mêler à eux, & partager leurs richesses, même en partageant leurs travaux. L'esprit républicain des Fourmis paroît s'écarter de ce principe. Voilà

ce que j'ai eu lieu de remarquer à ce ſujet. J'ai pluſieurs fois tranſporté quelques Fourmis d'une fourmillière dans une autre, ou plutôt, je les ai jettées au milieu des butineuſes. Leur arrivée occaſionnoit d'abord quelques déſordres; mais bientôt le tout s'appaiſoit. Celles-ci étoient reçues & incorporées. Elles ſe mettoient auſſi-tôt à travailler pour les intérêts publics, ſans être inquiétées. Cependant mes Fourmis étant de la plus petite eſpèce, comme je l'ai déjà obſervé, je n'ai pu ſuivre long-temps ces nouvelles citoyennes. Il eſt ſi aiſé de les confondre, que je n'oſe là-deſſus prononcer affirmativement.

Mais voici qui eſt encore plus difficile à expliquer. J'en eſtropiai quelques-unes, que je jettai ſur le paſſage des ouvrières. La première qui la rencontroit s'agitoit conſidérablement, couroit çà & là, comme *éperdue;* bientôt une ſeconde arrivoit. Le gros de la troupe ne tardoit pas à recevoir des nouvelles. Auſſi-tôt le déſordre s'emparoit de la multitude; les travaux étoient ſuſpendus. On alloit en foule rendre viſite à l'eſtropiée. Les unes ſe contentoient de l'examiner, paſſoient outre, & reprenoient leur travail; d'autres la ſaiſiſſoient, la traînoient quelque temps, & l'abandonnoient. Enfin une d'entre elles s'en emparoit. La malade confiée à ſes ſoins, étoit éloignée de la multitude, conduite loin des travaux & de la fourmillière, & enfin abandonnée à elle-même.

Que de choſes à dire ſur un fait auſſi ſingulier ; mais auparavant que de choſes à obſerver !

L'ordre que les Fourmis obſervent dans leurs travaux, eſt encore à remarquer. Chacun ſait qu'elles forment ordinairement deux lignes bien tracées, ſurtout lorſque la fourmillière eſt éloignée du lieu où elles vont butiner. L'une de ces lignes eſt formée par les Fourmis qui vont à vuide au travail, & l'autre, par celles qui reviennent chargées. Cependant cet ordre n'eſt pas tellement exact, qu'il ne ſoit ſouvent interrompu. Plus la fourmillière eſt près du lieu du travail, moins il y a d'ordre. Il eſt, en effet, bien moins néceſſaire, que dans les voyages de long cours. L'on apperçoit auſſi pluſieurs d'entre elles courant çà & là ſans paroître avoir de but déterminé : cependant quelquefois elles s'approchent d'autres Fourmis qui ſemblent ne rien faire. Auſſi-tôt ces dernières s'agitent & retournent à l'ouvrage. Ces Fourmis vagabondes ſeroient-elles des ſurveillantes pour aiguillonner les pareſſeuſes, & empêcher qu'aucune d'elles ne ſoit à rien faire ? Mais faut-il aux animaux d'autre aiguillon que leur propre nature, pour remplir les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés ? D'ailleurs, quand il s'agit de ſuppoſer des intentions à des êtres auſſi éloignés de nous, il faut être très-réſervé & bien voir avant que d'oſer prononcer. L'amour du merveilleux nous a ſouvent fait prêter une intelligence chimérique à ces petits

êtres qui occupent un des derniers anneaux dans la chaîne des animaux.

FORMICA RUBRA. (Lin.) *Teſtacea, oculis punctoque ſub abdomine nigris.*

FOURMI ROUGE. Teſtacée ; les yeux noirs & un point noir ſous le ventre.

Je crois que c'eſt cette même eſpèce qui, en Provence, paſſe l'hiver ſous l'écorce des ſeps de vignes, où ces Fourmis ſont entaſſées & engourdies.

OESTRUS. L'OESTRE.

BOVIS. (Lin.) *Alis maculatis, thorace flavo ; faſcia fuſca, abdomine flavo apice nigro.*

OESTRE DU BŒUF. Ailes tachetées ; thorax jaune, avec une bande fauve ; ventre jaune, l'extrémité noire.

La fureur qui tranſporte les Bœufs lorſque cet inſecte cherche à dépoſer ſes œufs ſous leur peau, eſt connue. J'en ai vu des effets terribles en Afrique, où cet inſecte paroît acquérir plus de vigueur à meſure que les chaleurs ſont plus fortes. C'eſt ordinairement depuis dix heures du matin juſqu'à trois heures après-midi, qu'il fait ſentir ſes cruelles piquures. Dès que les bœufs en ſont attaqués, ils s'agitent, ſe tourmentent, & finiſſent par devenir furieux. Ils courent

de

de tous côtés à travers les forêts, cherchent inutilement à se débarrasser d'un ennemi qu'ils ne peuvent vaincre. Indociles alors à la voix de leur maître, ils s'égarent au loin, se dispersent, & quelquefois restent perdus pour le propriétaire. C'est afin d'éviter cet inconvénient, qu'à la Calle on les ramène pendant l'été sur la place dans le haut du jour, & qu'on ne les reconduit aux pâturages que le soir.

— *NASALIS.* (Lin.) *Alis immaculatis, thorace ferrugineo abdomine nigro, pilis flavis.*

OESTRE DES CHEVAUX. Ailes sans taches; thorax couleur de rouille, ventre noir avec des poils jaunes.

— *HÆMORROIDALIS.* (Lin.) *Alis immaculatis, thorace nigro : scutello pallido, abdomine nigro, basi albo apiceque fulvo.*

OESTRE HÉMORRHOÏDAL. Ailes sans taches; thorax noir, avec un écusson pâle; ventre noir, blanc à sa base, & fauve à son extrémité.

Ces deux espèces attaquent les chevaux. La première dépose ses œufs dans leurs naseaux; & la seconde, dans le fondement : mais leurs piquures n'excitent pas, dans ces animaux, une fureur égale à celle qui agite les bœufs.

Je n'ai point rencontré l'Oestre dont la larve se nourrit dans les sinus frontaux du nez des moutons. J'ignore s'il existe en Barbarie.

TIPULA. TIPULE.

— *LITTORALIS.* (Lin.) *Virescens, alis immaculatis, pedibus anticis longissimis.*

TIPULE DES RIVAGES. Verdâtre, ailes sans taches, les pattes de devant très-longues.

Cette espèce est très-commune le long des étangs, des rivières, & sur le bord de la mer. Je ne lui ai trouvé aucune différence avec celle de l'Europe.

TABANUS. TAON.

MAURITANUS. (Lin.) *Oculis nigricantibus, abdominis secundo segmento macula nigra, rostro corpus æquante.*

TAON DE MAURITANIE. Yeux noirs, une tache noire sur le second anneau du ventre, trompe de la longueur du corps.

Cet insecte est à-peu-près de la grosseur de notre Mouche commune. Il est remarquable par sa longue trompe & les anneaux du ventre de différentes couleurs.

— *BOVINUS.* (Lin.) *Oculis virescentibus, abdominis dorso maculis albis trigonis longitudinalibus.*

TAON DES BŒUFS. Yeux verts, taches blanches, triangulaires, longitudinales sur le dos du ventre.

Cette espèce est la plus commune. Elle s'attache à la suite des chevaux & des bœufs.

— *Morio.* (Lin.) *Oculis corporeque toto atro; alis hyalinis.*

Taon morio. Les yeux & le corps d'une couleur sombre, les ailes transparentes.

On le voit voltiger continuellement dans les forêts & les lieux ombragés.

CULEX. COUSIN.

— *Pipiens.* (Lin.) *Cinereus, abdomine annulis fuscis octo.*

Cousin commun. De couleur cendrée, huit anneaux bruns au ventre.

Il est si commun en Barbarie, qu'il ne laisse aux hommes aucun repos pendant le jour, & trouble cruellement le sommeil pendant la nuit. Il vole toujours en troupes nombreuses.

— *Argenteus.* (nobis) *Dorsum squamis argenteis exornatum, tibiis fasciatis.*

Quoique cet insecte ait été détruit avec beaucoup d'autres dans ma collection, j'ai cru devoir en parler ici. Il est de la grosseur du précédent; mais si richement paré, que je lui ai souvent pardonné ses piquures pour le plaisir de l'admirer. Tout son corps, particuliérement le dos, est couvert

d'écailles argentées, comme autant de paillettes orbiculaires & brillantes. Ses pattes ſont ornées de bandes alternatives brunes & argentées.

HIPPOBOSCA. HIPPOBOSQUE.

—*EQUINA.* (Lin.) *Alis obtuſis, thorace albo variegato, pedibus tetradactylis.*

HIPPOBOSQUE DES QUADRUPÈDES. Ailes obtuſes, thorax blanc, panaché; quatre doigts aux tarſes.

—*AVICULARIA.* (Lin.) *Alis obtuſis, thorace unicolore.*

HIPPOBOSQUE DES OISEAUX. Ailes obtuſes, thorax d'une ſeule couleur.

ARANEA. ARAIGNÉE.

De pluſieurs belles eſpèces d'Araignées que j'ai rencontrées en Barbarie, je ne citerai que celles qui ont plus particuliérement fixé mon attention par leur couleur, leur forme, leurs mœurs, &c. N'en ayant pu conſerver beaucoup d'autres, j'aime mieux n'en point parler que de riſquer de tomber dans quelque erreur, & d'y induire le lecteur.

ARANEA FASCIATA *. (Fabricius, ſyſt. Entom.)

* Figurée dans le Journal de Phyſique, mois d'avril 1787, page 141.

Abdomine fasciis flavescentibus, pedibus fusco annulatis. Mus. D. Bank.

ARAIGNÉE A BANDES. Le ventre divisé par des bandes jaunes ; anneaux de couleur fauve aux pattes.

L'Araignée que j'ai rapportée, & qui se trouve dans le cabinet de M. Gigot d'Orcy, me paroît être celle que Fabricius cite du cabinet de M. Bank, & qui vit dans l'île de Madère ; mais si c'est la même, ses yeux sont mal décrits. Au lieu d'être placés dans la cinquième division, parmi les Araignées qui ont les yeux disposés ainsi · ⁚ ·, elle doit être renvoyée dans la neuvième, parmi celles dont les yeux sont rangés de la manière suivante ·⁚·

Cette Araignée a le corps orné de bandes transversales noires & jaunes, semblables à celles de quelques Guêpes. Le thorax est une écaille dure, couverte de poils blanchâtres. Ses pattes sont brunes à leur première division, & se terminent par des bandes alternativement noires & cendrées. Sous le ventre, les bandes, au lieu d'être transverses, sont longitudinales, & piquetées de plusieurs petits points noirs.

Quand cette Araignée a acquis son entier accroissement, elle est presque de la grosseur du pouce, ce qui arrive à la fin de juillet. Elle habite les buissons & les haies, où elle forme sa toile en rézeau à très-larges mailles, dont elle occupe le centre. Ce

n'eſt point pour les petits inſectes que ſes filets ſont tendus, d'où il leur eſt facile de s'échapper à raiſon de la largeur des mailles ; ce n'eſt qu'aux groſſes Mouches, aux Guèpes, aux Bourdons, & même aux Sauterelles qu'elle déclare la guerre.

Dès qu'un de ces inſectes a eu l'imprudence de ſe jetter dans ſes filets, elle le fait ſon eſclave & l'enchaîne par pluſieurs fils. Elle ne lui ſuce point le ſang ; mais elle commence par lui donner la mort avec ſes redoutables mâchoires. Elle en mange une partie, ſi elle eſt affamée, & met le reſte en réſerve pour un autre repas ; mais elle a ſoin de cacher ſes proviſions parmi des feuilles sèches, hors de la portée de la vue. Je lui ai ſouvent trouvé des vivres très-abondans. Chaque proie étoit renfermée dans un ſac à part, compoſé de fils tiſſus ſans ordre, & enduits d'une glu noirâtre très-abondante. C'eſt parmi ces cadavres d'inſectes que j'ai trouvé le joli *Sphex* à fortes mâchoires, dont j'ai parlé plus haut (1).

Le ſac dans lequel elle dépoſe ſes œufs, eſt d'une forme très-ſingulière. C'eſt un ovale coupé horizontalement dans ſon milieu, & de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Le tiſſu, preſque parcheminé, eſt ſi ſerré, qu'il eſt très-difficile de pouvoir le déchirer. Sa partie tronquée eſt garnie à ſes bords de ſept à

(1) *Sphex maxillosa*, pag. 322.

huit pointes en forme d'anſes, d'où partent des fils très-forts qui tiennent ce ſac ſuſpendu à peu près comme les lampes de nos égliſes. A peine les jeunes Araignées ſont ſorties des œufs, qu'elles rompent l'eſpèce d'opercule qui ferme la grande ouverture de l'ovale; elles rodent en troupes dans les environs, & ſe retirent enſuite dans leur première habitation, où elles vivent en ſociété juſqu'à ce que, devenues plus fortes, elles ſe ſéparent & deviennent ennemies mortelles, après avoir vécu en famille & d'un bon accord.

Les fils de cette Araignée ſont les plus forts que je connoiſſe. Je les ai ſouvent eſſayés avec des fils de ſoie. Ces derniers, tirés à forces égales, étoient les premiers à ſe rompre. Ces fils ſont d'un luiſant argenté, très-longs, faciles à travailler. Ils pourroient ſuppléer à la ſoie avec un avantage d'autant plus grand, que cet inſecte, ardent au travail, & pourvu de très-gros mammelons, ne tarde pas à former une nouvelle toile, dès qu'il eſt privé de celle qu'il avoit d'abord fabriquée. Mais ſes mœurs inſociales s'oppoſeront toujours à une telle manufacture.

La ſeule vue de ſes ſemblables met cet inſecte en fureur. D'auſſi loin qu'ils s'apperçoivent, ils fondent les uns ſur les autres avec un acharnement qui ne ſe termine que par la mort d'un des deux combattans. Les cadavres des vaincus ſont mis en réſerve avec les autres proviſions de bouche. Il eſt

impoſſible d'en conſerver pluſieurs en liberté dans un même appartement, quoique placés à des diſtances très-éloignées. J'avois renfermé une douzaine de ces Araignées dans mon cabinet : la plus forte eſt reſtée ſeule maîtreſſe du champ de bataille, après huit jours de combats.

J'ai ſouvent rencontré, parmi les mêmes buiſſons, une autre Araignée de la même groſſeur, de la même famille que la précédente. Elle en a les mœurs & la férocité. Elle m'a paru n'en différer que par ſa couleur, qui eſt d'un très-beau velouté mêlé de noir & de brun, & formant des nuances très-agréables. Cette Araignée ayant été détruite pendant le temps de ma quarantaine à Marſeille, je ne peux en donner une deſcription bien exacte. Elle ne pond point ſes œufs, comme la précédente, mais elle les dépoſe, en forme de gâteau, ſur un corps ſolide, arrangés ſymmétriquement, collés enſemble par une glu blanchâtre, & elles les recouvre avec pluſieurs fils roux, tiſſus ſans ordre, & ſi peu ſerrés, qu'il eſt facile d'appercevoir, à travers, la diſpoſition des œufs. J'en ai élevé pluſieurs. Elles m'ont paru s'inquiéter peu du ſort de leur famille, qu'elles abandonnent peu après la ponte, pour aller chercher fortune ailleurs.

— *SANGUINOLENTA.* (Lin.) *Abdomine ovato coccineo : linea longitudinali atra.*

ARAIGNÉE ROUGE. Ventre ovale, de couleur rouge, avec une ligne longitudinale d'un noir matte.

Cette Araignée court sur la terre dans les champs. Elle loge dans des trous, où elle forme une toile très-irrégulière.

— *VIRESCENS.* (Lin.) *Abdomine oblongo flavo-viridi : lineis lateralibus albis.*

ARAIGNÉE VERDATRE. Ventre oblong, d'un jaune verd, avec des lignes blanches latérales.

Elle habite dans les haies & les brouſſailles, où elle tend de grands filets à rézeau.

— *TARANTULA.* (Lin.) *Subtus atra, pedibus ſubtus atro faſciatis.*

ARAIGNÉE TARANTULE. D'un noir matte en deſſous, avec le deſſous des pattes en bandelettes de même couleur.

Je ne cite cette Araignée ſi célèbre, comme habitante de la Barbarie, que ſur la foi des auteurs. Je ne l'y ai jamais rencontrée.

SCORPIO. SCORPION.

— *MAURUS.* (Lin.) *Pectinibus 8 dentatis, manibus ſubcordatis punctatis.*

SCORPION DE MAURITANIE. Peignes à huit dents; pinces preſque en cœur, ponctuées.

Cette eſpèce eſt très-commune dans le ſable, où on la trouve quelquefois par pelotons. Sa couleur eſt noire.

— *EUROPÆUS.* (Lin.) *Pectinibus 18 dentatis, manibus angulatis.*

SCORPION D'EUROPE. Peignes à dix-huit dents; pinces anguleuſes.

On le trouve ſous les pierres, dans les lieux humides, dans les appartemens au rez-de-chauſſée. Il m'a paru le même que celui qui vient en Provence; mais il eſt plus fort & plus gros.

— *AUSTRALIS.* (Lin.) *Pectinibus 32 dentatis, manibus lævibus.*

SCORPION DU MIDI. Peignes à trente-deux dents; pinces ſans poil.

CANTHAROIDES. (*Fabricius, ſyſt. Entomol.*) Il reſſemble à celui que l'on trouve aux environs de Paris.

CANCER. CRABE. ÉCREVISSE.

LA famille nombreuſe des Crabes n'eſt pas moins étonnante par ſon organiſation particulière que par l'inſtinct, la fineſſe & les ruſes que pluſieurs d'entre

eux mettent en uſage, ſoit pour ſe procurer leur nourriture, ſoit pour ſe défendre & ſe mettre à l'abri des inſultes & des attaques de leurs ennemis. Ils ont cela de commun avec les inſectes, que chez eux les parties molles & les chairs ſont intérieures, & que les os ſont ſitués extérieurement, ou plutôt qu'ils ſont remplacés par la membrane dure & cruſtacée qui revêt ces animaux. Les deux pattes de devant ſont terminées par des pinces très-fortes, armées de dents qui leur ſervent à ſaiſir leur nourriture & à la déchirer. L'on a remarqué que lorſqu'on leur coupoit une de leurs pattes, elle repouſſoit en plus ou moins de temps; que la partie tronquée étoit bien plutôt remplacée lorſque l'inciſion étoit faite à la ſeconde articulation; & que quand cette patte étoit caſſée plus haut que la ſeconde articulation, l'animal avoit ſoin de retrancher le reſte, juſqu'à cette articulation.

Les Crabes s'accouplent au mois d'avril. La femelle ſe tient couchée ſur le dos, & le mâle ſe place deſſus, en la tenant ſerrée très-étroitement. Environ trois mois après la fécondation, les Crabes dépoſent leurs œufs dans le ſable aux pieds des rochers. Ces animaux ſe nourriſſent de vers, de coquillages, de petits poiſſons, & même de plantes marines (1).

(1) Baſter, Opuſcul. ſubſeciva, tome II, page 12.

La plupart vivent très-bien hors de l'eau, & on les voit, sur-tout le soir, courir sur les rochers, & le long des bords de la mer. Ils paroissent même former entre eux une espèce de société.

Une autre propriété des Crabes est de se dépouiller entiérement de leur enveloppe testacée tous les ans au mois d'août. Ce moment est pour eux un état de crise. Après quelques jours de repos & de langueur, ils s'agitent vivement en tout sens, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de leur enveloppe, devenue trop étroite pour eux. Ils sont alors foibles, mols, incapables de se soutenir sur leurs pattes jusqu'à ce que, quelques jours après, leur peau se soit durcie, & que les forces leur soient revenues : mais en attendant ils ont grand soin de se cacher, & sur-tout d'éviter la rencontre des autres Crabes, qui les dévoreroient sans pitié. J'ai observé, en Afrique, les espèces suivantes :

CANCER CURSOR. (Lin.) *Brachyurus, thorace lævi integerrimo : lateribus posticè marginato, antennis filiformibus, cauda reflexa.*

CRABE COUREUR, à courte queue, thorax lisse très-entier, échancré en devant sur les côtés, antennes filiformes, queue recourbée en dessous.

— *MINUTUS.* (Lin.) *Brachyurus, thorace lævi integerrimo subquadrato : margine acutiusculo, antennis brevissimis.*

CRABE A COURTES-ANTENNES, à courte queue, thorax liſſe, très-entier, preſque carré, un peu aigu à ſes bords, antennes très-courtes.

Cette eſpèce, dont le principal caractère conſiſte dans les antennes très-courtes, eſt de la grandeur de l'ongle du petit doigt. On le trouve ordinairement dans les Moules, où l'on prétend que, par une eſpèce d'accord fait entre lui & la Moule, celle-ci lui accorde un logement & un aſyle qui le met à l'abri de la pourſuite de ſes ennemis, tandis que le Crabe, de ſon côté, veille à la conſervation de ſa bienfaitrice, en l'avertiſſant du moindre danger, lorſqu'ouvrant ſes écailles, elle eſt expoſée à l'avidité de certains vers de la claſſe des polypes, qui n'attendent que ce moment pour s'introduire dans ſa coquille, & dévorer la Moule. L'eſpèce ſuivante rend le même ſervice à la Pinne-marine, ſi toutefois l'on peut ajouter foi à un fait qui mérite d'être ſuivi avec la plus ſcrupuleuſe attention.

— *PINNOTHERES* (Lin.) *Brachyurus glaberrimus, thorace lævi : lateribus antice planato, caudæ medio noduloſo-carinato.*

CRABE DE LA PINNE-MARINE, à courte queue, très-glabre; thorax liſſe, applati en devant ſur les côtés; le milieu de la queue noueux, & en forme de carène.

— *NUCLEUS.* (Lin.) *Brachyurus, thorace lævi globoso : antice utrinque unidentato, postice rostroque bidentato.*

CRABE GLOBULEUX, à courte queue, thorax lisse en forme de globe, une dent de chaque côté à la partie antérieure, une espèce de bec à deux dents à la partie postérieure.

Ce Crabe m'a paru avoir tous les caractères que Linné lui donne. Sa couleur est jaunâtre; il est de la grosseur de la dernière phalange du doigt.

— *ARANEUS.* (Lin.) *Brachyurus, thorace hirsuto ovato tuberculato, rostro bifido, manibus ovatis.*

CRABE ARAIGNÉE, à courte queue; thorax velu, ovale, tuberculé; bouche divisée en deux, pinces ovales.

Cette espèce devient très-grosse, elle est fort commune dans les mers de Provence.

— *CRUENTATUS.* (Lin.) *Brachyurus thorace tuberculoso sanguineo, rostro lineari truncato.*

CRABE ENSANGLANTÉ, à courte queue, thorax couvert de tubercules couleur de sang, bouche linéaire tronquée.

Cette espèce approche beaucoup de la précédente. Elle a le dos & les pattes couverts de tubercules de différentes grosseurs.

— *BERNHARDUS.* (Lin.) *Macrourus parasiticus, chelis cordatis muricatis : dextra majore.*

CRABE SOLITAIRE, à longue queue, parasite; pinces en cœur armées de pointes, la pince droite plus grande.

Ce Crabe est connu vulgairement sous le nom de *Bernard-l'hermite.* Comme son corps est mol, dépourvu de l'enveloppe testacée de la plupart des autres Crabes, il a soin, pour se mettre à l'abri des attaques de ses ennemis, de se retirer dans une coquille vuide, qu'il choisit ordinairement parmi les Buccins, & qu'il traîne par-tout avec lui. A mesure qu'il grossit & que cette maison d'emprunt lui devient trop étroite, il la quitte pour en chercher une autre. Par le moyen des crochets de sa queue, il s'attache si fortement à une des spires intérieures de la coquille, qu'il faut beaucoup d'efforts pour l'en arracher. Parmi les coquilles vuides qui se trouvent sur les bords de la mer, l'on en rencontre un grand nombre habitées par cette espèce de Crabe. *Bastier* (1) remarque que si l'on brise les coquilles dans lesquelles ces Crabes sont logés, on les voit alors, inquiets & agités, chercher leur première demeure; & que si deux ou trois se présentent pour occuper une nouvelle coquille, ils se livrent entre eux un

(1) Opusc. subsec. Liv. II, page 10.

combat très-violent, jusqu'à ce que le plus fort reste en possession de la coquille.

— *HOMARUS.* (Lin.) *Macrourus, thorace antrorsum aculeato, fronte bicorni, manibus adactylis.*

CRABE HOMAR, à longue queue; thorax épineux en devant, front à deux cornes, pinces sans doigts.

Ce Crabe est très-commun. C'est un mets assez délicat & très-nourrissant.

— *ARETUS.* (Lin.) *Macrourus, thorace antrorsum aculeato, fronte diphylla, manibus subadactylis.*

CRABE FEUILLÉ, à longue queue; thorax épineux en devant, le front orné de deux espèces de feuilles, pinces presque sans doigts.

Cette espèce, quoique bien moins forte & moins abondante en chair que la précédente, se mange en Provence. Elle a la tête ornée de deux larges appendices en forme de feuilles, divisées, à leur sommet, en six à sept parties.

— *PULEX.* (Lin.) *Macrourus, articularis, manibus quatuor adactylis, pedibus decem.*

Pulex marinus. Baster.

CRABE CREVETTE, à queue alongée, articulée; quatre pinces sans doigts, dix pattes.

Cette espèce est petite. Elle vit également dans l'eau douce, comme dans celle de la mer. Elle se tient

tient ordinairement cachée dans les plantes marines. Elle saute avec beaucoup de légéreté ; d'où vient que plusieurs Naturalistes l'ont appellée *Puce de mer*.

ONISCUS. CLOPORTE.

— *ASILUS.* (Lin.) *abdomine foliis duobus obtecto, cauda semi-ovali.*

CLOPORTE ASYLE. Ventre recouvert par deux lames ; queue à demi-ovale.

Je n'ai jamais trouvé cet insecte sur le rivage ; mais les pêcheurs de corail en amenoient souvent avec la vase du fond de la mer. Rondelet le nomme *Pou de mer*, *Pediculus marinus*.

— *AQUATICUS.* (Lin.) *Lanceolatus, cauda rotundata, stylis bifurcis.*

CLOPORTE D'EAU DOUCE. Corps lancéolé ; queue arrondie ; deux filets divisés en deux.

Ce Cloporte est abondant dans les eaux stagnantes.

— *OCEANICUS.* (Lin.) *Ovalis, cauda bifida, stylis bifidis.*

CLOPORTE DE L'OCÉAN. Ovale, queue divisée en deux ; filets divisés en deux.

Rien de plus commun que cet insecte sur les rochers de la Calle. Il ressemble beaucoup au suivant,

— *ASELLUS.* (Lin.) *Ovalis, cauda obtusa, stylis simplicibus.*

CLOPORTE ORDINAIRE. Ovale, queue obtuse; filets sans aucune division.

J'en ai trouvé, comme en France, quelques variétés d'une couleur plus ou moins foncée, noirâtre, luisante.

— *ARMADILLO.* (Lin.) *Ovalis, cauda obtusa integra.*

CLOPORTE ARMADILLE. Ovale, queue obtuse, entière.

Ce Cloporte, peu différent du précédent, se roule en boule dès qu'on le touche. Sa couleur est ordinairement d'un noir luisant; ses antennes sont bordés d'un peu de blanc. On le trouve dans les bois.

Fin de la première Partie.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

N. B. *Toutes les espèces nouvelles sont désignées par une* N.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LA BARBARIE. Page j

LETTRES ÉCRITES DE L'ANCIENNE NUMIDIE.

LETTRE PREMIERE, à M. Foreſtier, D. M. Page 1
LETTRE II, au même. 6
LETTRE III, au même. 14
LETTRE IV, au même. 17
LETTRE V, au même. 24
LETTRE VI, à M. T. L. 30
LETTRE VII, au même. 41
LETTRE VIII, à M. F. D. M. 44
LETTRE IX, au même. 51
LETTRE X, au même. 59
LETTRE XI, au même. 70
LETTRE XII, au même. 77
LETTRE XIII, au même. 82
LETTRE XIV, au même. 86
LETTRE XV, au même. 92
LETTRE XVI, au même. 99
LETTRE XVII, au même. 107

LETTRE XVIII, au même. Page 113
LETTRE XIX, au même. 117
LETTRE XX, au même. 126
LETTRE XXI, à Madame de..... 140
LETTRE XXII, à M. F.... D. M. 147
LETTRE XXIII, au même. 153
LETTRE XXIV, au même. 161
LETTRE XXV, au même. 172
LETTRE XXVI, au même. 183
LETTRE XXVII, au même. 192
LETTRE XXVIII, au même. 199
LETTRE XXIX, au même. 207

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE LA NUMIDIE.

RÈGNE ANIMAL.

QUADRUPÈDES.

Le Lion. 217
La Panthère & l'Once. 222
Le Lynx & le Caracal. 229
L'Hyæne. 231
Le Loup. 232
Le Renard & le Chacal. 234
Le Chat sauvage, le Chat-Tigre, & l'Ichneumon. 236
L'Ours. 238
Le Sanglier. 239
Le Hérisson. 240
Le Porc-épic. 241
Le Cerf, la Gazelle & le Bubale. 242
Le Taureau. 245
Les Chèvres & les Brebis. 247

Le Chameau. Page 249
Le Cheval. 251
Le Chien. 253
Les Singes. 256
Le Phoque ou Veau-marin. 260
De quelques autres animaux qui ſe trouvent en Numidie & en Europe. 261

Les Oiseaux.

Le grand Aigle *ou* l'Aigle Royal. 263
L'Aigle commun. 264
Le petit Aigle. *ibid*
L'Aigle de mer, *ou* le Balbuzard. 265
Le grand Aigle de mer, *ou* l'Orfraie. *ibid.*
Le Vautour. *ibid.*
Le Milan. 266
La Buſe. *ibid.*
L'Épervier. *ibid.*
L'Autour. *ibid.*
Le Faucon. *ibid.*
Le Hou-Baara *ou* la petite Outarde huppée. 267
Le Rhaad *ou* Saf-faf. *ibid.*
La Pintade *ou* la Poule de Numidie. 268
La Gélinote. 269
Le Ganga *ou* la Gélinote des Pyrénées. *ibid.*
La Perdrix rouge de Barbarie. 270
Le Francolin. *ibid.*
Les Cailles, les Pigeons, les Ramiers, les Tourterelles. *ibid.*
Le Corbeau. *ibid.*
Le Geai. 271
L'Étourneau *ibid.*

Le Loriot. Page 271
La Grive commune. *ibid.*
Le Green-Thrush. 272
Le Merle. *ibid.*
Le Moineau. *ibid.*
Le Pinçon. 273
L'Alouette. *ibid.*
Le Roſſignol. *ibid.*
Le Motteux. *ibid.*
Le Coucou. *ibid.*
La Hupe. 274
Le Guépier. *ibid.*
L'Hirondelle. 275
Le Pic-vert. *ibid.*
Le Martin-Pêcheur. 276
La Cigogne. *ibid.*
Le Héron. 277
Le Héron de Madagaſcar. *ibid.*
La Spatule. *ibid.*
La Bécaſſe. 278
Le Chevalier. *ibid.*
Le Chevalier à pieds rouges. *ibid.*
Le Courlis. *ibid.*
L'Echaſſe. *ibid.*
Le Vanneau. 279
La poule d'eau, les Sarcelles & les Macreuſes. *ibid.*
Les Canards. *ibid.*
Le Goëland. *ibid.*
Le Flammant *ou* Phénicoptère. 280
L'Autruche. *ibid.*

ANIMAUX AMPHIBIES.

Les Reptiles.

Tortue.	*Teſtudo.*	Page	283
— coriace.	— *coriacea.*		*ibid.*
— de Grèce.	— *Græca.*		*ibid.*
Les Serpens.			284
Le Zurreich.			285
Le Leffah.			286
Lézard.	*Lacerta.*		*ibid.*
— vert.	— *agilis.*		*ibid.*
— d'Alger.	— *Algira.*		287
— Caméléon.	— *Chamæleon.*		288
— Chalcidique.	— *Chalcidis.*		289
— commun.	— *vulgaris.*		*ibid.*
— des marais.	— *paluſtris.*		290
— Salamandre.	— *Salamandra.*		*ibid.*

Insectes.

Scarabé.	*Scarabæus.*	
— à étuis ſaillans. N.	— *marginatus.*	291
— Rhinocéros.	— *Rhinoceros.*	293
— Moine.	— *Naſicornis.*	*ibid.*
— ſacré.	— *ſacer.*	*ibid.*
— d'Eſpagne.	— *Hiſpanicus.*	297
— Taureau.	— *Taurus.*	*ibid.*
— des ſables.	— *ſabuloſus.*	*ibid.*
— foulon.	— *fullo.*	298
— cuivreux.	— *æruginoſus.*	*ibid.*
Eſcarbot.	*Hiſter.*	*ibid.*
— de Barbarie.	— *Major.*	*ibid.*

Tourniquet.	*Gyrinus.*	Page	299
— nageur.	— *natator.*		*ibid.*
Charanſon.	*Curculio.*		*ibid.*
— de la veſce.	— *cracæ.*		*ibid.*
— d'Alger.	— *Algirus.*		*ibid.*
— de Barbarie.	— *Barbarus.*		*ibid.*
Capricorne.	*Cerambix.*		300
— noir.	— *ater.*		*ibid.*
— roux.	— *cantharinus.*		301
Ditique.	*Diticus.*		*ibid.*
— hydrophile.	— *Piceus.*		*ibid.*
— de Numidie.	— *Stictlicus.*		*ibid.*
Carabot.	*Carabus.*		*ibid.*
— cuivré.	— *granulatus.*		*ibid.*
— applati.	— *complanatus.*		302
Ténébrion.	*Tenebrio.*		*ibid.*
— géant.	— *gigas.*		*ibid.*
— épineux.	— *ſpinoſus.*		*ibid.*
Staphylin.	*Staphylinus.*		*ibid.*
— hériſſé.	— *hirtus.*		*ibid.*
— couleur de rouille.	— *erytropterus.*		303
Blatte.	*Blatta.*		*ibid.*
— d'Afrique.	— *Africana.*		*ibid.*
Mante.	*Mantis.*		*ibid.*
— prie Dieu.	— *oratoria.*		*ibid.*
— dévote.	— *religioſa.*		304
— Sphinx. N.	— *Sphinx.*		305
Grillon, Sauterelle.	*Gryllus.*		306
— à antennes priſmatiques.	— *naſutus.*		310
— à corcelet alongé.	— *ſubulatus.*		*ibid.*
— de Numidie. N.	— *Numidicus.*		311

— enſanglanté. N.	— *cruentatus.*	Page	316
— courtillière.	— *gryllotalpa.*		*ibid.*
— des champs.	— *campeſtris.*		*ibid.*
Cigale.	*Cicada.*		317
— de Provence.	— *Plebeia.*		*idib.*
— de prés.	— *hœmathodes.*		*ibid.*
Demoiſelle.	*Libellula.*		318
— françoiſe.	—*maculata.*		*ibid.*
— jaune.	— *flaveola.*		*ibid.*
— applatie.	— *depreſſa.*		*ibid.*
— à crochets.	— *forcipata.*		319
— azurée.	— *ænea.*		*ibid.*
— vierge.	— *virgo.*		*ibid.*
— enfant.	— *puella.*		*ibid.*
Ephémère.	*Ephemera.*		*ibid.*
— jaune.	— *lutea.*		*ibid.*
— noire.	— *nigra.*		320
Hémérobe.	*hemerobus.*		*ibid.*
— perle.	— *perla.*		*ibid.*
— brillant.	— *ſpecioſus.*		*ibid.*
Fourmillon.	*Myrmeleon.*		*ibid.*
— demoiſelle.	— *libelluloides.*		*ibid.*
— à longues antennes.	— *longicorne.*		321
— de Barbarie.	— *Barbarum.*		*ibid.*
Panorpe.	*Panorpa.*		*ibid.*
— de l'ile de Co.	— *Coa.*		*ibid.*
Sphex.	*Sphex.*		322
— à deux dents.	— *bidens.*		*ibid.*
— de Mauritanie.	— *Mauritanica.*		*ibid.*
— à fortes mâchoires. N.	— *maxilloſa.*		323
Abeille.	*Apis.*		324
— en deuil.	—*cineraria.*		*ibid.*

— Rouſſe.	— *rufa.*	Page 324
— Mouche à miel.	— *Mellifica.*	*ibid.*
— terrière.	— *cunicularia.*	325
— de Barbarie.	— *Barbara.*	*ibid.*
— violette.	— *violacea.*	*ibid.*
— terreſtre.	— *terreſtris.*	326
— des mouſſes.	— *Muſcorum.*	*ibid.*
Fourmi.	*Formica.*	*ibid.*
— de Barbarie.	— *Barbara.*	*ibid.*
— rouſſe.	— *rufa.*	*ibid.*
— noire.	— *nigra.*	327
— rouge.	— *rubra.*	336
L'Oeſtre.	*Oeſtrus.*	*ibid.*
— du bœuf.	— *bovis.*	*ibid.*
— des chevaux.	— *naſalis.*	337
— hémorrhoïdal.	— *hæmorroidalis.*	*ibid.*
Tipule.	*Tipula.*	338
— des rivages.	— *littoralis.*	*ibid.*
Taon.	*Tabanus.*	*ibid.*
— de Mauritanie.	— *Mauritanus.*	*ibid.*
— des bœufs.	— *bovinus.*	*ibid.*
— morio.	— *Morio.*	339
Couſin.	*Culex.*	*ibid.*
— commun.	— *pipiens.*	*ibid.*
— argenté. N.	— *argenteus.*	*ibid.*
Hippoboſque.	*Hippoboſca.*	340
— des quadrupèdes.	— *equina.*	*ibid.*
— des oiſeaux.	— *avicularia.*	*ibid.*
Araignée.	*Aranea.*	*ibid.*
— à bandes.	— *Faſciata.*	341
— rouge.	— *ſanguinolenta.*	345
— verdâtre.	— *vireſcens.*	*ibid.*

— Tarantule.	— *Tarantula.*	Page 345
Scorpion.	*Scorpio.*	346
— de Mauritanie.	— *Maurus.*	*ibid.*
— d'Europe.	— *Europæus.*	*ibid.*
— du midi.	— *auſtralis.*	*ibid.*
Crabe, Ecreviſſe.	*Cancer.*	*ibid.*
— coureur.	— *Curſor.*	348
— à courtes antennes.	— *minutus.*	349
— de la Pinne marine.	— *Pinnotheres.*	*ibid.*
— globuleux.	— *nucleus.*	350
— Araignée.	— *Araneus.*	*ibid.*
— enſanglanté.	— *cruentatus.*	*ibid.*
— ſolitaire.	— *bernhardus.*	351
— Homar.	— *Homarus.*	352
— feuillé.	— *aretus.*	*ibid.*
— chevrette.	— *pulex.*	*ibid.*
Cloporte.	*Oniſcus.*	353
— aſyle.	— *aſilus.*	*ibid.*
— d'eau douce.	— *aquaticus.*	*ibid.*
— de l'océan.	— *oceanicus.*	*ibid.*
— ordinaire.	— *aſellus.*	354
— Armadille.	— *Armadillo.*	*ibid.*

Fin de la Table du premier Volume.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

DU TOME PREMIER.

Page 25, ligne 5, une paire de pantalons, *lisez* un pantalon.
Page 32, ligne 10, de la coutume, *lisez* du costume.
Page 71, ligne 22, meure, *lisez* meurt.
Page 144, ligne 4, se, *lisez* le.

Page 166, mais l'objet le plus frappant, &c.

Note. Les colonnes & les ornemens dont il est parlé dans cet article, observés par d'anciens voyageurs, n'existent plus aujourd'hui, au moins les restes en sont méconnoissables. Les deux éléphans en bas-relief n'ont point leur trompe entrelacée, comme le D. Shaw l'a figuré, mais ils sont placés vis-à-vis l'un de l'autre. Les pieds de la femme qui est au-dessus ne posent point sur les éléphans.

Page 170, Bugie, *sur la côte, &c.*

Note. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul château à *Bugie* : les deux autres ont été détruits.

Page 339, ligne 19, ajoutez :

COUSIN ARGENTÉ. Tout le corps couvert d'écailles argentées, des bandes brunes & argentées aux pattes.

BOSTON UNIVERSITY
1 1719 01086 3589

BOSTON UNIVERSITY
LIBRARIES
Not to be taken from this room